U d'/ of Ottawa
39003004641469



803-Mono-435

PROUDHON

JUGÉ ET TRAITÉ

SELON SES DOCTRINES MÉTAPHYSIQUES.



AVR 19 1974

PROUDHON

JUGÉ ET TRAITÉ

SELON SES DOCTRINES MÉTAPHYSIQUES.

RÉFUTATION COMICO-SÉRIEUSE

DE CE GRAND PAMPHLÉTAIRE,

Par un solitaire rustique et illétré.

> Mais Dieu a choisi les choses folles de ce monde pour rendre confuses les sages ; et Dieu a choisi les choses faibles de ce monde pour rendre confuses les fortes ; et Dieu a choisi les choses viles de ce monde et les méprisées, même celles qui ne sont pas, pour abolir celles qui sont.
>
> (*Saint Paul aux Corinthiens.*)

> Croissez, multipliez, polémisez ; cherchez, vous trouverez.
>
> —
>
> Ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugé, car de tel jugement que vous jugerez vous serez jugé ; et de telle mesure que vous mesurerez, on vous mesurera réciproquement.
>
> (*Saint Matthieu.*)



PARIS

G. GUÉRIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Passage Jouffroy, 7.

—

1858



HC
105
.P8P8
1858

PROLOGUE.

La célébrité que l'éloquent polémiste Proudhon s'est acquise par ses propositions révolutionnaires, par l'énergie, la violence, l'entrain, la verve, la fougue, l'habileté et le savoir qu'il a déployés dans ses divers combats, ont fait de ce personnage une puissance avec laquelle notre époque est obligée de compter.

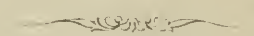
S'il n'a pas vaincu et convaincu, il a couvert le champ de bataille de blessés de tout rang, de tout ordre, de tout grade ; il a mis le désordre partout, il a médusé son époque; il est devenu un vampire économique, un croquemitaine politique, un satrape littéraire, l'Attila des utopistes et l'ennemi de Dieu. Fanatisé par l'idée qu'il possède le moyen infaillible de découvrir la vérité, il s'est posé en autocrate rationnel ; il tranche toutes les questions avec un imperturbable et audacieux aplomb. Jamais il ne s'était manifesté dans l'histoire de l'esprit humain une foi aussi aveugle, aussi profonde, à la souveraineté de la raison individuelle.

Nous sommes dans un vrai chaos intellectuel; le désordre est dans toute sa folle et mystérieuse énergie ; la révélation d'un monde nouveau jaillit de toute part du cerveau humain.

A des idées qui se produisent sous une forme philosophique et métaphysique, élevée. grave. trop souvent fausse, prétentieuse et désordonnée. idées s'adressant à quelques élus de la pensée. nous avons eu la folle témérité d'opposer quelques *charges sérielles,* quelques commentaires plus ou moins sérieux, aux allures franches et familières, pour faire ressortir les aberrations de la transcendentale critique du citoyen Proudhon sur les travaux de ses contemporains.

Nous allons, en prolétaire de la forme, en faubourien de l'idée, en chenapan de la pensée, faire de l'égalité pratique, et avec notre main calleuse empoigner l'égalomane, l'hydropropriétaire Proudhon, pour lui faire subir les tortures de son système égalitaire.

Avant d'entrer en campagne, nous exposerons les principes fondamentaux qui ont servi d'armes de guerre au grand batailleur, et nous montrerons comment est construite la citadelle dans laquelle il s'est retranché pour répandre autour de lui l'épouvante et la mort.



CHAPITRE PREMIER.

PRINCIPES MÉTAPHYSIQUES DE PROUDHON.

Je lèverai ma main vers le ciel et je dirai : mon IDÉE est immortelle.

DEUTÉRONOME.

La série est la condition suprême de la science comme de la création elle-même.

PROUDHON.

Après la lecture des œuvres du pensionnaire de l'académie de Besançon, l'on reste émerveillé de la puissance d'absorption et d'analyse dont le cerveau humain est doué. L'ouvrage *de la Création de l'Ordre dans l'Humanité* est la synthèse de tous les travaux faits depuis six mille ans par l'élite des penseurs. De quelle pénétration, de quelle subtilité d'esprit ne faut-il pas être doué pour décomposer, rapprocher, éliminer et choisir, au milieu de cet immense recueil de faits, d'observations plus ou moins exactes, de pensées plus ou moins justes, la pensée génératrice qui a donné la vie et fait vibrer l'âme des sociétés diverses qui se sont succédé pendant la période historique.

Jeté au milieu de l'océan des élucubrations de l'esprit humain, l'explorateur n'a pu jusqu'à ce jour se reconnaître et s'orienter dans le labyrinthe religieux, philosophique, économique et moral. Pour conduire sur l'Océan le vais-

seau qui l'emporte après avoir perdu les continents de vue, mesurer la vitesse de sa course, connaître la direction qu'il suit, lutter contre les courants, éviter les écueils et arriver au but de sa course, le navigateur a été obligé de découvrir la boussole, instrument dont l'aiguille, en tendant sans cesse vers un même point appelé pôle, a servi au pilote à diriger son vaisseau à travers l'Océan et ses tempêtes, dans toutes les directions.

Possédé du démon des découvertes dans l'ordre intellectuel, Proudhon s'est mis à la recherche de la boussole rationnelle. Après d'immenses travaux, il a cru la trouver dans la *dialectique sérielle*, dont l'aiguille est la raison dirigée constamment vers le pôle de l'*égalité mathématique.* Archimède demandait un point d'appui pour soulever le monde physique ; Proudhon, à l'aide de son levier sériel, prenant pour point d'appui le principe égalitaire, veut changer l'axe du monde économique. Nouveau Titan, il secoue, ébranle le monde social pour détrôner le capital et faire régner à sa place le travail. Cette ambitieuse prétention peut-elle être couronnée de succès ? Est-il dans la vérité ? Possède-t-il les vrais moyens pour y parvenir ? Avant d'examiner son système d'attaque, suivons le Cristophe Colomb intellectuel, et tâchons par quelques citations d'indiquer les circonvolutions de son sillage spirituel pour découvrir le *critérium de la certitude.*

L'explorateur commence par fouiller les catacombes de la religion, pénètre dans le sanctuaire, interroge le prêtre, ouvre le tabernacle, soulève le voile du mystère ; et après avoir tout examiné, interprété et scruté, il précise, résume et définit la *religion* (1) « l'expression instinctive,

(1) *De la Création de l'ordre dans l'Humanité.*

» symbolique et sommaire par laquelle une société naissante manifeste son opinion sur l'ordre universel.

» En d'autres termes, la religion est en toutes choses » le pressentiment d'une vérité.

» Le principe de toute religion est le sentiment....; son » caractère essentiel, la spontanéité ; ses preuves, des » apparitions et des prodiges ; sa méthode, la foi. La » démonstration analytique et la certitude rationnelle sont » l'opposé de l'esprit religieux.

» Il suit de là que la religion est de nature immobile, » rêveuse, intolérante, antipathique à la recherche et à » l'étude ; qu'elle a horreur de la science comme des nouveautés et du progrès : car douter ou philosopher, aux » yeux de la religion c'est se placer volontairement dans la » disposition prochaine de ne plus croire ; raisonner, c'est » prétendre à découvrir les secrets de Dieu ; spéculer, c'est » abolir en soi les sentiments d'admiration et d'amour, de » candeur et d'obéissance qui sont le propre du croyant ; » c'est taxer d'insuffisance la révélation primitive, affaiblir » les aspirations de l'âme vers l'infini, se défier de la providence, et substituer à l'humble prière de Philémon la » révolte de Prométhée.

» Fasciné par la prédominance d'un des aspects de » l'homme, l'intelligence, dans cette première phase de son » développement, ne pouvait pénétrer la raison des choses » et encore moins découvrir les moyens de réaliser l'ordre dans l'humanité : aussi, pour la religion, cet ordre » ne peut exister que dans le monde supramondain. La » terre sera toujours une vallée de larmes et de misère, » un lieu d'épreuve, d'expiation ; la religion ne peut ainsi » qu'être une *cause de relâchement et de stérilité*. Aussi, à » mesure que le raisonnement s'exerce, la religion fléchit

» devant la philosophie, un nouveau progrès de la raison
» fait naître la science, qui, à son tour, éclipse la philoso-
» phie.

» La philosophie, par la découverte de la science, en
» donnant la formule du vrai, doit abolir la religion et la
» philosophie.

» La première révélation vient à l'homme de l'exté-
» rieur : elle a un caractère tout *objectif ;* la dernière, au
» contraire, qui commence à *la révélation* par *l'idée de*
» *causalité*, est entièrement *subjective* ou donnée par la
» spontanéité de la raison. Entre ces deux catégories extrê-
» mes, le christianisme apparaît comme la transition, le
» lien qui les unit. Il est évident encore que toutes ces
» révélations progressent du symbolisme concret au ratio-
» nalisme libre, du mystère à la raison pure, de l'autorité
» à la liberté, de la foi à la science. »

Le critique termine le chapitre de la religion en rappelant ses bienfaits et ses hautes inspirations avec un accent de bienveillance, d'amour et de reconnaissance qui est en opposition avec son absolutisme rationnel et exclusif. Regardant *la philosophie* comme l'antithèse de la foi, il dit :

« La philosophie est aspiration et mouvement, qui ne
» sont encore ni science ni méthode, mais investigation de
» l'une et de l'autre : de là le nom de *philosophie,* amour
» ou désir de la science.

» Le principe de la philosophie est l'idée de causalité ;
» son caractère spécial, la superstition ; son procédé, la
» sophistique.

» La religion et la philosophie ont ceci de commun,
» qu'elles embrassent l'univers dans leurs contemplations
» et leurs recherches, ce qui leur enlève toute spécialité,
» et par là même toute réalité scientifique ; que dans leurs

» élucubrations et leurs rêveries, elles procèdent *à priori*,
» sans cesse descendant par un certain artifice rhétorique
» des causes aux effets ou remontant des effets aux causes,
» et se fondant constamment, l'une sur l'idée hypothétique
» et indéterminée de Dieu, de ses attributs, de ses des-
» seins ; l'autre, sur des généralités ontologiques dépour-
» vues de consistance et de fécondité.

» Mais la religion et la philosophie diffèrent en ce que
» la première, produit de la spontanéité, ouvrage quelque-
» fois d'un instant, est de sa nature immuable et ne reçoit
» de modification que par l'influence de causes étrangères ;
» tandis que l'autre, produit de la curiosité et de la ré-
» flexion, varie selon les objets, change au gré de l'expé-
» rience, et toujours étendant le cercle de ses idées, rec-
» tifiant ses procédés et ses méthodes, finit par s'évanouir
» dans la science.

» La différence du génie religieux et du génie philosophi-
» que consiste en ceci : c'est que le premier est incurieux et
» inerte ; le second, scrutateur intrépide, aspirant à maî-
» triser la nature après l'avoir devinée. Le premier qui
» remarqua le lien ou rapport qui unissait deux phénomè-
» nes consécutifs, fut le père des philosophes. Mais ce
» rapport étant pris pour cause, l'esprit humain dût s'éga-
» rer dès les premiers pas, et la philosophie parcourir un
» immense dédale de superstitions et d'erreurs.

» L'espoir de deviner la nature et de commander aux
» éléments, en s'emparant des causes, produisit une foule
» de superstitions ; les mathématiques mêmes n'en furent
» pas exemptes. Comme les nombres servaient à exprimer
» certains rapports, on crut qu'ils étaient cause des phéno-
» mènes ; de là l'axiome de Pythagore : Les nombres gou-
» vernent le monde. Le livre de la Sagesse dit simplement :

» *Dieu a tout disposé avec nombre, poids et mesure.* Ici
» le nombre est considéré comme mode ou loi, là il est
» pris pour cause : la différence est celle de la science à la
» superstition..... Le fameux Kepleer ne fut point à l'abri
» de ces superstitions arithmétiques : comme tout son siè-
» cle, il croyait aux propriétés magiques des nombres, et
» ce fut cette singularité qui le conduisit à la découverte
» des lois auxquelles il a donné son nom.

» La superstition dans les mathématiques !... est-il rien
» aujourd'hui de si peu croyable ? et cependant rien de
» mieux attesté par l'histoire. Le premier pas de l'homme
» dans la science est toujours pour le merveilleux ; ce
» n'est qu'après de longs efforts qu'il abandonne, pour le
» simple et le vrai, de futiles curiosités. »

Proudhon entre ici dans diverses considérations sur la politique et la philosophie, qui, selon lui, ont entravé longtemps la marche des sciences, multiplié les discordes, allumé le fanatisme ; il décrit les aberrations et les hallucinations des penseurs qui ont amené les luttes sanglantes entre les prêtres et les philosophes, tout en marchant et s'égarant dans une égale obscurité ; il démontre comment, à la fin, ils doivent tous être éclairés par une même lumière qui dissipera leurs rêves ; il dit : « Comme la reli-
» gion est la contemplation du tout indistinct et infini, la
» conception de l'absolu *par la foi*, de même la philoso-
» phie est l'investigation de la cause universelle, la recher-
» che de la toute-science par la déduction des idées.
» Jusqu'ici donc la philosophie n'est qu'une pansophie
» impuissante. Nous allons voir comment le progrès des
» découvertes et le changement de la méthode, amenant la
» création des sciences spéciales et positives, conduit à
» l'extinction de la philosophie. »

Dans le quatrième paragraphe, l'auteur nous montre la transformation du syllogisme, le démembrement et la fin de la philosophie :

« La décadence de la philosophie [132] (1), ou plutôt
» sa conversion en connaissance exacte, commence par l'al-
» tération de sa méthode. Le syllogisme, de formule généa-
» logique et déductive qu'il était, devient, à l'insu même de
» ceux qui l'emploient, formule d'équation et de généralisa-
» tion : car il n'est point dans la marche habituelle de l'esprit
» humain, non plus que de la nature, de sauter brusque-
» ment d'une idée à l'idée contraire, de quitter une ébauche
» pour recommencer à nouveau son travail ; mais d'arriver
» au but par des rectifications et des amendements gra-
» duels, dont le résultat n'est point une destruction, mais
» une métamorphose. »

« [133] Lorsque le mathématicien formé à l'école phi-
» losophique s'est dit, le compas à la main : A est égal à B;
» or B est égal à C : donc A est égal à C, il a donné à sa
» démonstration le tour syllogistique, mais il n'a pas fait
» de syllogisme ; il a fait une équation. Toutes les démons-
» trations de la géométrie sont de cette espèce ; elles ont
» été résumées dans cet axiome : *Deux quantités égales à*
» *une troisième sont égales entr'elles*, axiome qui n'est point,
» comme on le dit, une vérité simple, mais la formule gé-
» nérale de la méthode géométrique. »

Selon Proudhon, la période philosophique se développe en quatre moments principaux :

« [142] L'ère des superstitions, dans laquelle la philoso-
» phie se rapproche de la condition religieuse, et où l'es-

(1) Voir, dans son ouvrage *de la Création de l'Ordre dans l'Humanité*, les divers paragraphes marqués des mêmes chiffres que nous citons.

» prit, entraîné par le concept de cause, prend son essor
» dans l'infini des spéculations ;

» L'ère de la sophistique ou de la constitution du syllo-
» gisme, première régularisation du jugement ;

» L'ère de la détermination des sciences par l'observa-
» tion des faits et la transformation du syllogisme en équa-
» tion :

» Enfin l'ère de l'autopsie philosophique ou prélude à la
» découverte de la méthode universelle.

» Tel est le véritable cycle philosophique. »

« [145] L'histoire de la philosophie entreprise par les
» philosophes a donné le secret des révolutions de l'huma-
» nité et soulevé un coin du voile qui couvre notre nature.

» Grâce à ces études, nous savons que le développement
» de l'individu est identique au développement de l'espèce,
» et celle-ci n'étant, pour ainsi dire, que le grossissement
» de celui-là, c'est dans l'histoire et la législation compa-
» rée qu'il faut étudier le moi et chercher la psychologie.
» Grâce à cette revue des philosophies, la religion a été
» devinée, le sens de ses dogmes et de ses mystères a été
» compris, et nous avons senti en même temps que cette
» forme primitive de notre pensée révélait en nous des
» aspirations inexplicables et d'inexprimables tendances.
» Grâce enfin à l'examen de conscience des philosophes,
» le jour commence à luire sur l'avenir des peuples, ense-
» velis encore dans les langes d'une superstition sacrée ou
» d'un fatalisme inflexible ; le respect de l'homme et la foi
» à ses hautes destinées sont revenus au cœur des poli-
» tiques, les royautés s'abaissent, le prolétariat grandit, de
» toutes parts on proclame que le peuple atteint l'âge viril
» et qu'il est temps de constituer la grande famille. »

« [146] Quelles sont donc les conclusions prises par la

» philosophie elle-même, d'après les données de son his-
» toire, sur sa destinée future ? Elles sont au nombre de
» deux. La première pensée que suggérèrent l'analyse et
» la comparaison de tant de doctrines, fut une pensée
» d'éclectisme. Il n'en pouvait être autrement. En effet,
» disait-on, l'erreur n'est jamais absolue : cela se démon-
» tre *à priori*. L'erreur n'est qu'une image inexacte de la
» réalité, un rapport mal saisi, une loi mal formulée.

» On peut affirmer jusqu'à certain point que, sur Dieu,
» l'homme et la société, toutes les vérités essentielles ont
» été entrevues ; qu'elles se trouvent consignées quelque
» part dans les écrits des philosophes ; seulement, elles
» ont été ou mal rendues ou mal classées : par conséquent,
» la preuve reste à faire. Si donc il était possible, dans
» tout ce que la philosophie a produit, de dégager le vrai
» du faux, de retrouver l'ordre et la série, sans doute il
» sortirait de ce travail une masse d'idées qui, si elles ne
» dissipaient tous les doutes et ne répondaient à toutes les
» questions, offriraient du moins les parties principales
» d'une philosophie définitive qu'il serait alors plus aisé
» de compléter.

» Certainement l'éclectisme, en se proposant de faire
» l'épuration des matériaux accumulés par la philosophie,
» poursuivait une tâche utile, et sous ce rapport je le
» trouve exempt de blâme. Mais qui dit *éclectisme* dit né-
» cessairement *ordonnance de choses dispersées et confon-*
» *dues ;* pour trouver cette ordonnance, il faut une règle,
» une mesure, une méthode enfin : donc, d'après le but
» avoué des éclectiques, l'éclectisme se résout tout entier
» dans la recherche d'une méthode. »

« [147] La méthode nécessaire à la constitution de la
» science philosophique présumée ne peut être ni celle usi-

» tée jusqu'à ce jour en philosophie, puisque par son
» moyen l'on n'a rien su produire ; ni aucune des métho-
» des particulières suivies dans les sciences, puisque ce
» qui a détaché chaque science du faisceau philosophique
» est précisément la spécialité de sa méthode.

» Il reste que la méthode demandée résulte de la compa-
» raison des sciences et des méthodes : ainsi donc ou cette
» méthode n'est pas, ou elle est universelle, transcendante,
» absolue. »

L'auteur termine ce paragraphe en disant que la *logique* n'est point une méthode, mais une hallucination ; que la *morale* n'est point une science, mais un *spicilège* ; que la *psychologie* est toute dans l'histoire, la biographie, et même la zoologie ; qu'il prouvera que l'invention de la méthode universelle aura pour effet immédiat de diviser ce qui reste du domaine philosophique, et de constituer de ses fragments séparés autant de sciences spéciales et régulières.

Le but de tous les travaux de Proudhon est donc la découverte de la méthode universelle.

Pour trouver l'inconnu, il dit [156] : « Dégager des scien-
» ces existantes ce qu'elles renferment de commun, c'est
» par là même découvrir ce qui fait leur certitude à toutes,
» leur caractère d'absolu ; c'est mettre en évidence la loi
» de la nature, la *logique* de Dieu même.

» Or, comme il est probable que ni Dieu ni la nature
» ne se contredisent, on peut présumer qu'il n'est pour les
» sciences à créer d'autre procédé général que celui des
» sciences déjà constituées : par exemple, que les choses
» de la politique et de la morale sont soumises aux mêmes
» lois de création et de développement, par conséquent à
» la même méthode de démonstration que la physique et
» la zoologie.

» Cette présomption serait une vérité si de la comparai-
» son de quelques-unes des sciences il résultait que la
» nature, infiniment variée dans ses moyens, ses applica-
» tions et ses nuances, n'a réellement qu'une loi, une mé-
» thode, et ne peut en avoir qu'une. Dès lors il suffirait,
» pour constituer une science, de rechercher quel en est
» l'objet spécial ; puis, comme conséquence de cette décou-
» verte, quel est le mode particulier d'application de la loi
» générale qu'il suppose.

» Telle est donc notre première question :

» Quel est le fait connu et fondamental des sciences con-
» stituées, soit par rapport à leur objet, soit, ce qui revient
» au même, par rapport à leur méthode ? »

L'auteur passe en revue les sciences plus ou moins constituées, telles que l'*arithmétique*, l'*astronomie*, la *physique*, la *chimie*, la *zoologie*, la *botanique* et la *philologie*. Il fait observer avec juste raison que, dans toutes les sciences constituées et en progrès, l'objet scientifique est *sérié*, c'est-à-dire « différencié, partagé en sections et sous-sections.
» groupes et sous-groupes, genres et espèces ; gradué,
» échelonné, articulé, tissé, symétrisé, coordonné comme
» la tige du palmier, la flûte à sept tuyaux, la lyre à quatre,
» sept, huit, neuf, dix ou douze cordes ; comme les alvéoles
» de l'abeille, la toile de l'araignée, les mailles d'un réseau,
» le dessin d'une toile damassée. Toutes ces innombrables
» figures différentielles, nous les appellerons du nom géné-
» rique de *séries*.

» La religion, expression du sentiment et de la sensibi-
» lité, ne sortant jamais de l'éternel, de l'infini, de la toute-
» puissance, de la toute-science, de la vie universelle et de
» l'amour, parlant par symbole et apologue, la religion est
» *anti-sérielle*. La philosophie ou pansophie, raisonnant

» sur tout, mais ne s'attachant spécialement à rien ; n'ana-
» lysant pas, cherchant la vérité et le possible dans les
» causes ; agitant les idées générales, mais indéterminées,
» de substance, cause, mouvement, phénomène, nécessité,
» contingence, quantité, qualité, modification, etc., afin
» d'en extraire des systèmes d'ontologie et de cosmogonie,
» la philosophie aussi est anti-sérielle, anti-différentielle,
» anti-analytique.

» Pourquoi la théodicée, la morale, la jurisprudence,
» l'économie politique sont-elles encore matières de religion
» ou de philosophie ? C'est qu'elles ne sont point sériées
» ni dans leur objet ni dans leur méthode. Prendra-t-on
» pour séries (j'entends séries naturelles données par l'ob-
» jet, observables et démontrables) les *sept* sacrements, les
» *douze* articles du symbole, les *trois* vertus cardinales, le
» *décalogue*, etc. ? Reconnaîtra-t-on pour série législative
» les articles de la Charte et la division des Codes en titres,
» livres, chapitres, sections et articles ? Et l'économie poli-
» tique, si riche de matériaux, si bien assortie d'observa-
» tions, de calculs et de statique, qu'est-elle autre chose
» qu'une confusion où rien ne se classe, ne se lie, ne se
» coordonne ?

» Nous dirons donc : toute science dont l'objet n'est en-
» core ni sérié ni circonscrit, est une science stérile et
» fausse ; c'est un préjugé religieux ou une hallucination
» philosophique.... »

« [171] La série est la condition suprême de la science
» comme de la création elle-même.... »

« [173] La série n'est point chose substantielle ni causa-
» tive ; elle est ordre, ensemble de rapports ou de lois.
» Dans les mathématiques, science nommée par excellence
» *exacte*, toute ontologie disparaît ; le nombre, suivant

» Newton, est un rapport ; et la première chose qui dis-
» tingue les mathématiques, est de s'abstenir de spécula-
» tion sur la substance et la cause. Les mathématiques sont
» des calculs de séries ; c'est des propriétés de la série
» qu'elles tirent leur certitude ; elles ne sont enfin, ainsi
» que nous allons le démontrer, qu'un des membres de la
» grande famille métaphysique. Or, toute science née ou à
» naître n'étant plus qu'un calcul de séries, on peut déjà
» prévoir que, dans chaque sphère de connaissances, la
» certitude est égale et homologue à la certitude mathé-
» matique. »

Dans le paragraphe 174 l'auteur fait des observations sur la série ; il reconnaît qu'avant lui d'autres avaient essayé de remonter jusqu'à un fait primordial qui sërvît à la fois de critérium et de base à toute manifestation de la nature et de la société.

Il montre [178] que Kant, dans sa *Critique de la Raison pure,* dans sa logique, en un mot dans tous ses ouvrages. cet illustre métaphysicien « a côtoyé perpétuellement la loi
» sérielle : le nom lui échappe même quelquefois ; mais il
» ne l'a point proclamée, il ne l'a point reconnue. Toutes
» les erreurs répandues dans ses ouvrages comme tout ce
» qu'ils renferment de vrai vient d'une aperception incom-
» plète de la loi sérielle : et c'est là, comme nous aurons plus
» d'une occasion de nous en convaincre, tout le secret de
» la philosophie de Kant. »

[186] Après quelques observations sur le système de classification de Linnée, de Cuvier, d'Adanson et de Jussieu, il fait remarquer que « si la botanique est aujourd'hui l'une
» des sciences les mieux organisées, elle le doit à cette
» compréhension générale des divers points de vue sous
» lesquels on peut considérer une plante, à ce mode de

» classification le plus élevé de tous qui résulte de la sé-
» riation même des séries. »

[189] Dans cet article, il fait connaître comment on démontre ce théorème d'arithmétique : *Dans quelque ordre que l'on multiplie deux facteurs, le produit ne change pas.* « Il consiste à montrer par une figure très simple qu'un » groupe formé, par exemple, de quatre séries perpendiculaires composées chacune de trois unités, est identique » à un groupe formé de trois séries horizontales composées chacune de quatre unités. Cette figure est l'image du » monde ; de quelque côté qu'on envisage la nature, on la » trouve différenciée, sériée, sous toutes les faces il y a » système, et système toujours nouveau ; mais la variété » des séries n'altère point leur certitude ; elles se croisent, » se mêlent, mais ne se contredisent pas ; elles restent » absolument et intégralement vraies : le système entier » est immuable. Tirons de là une première conséquence : » notre science n'a pas besoin, pour être *absolue,* de devenir *universelle.*

» En effet, d'après tout ce que nous avons précédemment » exposé, la connaissance est d'autant plus *profonde* qu'elle » s'élève à un plus haut degré dans les propriétés d'une » série et les déterminations d'un point de vue ; elle est » d'autant plus *vaste* ou *compréhensive* qu'elle embrasse un » plus grand nombre d'aspects. Mais ce qui constitue l'*absolu* de la connaissance, c'est la propriété et la régularité » de la série. »

« [190] Puisque chaque série renferme en elle-même son » principe, sa loi, sa certitude, il s'ensuit que les séries » sont indépendantes, et que la connaissance de l'une ne » suppose ni ne renferme la connaissance de l'autre...... » Tenons donc pour certain que les séries d'ordre divers

» sont indépendantes, qu'elles ne s'expliquent point les
» unes les autres, et qu'à toute science il faut, sans rien
» préjuger des connaissances étrangères, chercher la série
» propre, l'*en soi* et le *pour soi* de la chose qu'on étudie. »

« [191] L'indépendance des sphères sérielles étant recon-
» nue, une ligne de démarcation infranchissable sépare les
» sciences les unes des autres, et l'idée d'une science uni-
» verselle est pour nous une contradiction..... »

« [194] De toutes ces considérations il résulte que la
» métaphysique ou théorie de la loi sérielle n'est point
» science, mais méthode ; non point méthode spéciale et
» objective, mais méthode sommaire et idéelle ; qu'elle ne
» préjuge et n'exclut rien, accueille tous les faits et les
» appelle, sans crainte d'être démentie par aucun ; qu'elle
» ne prétend nullement donner par elle-même la connais-
» sance et n'anticipe pas sur l'observation : bien différente
» en cela des prétendus systèmes universels bâtis sur l'at-
» traction, l'expansion, la causation, la déification, et autres
» systèmes ontologiques, monuments de paresse et d'im-
» puissance. »

Dans le troisième paragraphe, l'auteur se demande si une dialectique sérielle est possible, et énumère les progrès accomplis dans cette direction.

« [195] Les êtres organisés et inorganisés nous sont
» connus par des formes, des combinaisons, des propriétés
» sériées ; leurs dimensions, leurs mouvements, leur action
» réciproque, par des séries. Les nombres ne nous devien-
» nent appréciables que par l'introduction dans la multipli-
» cité d'une série quelconque. La connaissance de ces cho-
» ses constitue la meilleure part de nos richesses intellec-
» tuelles. Ajoutons même que déjà notre entendement a
» subi la forme des objets, et que celui-là seul raisonne

» bien et pertinemment des sciences naturelles et mathé-
» matiques qui coordonne son langage et ses idées avec
» l'objet même dont il parle.

» Puis donc que la distribution sérielle nous offre la
» seule méthode exacte, la seule certitude objective et ab-
» solue que nous puissions obtenir, s'il était possible d'ap-
» pliquer la série aux sciences restées jusqu'à ce jour dans
» le domaine religieux ou philosophique, à la politique, à
» la morale, à la théodicée, etc., c'est-à-dire si nous pou-
» vions découvrir d'après quelle série de faits et d'idées
» l'on pourrait constituer ces sciences, n'est-il pas à croire
» que sur toutes les questions aujourd'hui tant controver-
» sées, notre dialectique deviendrait une sorte d'algèbre,
» et que nous procéderions avec autant de sûreté qu'en
» arithmétique et géométrie? N'est-il pas vrai que du même
» coup les sciences dont je parle deviendraient sciences
» exactes, égales en certitude à toutes les autres? »

« [196] Un préjugé favorable à cette conjecture vient for-
» tifier notre espérance. Admettant que l'homme et la so-
» ciété, de même que le règne animal et végétal, se dévelop-
» pent selon des lois certaines, divines et spéciales, ces lois
» ne peuvent être connues qu'autant qu'elles auront pris
» un certain développement, comme l'orbite d'une planète
» se détermine d'après la description d'un arc si petit qu'il
» soit de cette orbite, et la circonférence de la terre d'a-
» près la mesure d'un arc du méridien.

» Si cette *analogie* est vraie, elle nous explique, d'une
» part, le retard des sciences morales et politiques ; de
» l'autre, elle nous montre ce que nous avons à faire pour
» en opérer la constitution. A cet effet, trois choses sont
» nécessaires :

» 1° Montrer que la série est la loi formelle et absolue
» de la nature et de l'intelligence ;

» 2° Prendre pour objet d'étude l'homme, son histoire,
» ses pensées, ses opinions, ses mœurs, ses vertus et ses
» crimes, ses travaux et ses folies ;

» 3° Reconnaître la série propre de chacune de ses ten-
» dances et manifestations.

» Et comme il est peu présumable que l'homme ait porté
» si haut le développement des sciences, des arts, de l'in-
» dustrie, sans une aperception quelconque de la loi
» sérielle ; comme dans le mouvement civilisateur il ne se
» voit point de révolution subite, de connaissance acquise
» sans préparation et sans antécédents, cherchons d'abord
» si, à travers le mouvement philosophique, il n'y aura
» pas eu effort spontané et tentative constante de classifi-
» cation des idées, de série dialectique. »

Ici l'auteur donne un aperçu des tentatives instinctives qui ont été faites dans la *période religieuse* et dans la *période philosophique ;* il cite les travaux de Platon, d'Aristote, de Bacon, Descartes, Condillac, Kant, Hegel ; viennent ensuite les travaux d'Ampère, peu connus des philosophes, et enfin ceux de Fourier.

Dans le paragraphe IV du troisième chapitre, l'auteur donne l'analyse de la série, qui consiste dans

« [222] L'élément de la série ;
« [227] La raison de la série ;
« [229] Les formes ou aspects ;
« [231] Série naturelle ;
« [232] Série artificielle ;
« [235] Séries similiformes ou analogies ;
« [241] Série logique ;

« [248] Point de vue de la série ;

« [253] Aperception de la série.

« [221] La théorie sérielle est l'art de composer et de » décomposer toute espèce d'idées (nombres, grandeurs, » mouvements, formes, rapports, sentiments, actions, droits » et devoirs), de telle sorte que l'esprit soit constamment » assuré dans sa marche, et que la solution, lorsqu'elle » pourra être obtenue, soit frappée d'infaillibilité et d'une » absolue certitude. Cette double condition est remplie par » les sciences que nous nommons exactes. Il s'agit main- » tenant d'y satisfaire pour toutes les autres sciences, et » spécialement pour les sciences morales et politiques. »

« [255] *Aperception de la série.* — Découvrir une série, » c'est apercevoir l'unité dans la multiplicité, la synthèse » dans la division ; ce n'est pas créer l'ordre en vertu d'une » prédisposition ou préformation de l'entendement : c'est » se mettre en sa présence, et par l'éveil de l'intelligence » en recevoir l'image.

» On comprend d'après cela que la théorie sérielle, toute » puissante pour les démonstrations de la vérité, n'est point » une méthode d'invention et de découverte. Elle n'ensei- » gne pas à trouver la série, pas plus qu'à en déterminer » le point de vue. La théorie sérielle, comme toutes les » méthodes particulières, est essentiellement apodictique, » démonstrative ; elle n'est pas plus l'art de créer artificiel- » lement la vérité que l'économie politique n'est l'art de » produire sans travail. Mais le point de vue de la série » une fois aperçu, le rapport des unités sérielles une fois » déterminé, la théorie, armée du fil conducteur, pénètre » hardiment dans le labyrinthe, s'avance d'une marche as- » surée de série en série, et fait briller à tous les yeux cette » pure lumière du vrai qui, seule, légitime la croyance. »

« [260] La règle d'opération sérielle ou la loi de forma-
» tion de toute série est unique :

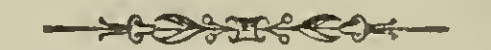
» *Ne jamais s'écarter dans l'association des termes du*
» *point de vue et de la raison.* »

« [284] La série composée ou systématique est suscepti-
» ble de formes nombreuses : *échelonnée* ou *graduée*, comme
» dans le règne animal et végétal ; c'est la forme la plus
» ordinaire aux ouvrages de raisonnement dans lesquels
» on procède par divisions et subdivisions du sujet ; — *cen-*
» *tralisée* et *pivotante*, comme dans le système planétaire ;
» — *périodique*, comme dans l'histoire des révolutions so-
» ciales, religieuses et philosophiques ; — *équilibrée*, comme
» dans les catégories de Kant ; — *symétrique*, comme dans
» les systèmes d'encyclopédie ternaire et quaternaire ; —
» *harmonique*, comme dans la poésie et les arts ; — *orga-*
» *nisée*, comme dans les animaux et les plantes, etc.... Ces
» diverses formes peuvent aussi se marier ensemble, comme
» dans l'ode, où se trouvent à la fois le rhythme, la me-
» sure et la période. »

« [306] La dialectique sérielle est, comme l'arithmétique
» et la géométrie, exacte, rigoureuse, infaillible dans sa
» marche ; mais aussi, comme ces dernières, elle ne garantit
» pas nécessairement le succès dans l'application.

» On conçoit, en effet, que dans un problème de mathé-
» matiques une donnée ait été omise ou bien que les ter-
» mes de la question proposée ne traduisent pas fidèlement
» le problème à résoudre : dans l'un et l'autre cas, l'opéra-
» tion pourra être irréprochable, sans que pour cela le suc-
» cès qu'on espère de l'application puisse être obtenu ; les
» chiffres n'auront pas failli, mais bien l'énoncé du pro-
» blème. »

Nous terminerons ici la série des citations qui nous ont paru nécessaires pour faire comprendre les principes métaphysiques sur lesquels l'auteur fonde toute son argumentation. Dans tout ce qui va suivre, nous aurons soin de citer les passages qui serviront à motiver notre critique.



CHAPITRE II.

AVENTURES DROLATIQUES DU CITOYEN PROUDHON.

Les peuples stationnaires sont des peuples graves. L'homme du peuple qui rit est mille fois plus près de la raison et de la liberté que l'anachorète qui prie ou le philosophe qui argumente. PROUDHON.

Ridendo castigat mores.

I.

Drin, drin.... — Marguerite, on sonne? — Maître, on y va.

— Qui est-ce? — C'est votre tailleur.

— Monsieur Proudhon, j'apporte votre pantalon : veuillez l'essayer? — Mais qu'avez-vous donc fait? je puis à peine passer ma jambe. Que sera-ce donc du ventre?

— Monsieur, j'ai fait la découverte du *critérium de la coupe* et de la mesure typique que l'homme doit remplir. J'ai fait serment de réduire toutes mes pratiques à ce même volume. Le pantalon que vous essayez est la mesure des capacités charnelles; elles doivent être toutes équivalentes : c'est à vous à vous réduire. Le pantalon ne doit pas être

fait pour l'homme, mais l'homme pour le pantalon : ainsi le veut l'équation sérielle que vous m'avez enseignée. — Il est vrai que j'ai démontré que par l'éducation et l'hygiène la science peut modifier le corps humain et le réduire à l'équivalence : témoin, les résultats obtenus en Angleterre sur les bœufs et les jockeys; mais ces métamorphoses ne peuvent être subites.

— Tout cela m'a l'air d'une défaite, d'une escobarderie. D'ailleurs, Monsieur, tout ce que vous avez en sus de la mesure est un vol; vous êtes un vampire, un parasite, qui avez détourné à votre profit personnel une quantité de matière musculaire supérieure à celle de vos frères prolétaires. *Contre l'ennemi la revendication est éternelle, la restitution ne saurait être trop prompte.* A moi Didal, Boucran, Carreau! saisissez Monsieur et passez-le au laminoir; ou bien tranchez, enlevez tout ce qu'il a de trop. — A l'assassin! au meurtre! à la garde!...

Les voisins arrivent, délivrent le citoyen Proudhon des mains des hallucinés de l'égalité et de l'équivalence de volume.

II.

Seigneur, vous êtes si distrait et si absorbé par vos travaux, que vous me permettrez de vous rappeler que vous êtes invité à dîner ce soir avec des socialistes. Voici l'heure de partir. — C'est bien, Marguerite.

Le pensionnaire Suard se rend au lieu indiqué; il trouve dix convives à la poitrine large et bombée, au teint basané, munis de mâchoires carrées et de masseters fortement prononcés annonçant un appétit et des fourchettes de haut

titre. Après que chacun a pris place, le président du banquet s'asseoit; devant lui se trouve une balance. Il distribue une égale quantité de potage au moyen d'une cuillère d'une capacité déterminée; les portions sont ensuite pesées et calculées sur la moyenne de l'appétit des convives, de manière à ce qu'à la fin du repas il y ait équation entre la capacité contenante et la quantité à contenir. A moitié dîné, l'auteur de *la Propriété c'est le vol* commence à se trouver *en possession* d'une portion suffisante de matière alimentaire; son équation individuelle va se trouver résolue. Il fait pourtant bonne contenance pour l'honneur du principe de l'égalité de la raison et de la sériation masticatoire; il lâche tous les crans de son pantalon. Arrivé à saturation complète, il refuse les portions qui lui sont présentées.

Grande rumeur parmi les praticiens égalitaires. Le chef, muni d'un sac digestif gargantuélique, prie ses convives de continuer la sériation culinaire, et place devant *la philosophie de la misère* les portions successivement absorbées par ses collègues. Quand l'agape égalitaire est terminée, le président, à la face enluminée, à l'abdomen tendu et rebondi, se lève et dit : — Messieurs, il est temps de mettre un terme au scandale qui compromet les espérances des amis du progrès et de l'humanité. Nous voyons, à notre époque d'ébullition révolutionnaire, jaillir du cratère cérébral des systèmes les plus savamment conçus, honteusement, lâchement et ridiculement démentis par la pratique. Nous avons parmi nous le plus savant des métaphysiciens et des économistes modernes qui vient de nous en donner la preuve, en nous montrant combien l'étendue de sa capacité estomacale est inférieure à sa capacité cérébrale. Son réservoir intellectuel est une cuve où fermentent, bouillonnent et écument pêle-mêle toutes les sub-

stances intellectuelles préparées par les grands cuisiniers de la pensée, tandis que son sac digestif est un dé à coudre qui a peine à contenir l'aliment qui satisfairait une petite maîtresse. Il y a donc une inégalité choquante, une discordance subversive, une *perturbation*, une *contradiction* dans le système physiologique de notre grand révolutionnaire. Le problème de la *consommation*, de la *production* et de la *circulation* égalitaire des produits ne peut se résoudre dans son tube intestinal ; il n'a pas su ni pu être notre égal ; il s'est donné une indigestion cérébrale qui, par la loi des connexions et des sympathies organiques, a compromis l'harmonie de ses fonctions morales et physiques, et fini par produire des ravages déplorables dans toutes ses excrétions. Nous ne pouvons, Messieurs, tolérer plus longtemps de pareils désordres. Quelles que soient notre sympathie, notre admiration pour les talents et la vaste érudition du critique de la *raison pure*, l'inventeur *de la dialectique sérielle* et de *l'an-archie*, nous devons donner une leçon d'économie distributive à notre illustre réformateur :

— Garçon ! apportez l'entonnoir à engraisser les oies et les canards ; introduisez-le dans l'œsophage proudhonien, et faites pénétrer de force toutes les portions laissées par Monsieur afin de résoudre l'*équation* par la *question*. — Messieurs, un instant ! je vous en prie, écoutez-moi....

— Point de phrases ! nous sommes assommés par vos interminables dissertations. Vous nous avez enseigné [535] « que, sur la vaste scène du monde, aucune phase ne se » produit sans lutte, aucun progrès ne s'effectue sans vio- » lence, et que la *force* est, en dernier résultat, l'unique » moyen de manifestation de l'*idée*.

» On peut, dites-vous, définir le mouvement une résis- » tance *vaincue*, à peu près comme Bichat définissait la

» *vie* « l'ensemble des phénomènes qui triomphent de la *mort.* » « Cette loi de la nature est vraie, surtout de la » civilisation, dans laquelle des principes nouveaux triom- » phent sans cesse des principes qui ont fait leur temps. » — Enfants, à l'œuvre! gorgez l'égalitaire!

Les victuailles sont refoulées dans l'entonnoir et passent dans le garde-manger vivant. L'opération faite, on lâche le patient, qui se sauve tout éperdu. Arrivé au bas de l'escalier, il s'appuie contre le mur ; un effort violent se déclare : toute la série dînatoire s'élance, jaillit, et projette au loin toute sorte de matières ingérées et fort peu digérées, au bruit d'un éclat de rire homérique des faux égalitaires articulant d'une voix formidable le principe : *à chacun selon ses besoins!*

Proudhon, furieux, s'élance dans la rue et se sauve à toutes jambes, comprenant, mais un peu tard, qu'il s'était laissé prendre dans un traquenard *différenciel réel*, au lieu d'être purement *idéel.*

III.

A peine remis de son indigestion forcée, notre grand logicien est mandé à la mairie de son arrondissement pour être incorporé dans la garde nationale. D'après un décret, il ne peut y avoir que des chasseurs et des grenadiers ; et comme dans l'armée tout doit être, autant que possible, symétrisé, régularisé et égalisé, il faut, d'après ce même décret, posséder une taille déterminée. Ce défenseur des droits civiques est toisé et se trouve trop petit pour être dans les grenadiers, mais trop grand de quatre centimètres pour être dans les chasseurs. D'après la théorie militaire,

l'obéissance passive du soldat est la condition *sine quâ non* de l'art de la guerre. Là où le système musculaire doit dominer, on a plus besoin du service des quatre extrémités que de celui de l'estomac et du cerveau. Sous le rapport de l'estomac, on se trouverait très heureux si l'on pouvait se dispenser de satisfaire les exigences journalières du *gaster* des guerriers. Pourvu que les facultés visuelle, acoustique et locomotive soient conservées, les autres sont inutiles et même nuisibles. En conséquence, il est décidé que l'on va éliminer quatre centimètres du crâne proudhonien pour rentrer dans la mesure déterminée. Le capitaine de recrutement ordonne donc que la scie circulaire opère l'oblation.

Le grand métaphysicien demande la parole, qui lui est accordée. Il entre dans de hautes considérations sur les moyens que l'on peut employer pour déterminer par l'éducation hygiénique des enfants la taille du squelette humain. Il fait comprendre que les sciences sont encore très arriérées; qu'on n'a pu par conséquent employer pour lui les moyens qu'il a découverts, mais qu'il n'a pas *publiés*. Il allait faire une exposition ostéologo-miologo-physiologo-hygiéno-pathologico-antropologique quand le capitaine l'arrête et lui dit : — Monsieur, vous avez démontré que « toutes les » séries naturelles sont indépendantes les unes des autres; » qu'il ne peut y avoir de science universelle, et que la » connaissance de l'une ne s'oppose ni ne renferme la con- » naissance de l'autre. » Or, l'homme étant une répétition microscopique du monde macroscopique, il s'ensuit que dans le petit monde encéphalique les facultés cérébrales correspondantes aux diverses séries naturelles sont indépendantes les unes des autres. Les facultés optiques, acoustiques et locomotives étant les seules nécessaires

pour viser un homme, entendre un commandement et exécuter les évolutions militaires, en vertu de l'indépendance absolue des facultés entr'elles, on peut les séparer sans altérer l'ensemble et occasionner la mort. Le docteur Broussais, ici présent, va tracer sur votre crâne la ligne de séparation pour guider l'instrument sécateur.

Le craniologue trace cette ligne, en descendant malignement un peu du côté de l'occiput, pour enlever la faculté prolifique, à laquelle le chaste pensionnaire paraît ne pas trop tenir, vu sa réprobation pour la plus belle moitié du genre humain. On l'empoigne, et malgré ses efforts on donne un coup de bistouri pour faciliter le passage de la scie. Mais notre égalitaire, dans un accès de tétanos, s'élance par la fenêtre et tombe fort heureusement sur une charrette de bottes de foin, au milieu desquelles il se cache et se blottit. Il échappe ainsi providentiellement au principe sanguinaire du nivellement géométrique.

IV.

Hélas! il n'en a pas fini, le malheureux! Le gouvernement s'est aperçu, dans le prélèvement de l'impôt de la chair à canon, que la race s'appauvrissait, tournait au rachitisme, à l'avorton, au biscornu ; il a fini par reconnaître qu'il est ridicule de s'occuper de l'amélioration de la race chevaline, bovine et porcine; de donner des primes aux savants pour multiplier les carpes et les goujons, et de laisser le bimanopède dans un état de dépérissement et de dégénération déplorable.

Le Français, né spirituel et malin, ne peut pas et ne doit pas devenir plus bête, plus laid que ses animaux domes-

tiques, se voir dépassé en intelligence par ses ânes, ses caniches savants, et s'exposer à disparaître de la planète comme la race des carlins.

Le docteur Guépin (de Nantes), dont le savoir et le cœur sont à la hauteur de toutes les grandes questions qui intéressent l'humanité, avait adressé à la chambre des députés, en 1847, une pétition et un mémoire à consulter à l'occasion de la suppression de la syphilis : « Il a eu le regret, dit-il, pour cette question si capitale et si grande, de ne trouver que des rieurs et de mauvais plaisants; pas un homme sérieux qui comprît les dangers du présent et de l'avenir et voulût en préserver la société. »

Nous sommes bien loin de 1847 ! et puis, cher docteur, réfléchissez donc que des pasteurs bien intentionnés ont corné aux oreilles des christocoles que le corps est une sale, dégoûtante et méprisable guenille ; que la chair est corrompante et corrompue, pleine de souillure ; que l'homme ne doit s'occuper que du salut de son âme ; que sa carcasse est tout au plus bonne à servir de gagne-pain aux croque-morts et aux matérialistes médecins. La loi civile, la très humble servante de la loi religieuse, a dû laisser s'accoupler des avortons rogneux, scrofuleux, phthisiques, épileptiques, pourris de virus psorique et syphilitique qui, en se transmettant aux enfants, empoisonnent peu à peu la race. Si cette chair était admise à servir d'aliment à l'homme, la police ne manquerait pas de faire abattre l'animal et d'enfouir sa chair comme viande insalubre et malsaine. Mais enfin tout vient à point à qui sait patienter et attendre ! — Voici une commission (dont vous devriez être le président) qui a été nommée pour s'occuper de votre grande question. Cette commission s'est divisée instinctivement selon la distribution sérielle naturelle, mieux diver-

sifiée que la formule Proudhon, car elle distingue des classes, des ordres, des genres, des espèces, des variétés; tandis que le *critérium* ne parle que du genre et de l'espèce, comme l'illustre consommateur de choucroûte Kant.

Les docteurs Guépin et Chouippe, membres de la commission de régénération de l'espèce, se présentent chez *l'idée de la révolution au dix-neuvième siècle* et s'expriment ainsi :

— Monsieur, nous venons, encouragés par vos écrits, accomplir un grand acte révolutionnaire. Votre zèle pour le progrès, votre amour, votre dévouement pour l'humanité nous ont paru si sincères, si profonds, que nous n'avons pu douter un instant de votre bon vouloir pour donner le signal et l'exemple à suivre pour la régénération radicale de l'espèce. Veuillez donc, Monsieur, nous faire la confession physiologique et pathologique de vos géniteurs d'abord, puis vous nous ferez la vôtre.

— Messieurs, prenez garde! votre zèle pourrait aller trop loin; il est des secrets de famille qui doivent être respectés. Je suis, d'ailleurs, trop religieux, trop moral pour ne pas me conformer au commandement *Tes père et mère honoreras afin que tu vives longuement.* Vous savez, Messieurs, que sous le rapport de certain virus les nations se renvoient le triste droit de premier prenant et inoculant, et que l'origine de toutes ces choses malignes se perd, comme on dit, dans la nuit des temps. Il n'en est pas de la vie physique comme de l'abominable propriété, dont les abus et les crimes révoltent le sentiment du juste et de l'égalité. L'indépendance des sphères sérielles a été reconnue par moi, Messieurs; mon critérium est infaillible. Les transpositions que vous seriez tentés de faire sont illusoires. Je suis la nouvelle *parole Dieu.* Vous..... — Per-

mettez, permettez, monsieur le grand tacticien sériel!..... Vous nous paraissez vouloir trop honorer père et mère. Premièrement, vous avez dépassé depuis longtemps la moyenne de la vie humaine contemporaine : dès ce moment votre existence est *un vol, un assassinat quotidien.* Votre constitution plus robuste, plus équilibrée, constitue un criant privilége. Vous vivez dans un état de brigandage et d'iniquité révoltant. Vous usurpez dans l'*espace* et dans le *temps* une place qui ne vous est pas due. Vous êtes un mangeur de chair humaine. Nous ne sommes pas, Monsieur, des hommes vulgaires qui se laissent prendre aux vains et subtils jeux de mots que vous faites sur l'*égalité,* l'*équivalence,* la *différence,* etc., mots dont vous abusez étrangement, ainsi que des prétendues règles logiques que vous arrangez tout exprès pour soutenir vos sophismes et vos paradoxes. Nous avons prévu vos ruses. Quant à votre confession, nous avons assez d'expérience pour nous en passer; notre diagnostic est assez sûr et notre pronostic peut décrire d'avance tous les ravages que les constitutions les plus saines en apparence peuvent produire sur leurs descendants. Mon confrère Chouippe a découvert, sans vous en douter, à l'aide de son microscope, des acarus psoriques dans votre mucus nasal qui, accrochés en grand nombre à votre faculté égalitaire, sont la cause de l'attention exclusive que vous donnez à cet aspect des choses. Cette titillation toute locale est si prédominante qu'elle ôte aux autres facultés leur liberté d'action et les rend tributaires par sympathie de tous les désordres rationnels que vous commettez pour faire de l'ordre dans l'humanité. Cette monomanie cause vos défaillances, vos *perturbations,* vos vertiges, vos convulsions rationnelles, et vous réduit à n'être qu'un *simpliste* borné et halluciné. Cette prédis-

position morbide est héréditaire ; elle peut produire la folie chez vos petits enfants. Cette maladie se multiplie d'une manière si désespérante que nous sommes résolus d'y mettre un terme. Mon collègue a, de plus, reconnu que la lymphe est prédominante dans votre tempérament, et présente des caractères à produire des scrofules. Les ascarides découverts peuvent, dans vos descendantes, s'introduire, se fixer dans certains organes antithétiques de l'encéphale, et occasionner un prurit capable de les jeter dans des écarts funestes à la chasteté et à la vertu que vous estimez tant chez les femmes. Quel tourment pour votre grande âme si votre sang coulait dans les veines d'une riche et opulente courtisane, au lieu d'animer les vertus et les charmes d'une modeste chiffonnière !.... Le désir de vivre jusqu'à la mort naturelle et involontaire est le plus grossier préjugé que l'habitude, cette seconde nature, a développé dans l'entendement humain. Contrairement aux lois de l'égalité éternelle et *absolue*, vous nous dites que « cette prétention s'appuie sur les règles secondaires, ordi- » nairement fautives, que l'observation incomplète des cho- » ses nous suggère. Telle est la source la plus féconde des » faux préjugés, et la cause permanente et souvent invin- » cible d'une multitude d'erreurs. La préoccupation qui » résulte pour nous de ces préjugés est si forte que sou- » vent, alors même que nous combattons un principe que » notre esprit juge faux, que notre raison repousse, que » notre conscience réprouve, nous le défendons sans nous en » apercevoir, nous raisonnons d'après lui, nous lui obéis- » sons en l'attaquant. Comme renfermé dans un cercle, » notre esprit tourbillonne sur lui-même, jusqu'à ce qu'une » observation, suscitant en nous de nouvelles idées, nous » fasse découvrir un principe extérieur qui nous délivre

» du fantôme dont notre imagination est obsédée. » Vous êtes trop bon logicien et surtout trop dévoué à vos frères prolétaires pour chercher à vivre et à croupir dans un misérable et détestable préjugé que votre conscience réprouve. Vous connaissez d'ailleurs le grand aphorisme hypocratique et théologique : *In caudâ venenum*.... — Permettez, Messieurs ! Vous paraissez ne pas avoir compris ce que j'ai dit sur le point de vue, la forme, l'élément, la raison de la série. Vous.....

— Assez, assez ! Connu !.... Arrangez vos affaires ; prenez soin du salut de votre âme, si vous croyez en avoir une. Nous sommes humains : nous aurons égard à la loi Grammont. Mort-aux-Rats viendra demain à huit heures : une goutte d'acide prussique sur la conjonctive vous transformera immédiatement.

Les membres de la régénération de la race partis, notre révolutionnaire tombe dans un état de prostration tel que ses jambes flageolent et ne peuvent plus le soutenir ; il se jette au plus vite dans un fauteuil. Pour la première fois de sa vie, il se regarde en dedans, et commence, quoique un peu tard, à faire de la psycologie. Dans ses rapides et lucides investigations, il aperçoit la *biophilie* qui, dans un coin et dans une perplexité extrême, montre du doigt à la faculté rationnelle un point de vue sériel qu'elle avait trop négligé. Cette illumination subite communique au système locomoteur une commotion si forte que le corps bondit et que le crâne proudhonien va frapper le plafond de l'appartement. Il ne fallait rien moins que ce choc violent pour éveiller la faculté de la *merveillosité* qui était restée depuis l'enfance dans un complet assoupissement.

Elevé dans la foi chrétienne, toutes les idées d'immortalité, de séjour céleste habité par les anges, les chérubins,

les séraphins, toutes les béatitudes des demeures divines se pressent en foule dans son cerveau ; il va même jusqu'à s'accrocher au paletot de *Jean Raynaud* pour suivre ce *Cyrano de Bergerac* moderne dans ses pérégrinations sidérales, universelles et éternelles. La biophilie terrestre, peu rassurée, peu jalouse des transformations spirituelles et des voyages éthéréens, ramène l'extatique dans le milieu terraqué. Celui-ci se met alors à courir à grands pas dans l'appartement. Son irascibilité naturelle, surexcitée, lui fait frapper du poing tous les meubles ; il s'écrie : — Comment faire pour vivre ? comment faire pour mourir ? Après avoir posé carrément toutes les questions du présent et de l'avenir devant ces brutes de prolétaires qui savent si bien se faire tuer pour les idées artificielles que nous leur inoculons, je serais déshonoré à leurs yeux ! je serais taxé d'hypocrite et de lâche charlatan ! Ils seraient capables de m'assommer comme un chien dans la rue. D'un autre côté, j'ai tant de tartines économiques, politiques et sociales à débiter qui doivent sauver et réformer le genre humain, que je ne puis me dispenser de vivre le plus longuement possible. L'*idée innée* est ici d'accord avec l'*idée commune acquise*, malgré tous les déboires attachés à la vie matérielle. Mieux vaut Proudhon le hâbleur transcendental debout que Proudhon l'infaillible enterré !... Je puis d'ailleurs tout concilier : je n'ai qu'à mettre des moustaches postiches et un faux nez, je me promènerai ainsi paisiblement au milieu de tous les docteurs régénérateurs des bimanopèdes ; j'aurai un compère à qui je soufflerai toutes mes élucubrations : ce sera mon continuateur. Je serai censé m'être transformé ou transporté tout seul dans l'empyrée ou dans le royaume des taupes, comme Moïse, Mahomet, et autres grands réformateurs qui disparaissent plus ou moins adroitement de ce monde.

Je pourrais bien aller parmi les Peaux-rouges, les Hottentots et les Caffres : ce sont bien mes égaux selon mes principes abstraits ; mais, au concret, il y a des différences telles que je mets ces ébauches d'hommes bien au-dessous du plus stupide caniche européen. Il faut cependant l'avouer, ces semblants d'hommes ont l'aperception de la loi du contact des extrêmes, car ils ne manqueraient pas de vouloir pousser la dialectique nutritive sérielle jusqu'à me transformer en bifteack et à m'avaler pour résoudre l'équation différentielle. Que ferais-je d'ailleurs au milieu de ces brutes ?... Point de lecteur, point de faculté acquise et développée capable d'apprécier la quintessence, la profondeur, la hauteur et la largeur du *logos bizontin !* La synthèse de six mille ans de travaux théologiques, philosophiques et métaphysiques serait perdue.

Nous ne sommes plus, hélas ! au temps où l'homme arrêtait le soleil, car cet astre disparaissait à l'horizon pendant que notre *logos* discutait et palabrait avec lui-même. Enfin *Gastricos* demanda à son propriétaire à converser et à chylifier de la matière. Celui-ci s'empressa de satisfaire à son désir avec une complaisance peu ordinaire. Il est des moments où l'homme le plus récalcitrant, le plus rétif, est doux et souple comme un gant. Après messire *Gaster,* le seigneur *Sopor* réclama ses droits. Le grand homme obéit sans résistance comme le dernier des mortels : il alla se coucher à côté de sa centième moitié, dont la chaleur animale remplaçait le calorique d'une bassinoire. Sous l'influence de cette douce température et du travail digestif, le *critérium infaillible* goûta quelque repos, mais qui ne fut pas long. Tant d'agitations, tant de discussions et de tribulations s'étaient succédé en si peu de temps, que le *droit au travail* cérébral avait fait ressentir son influence

sympathique au travail abdominal : le sommeil était devenu agité ; il s'était établi une contradiction intestine qui se traduisait en mouvements saccadés, en sauts-de-carpe les plus prononcés. Des cris étouffés, des phrases entrecoupées par des exclamations énergiques avaient fait comprendre à l'*ancilla domini* que son maître avait le cauchemar. Elle secoue avec précaution le patient pour le soustraire aux tortures que la folle du logis, livrée à son essor désordonné, lui faisait endurer. Alarmée de cet état peu habituel chez un homme calme et réfléchi, dont le sommeil était ordinairement paisible, elle n'osa l'interroger sur la cause de ce trouble intérieur. Dominée par l'ascendant intellectuel de son mari qu'elle regardait comme un oracle, flattée d'appartenir à une célébrité contemporaine, elle partageait et acceptait sans opposition ses idées sur la femme. La métaphysique et les hautes questions théologiques sont pour la majorité des femmes des mystères qui leur inspirent une sorte de religieuse terreur. Elle n'avait jamais osé s'initier aux pensées de son chef, et encore moins provoquer de ces confidences qui échappent à la plupart des hommes dans l'intimité du foyer. Une tendresse craintive et affectueuse la tenait à une distance respectueuse. En bonne ménagère, elle savait que sa mission consistait à s'occuper du confort et de l'état sanitaire de la famille. Elle quitta sa couche, et alla au plus vite faire une infusion de thé qu'elle présenta à son seigneur, qui la reçut avec empressement. Le liquide réparateur ayant calmé les tourments de cette nuit néfaste, il se retira dans le sanctuaire d'où sont sortis tant d'oracles, de prédictions plus ou moins rassurantes, décevantes et désolantes ; son système nerveux, distendu, fit couler quelques larmes de ses yeux ; la *philogéniture* s'émut et conduisit la main pater-

nelle vers une plume ; celle-ci attira sous son bec une feuille de papier et traça ces mots : Ceci est mon testament et l'expression de ma dernière volonté. Puis, arrivant aux mots : je donne... je lègue..., mots qui sont la reconnaissance du droit de propriété, ses doigts se crispèrent, il entra en convulsions épileptiques, et tomba sur le parquet, dont la fraîcheur toutefois, après quelques minutes, calma le paroxisme. Notre pauvre condamné se releva, jeta les yeux sur la pendule, vit que l'heure fatale allait sonner et que les exécuteurs étaient près d'arriver. La biophilie, pleine d'angoisse et éplorée, le pousse dans la rue ; il se met à courir tout effaré. Après une longue course, il arrive dans la cour de l'Institut. Apercevant une porte entr'ouverte, il entre, et se trouve dans un atelier de peinture, en nombreuse compagnie de bohêmes naturalistes.

IV.

— Brave homme, asseyez-vous, et attendez le quart d'heure.

Le brave homme se laisse aller machinalement sur un tabouret.

— Ce bourgeois a l'air bien préoccupé? Il a peut-être faim? il faudra faire circuler le *cornet*. — Mais non ! il paraît bien nourri ; il est gras comme un ortolan.

— Il doit alors éprouver des souffrances morales !... Il vient peut-être de trouver sa dame dans une *conversation* un peu trop animée et accentuée ? — Dans ce cas, il est bien tombé : nous lui compterons un tas de gaudrioles qui lui mettront du baume dans le sang. Il s'en retournera soulagé, sinon content.

— Voilà le quart d'heure, citoyen. Voyons ! déshabillez-vous et montrez-nous votre torse? — Mais, Messieurs, je.... je....

— Hein ! il rougit comme une rosière !... Allons, allons ! une fois cette porte fermée, les sottises et les préjugés du monde sur le nu et les nudités, toutes les pauvretés morales et religieuses débitées sur le corps humain, sur la plus belle, la plus merveilleuse œuvre de Dieu, ne sont rien pour l'artiste pas plus que pour le médecin. Est-ce que vous auriez reçu quelque coup de pied quelque part ?..... Hélas ! nous connaissons le malheur et savons y compatir ! — Mais, Messieurs, je ne suis pas précisément un modèle plastique, mais plutôt métaplastique.

— Oh ! oh ! vous voulez parler de *méplats ?* Vous paraissez, avec votre *encolure épaisse et lourde,* votre *dos rond,* être pauvre en finesses de détail. Votre *nez socratique*, vos *mâchoires larges* annoncent un masticateur distingué et solide au poste. Quant à votre *front d'une belle conformation,* il pourrait appartenir à quelque philosophe allemand. Votre *couleur rubinesque,* votre *barbe blonde* disent assez que vous êtes né dans les régions où l'on ingurgite habituellement de la bière. Allons, allons.... culotte à bas ! et ne faites pas la bégueule, entendez-vous ? A moins que vous ne vouliez que l'on vous donne un valet de chambre? — Mais non ! mais non !

Le nouveau modèle ne voulant pas décliner son nom ni faire connaître par suite de quelle aventure il se trouvait en pareil lieu, craignant encore quelque mauvaise plaisanterie de le part de ces sacripans, se déshabille. Arrivé à la chemise, il ne peut se résoudre à l'ôter. Ayant un auditoire et monté sur une table qui peut lui servir de tribune, il tente un moyen dilatoire pour attirer l'attention de tous ces ca-

brions sur ses facultés intellectuelles et faire oublier ses formes charnelles. Dans le simple appareil où il se trouve, fort peu parlementaire et encore moins sorbonnien, il s'exprime ainsi :

— Messieurs, vous avez parlé des préjugés et des sottises du vulgaire ; à mon tour, j'ai dit un mot que vous paraissez n'avoir pas compris parce qu'il est tout nouveau dans *l'esthétique* et dans le *concept* du beau. — Qu'est-ce qu'il blague avec *l'esthétique, le concept ?*.... Nous connaissons des individus étiques, phthisiques, rachitiques ; nous connaissons des biceps et des triceps ; mais l'esthétique et le concept.... inconnu !

— Dis donc, Valentin, toi qui as fait ta philosophie, connais-tu cet argot nouveau ? — Ce sont des expressions de la langue métaphysique, parlée par les philosophes allemands.

— Et la métaphysique, de quoi s'occupe-t-elle ? — Ah! tu m'embêtes avec tes questions ! Laissons parler ce particulier qui est peut-être quelque grand prix d'honneur universitaire, quelque perroquet phénoménal qui n'a pu arriver à faire ses frais.

— Messieurs, j'ai beaucoup étudié en effet, j'ai beaucoup appris par les enseignements du célèbre Proudhon. Le résultat de toutes mes recherches a été de me convaincre que tout ce que l'homme est sûr de connaître se réduit à bien peu de choses, et que moi qui résume tout le savoir humain je pourrais bien n'y voir que du feu, comme on dit vulgairement. Mais comme il est rare qu'il y ait du feu sans lumière, cette lumière physique frappant de ses rayons les objets, ceux-ci à leur tour deviennent des luminaires d'où jaillissent des faisceaux de rayons divergents et convergents qui, concentrés par le cristallin, viennent se pein-

dre, avec leurs formes, leurs couleurs particulières, et dans des dimensions microscopiques, sur un écran nommé rétine, pour, de là, se communiquer par des filets nerveux au *sensorium commune* qui en prend connaissance. Cette connaissance constitue la lumière intellectuelle. Je vous ferai grâce de toutes les hypothèses qui se sont produites parmi les philosophes pour savoir comment se manifeste le phénomène de la connaissance.

Vous avez, Messieurs, une palette ; sur cette palette, un certain nombre de couleurs disposées en ordre : j'appelle cet ordre *série*. Cette série est une série chromatique. L'intelligence, par des rapprochements, des comparaisons entre ces petites masses de couleurs, distingue des quantités, des qualités, des rapports, une raison, des points de vue divers.
« En combinant les points de vue, en systématisant les
» séries, en les coordonnant, on peut arriver un jour à
» une théorie du beau, d'après laquelle la peinture, l'archi-
» tecture et la statuaire seront traitées comme des sciences
» exactes, et la construction artistique assimilée à la con-
» struction d'un navire, à l'intégration d'une courbe, à un
» calcul de force et de résistance. C'est alors que l'artiste,
» jadis homme d'imagination et de foi, devenant homme
» de raisonnement et de science, brillerait au premier rang
» dans la sphère de la raison pure ; sa mission serait de
» synthétiser sur la toile et le marbre, par la couleur et le
» ciseau, les points de vue les plus divers, les éléments
» dont la détermination et la série sont éminemment trans-
» cendentales : société, histoire, mœurs, lois, croyances,
» rapports du physique et du moral, passions, idées, avec
» la création pour décor et l'infini pour cadre. Alors nous
» comprendrions que les œuvres d'art, comme celles de
» la nature, sont d'autant plus belles et plus ravissantes

» qu'elles sont soumises à des lois plus exactes, à une sé-
» riation plus profonde et plus compliquée ; que là aussi la
» réflexion et la méthode surpassent infiniment le plus
» heureux instinct ; et que le moment approche où, grâce
» aux théories de synthèse esthétique et d'intégration sé-
» rielle, la production raisonnée du beau l'emportera sur
» les merveilles de l'inspiration spontanée, autant que la
» science moderne l'emporte sur la fable antique et la phi-
» losophie de l'histoire sur la légende.

— Ouf !... Le diable m'emporte si j'ai rien compris à tout ce qu'il a débité ! Il m'a sérié le dos d'une façon transcendentale. Et toi, Valentin ? — Moi, tout ce que je peux comprendre, c'est qu'il nous annonce qu'on finira par faire des statues à la mécanique, qu'on tissera des tableaux au métier Jacquart mu par la vapeur, que les machines en chair et en os qu'on appelle artistes seront mathématiquement enfoncées. Nous commençons pas mal d'être éreintés par les physiciens, aidés de ce polisson de soleil qui se fait le valet d'un tas d'épiciers en faillite qui se mettent à moudre des portraits comme du poivre.

— Mais il est fou, il est toqué ce gros poupart ! Il a beau jouer le profond, le savant, le métaplasticien : il est plus que *myope ;* il voit encore moins loin que son nez qui est très court. Je veux lui prouver que mon biceps est plus fort que son concept, et intégrer entre ses côtes une série de coups de poing à démolir sa *massive* personne. — Attends, attends, Bras-de-Fer ! j'ai une motion à présenter à l'honorable assemblée : Camarades, depuis quelques années il est reconnu dans tous les ateliers où l'on étudie la nature que les modèles d'une conformation passable deviennent tous les jours plus rares. Nous sommes assaillis par des individus de toute condition qui, poussés par la misère ou

dépravés par la débauche et la paresse, viennent découvrir à nos yeux attristés des formes misérables, contournées, amaigries, ou chargées de masses de chair flasques et informes. Ce spectacle incessant finit par corrompre le goût et nous donne des *courbets* qui réalisent et font bondir sur la toile ces grossières et montrueuses avalanches de chair humaine à donner une indigestion aux adorateurs même du bœuf gras. Ce sont ces types, comme celui que nous avons sous les yeux, outres gonflées de sang, de lymphe et de tissu cellulaire, qui produisent en s'accouplant aveuglément ces sujets à formes flasques, rondassées et tuméfiées qui perdent l'école française. Je propose de commencer l'épuration de l'espèce en débarrassant l'art de tout ces laidrons au moyen de boulettes expéditives, en attendant les chefs-d'œuvre de la mécanique et de la photographie, qui, comme nous, imitent des modèles que l'homme n'invente pas, mais qu'il perfectionne par l'art : ce que la mécanique et la physique ne pourront jamais.

— Bravo, bravo !... Approuvé !

— Pardon, pardon, Messieurs !..... j'en appelle à votre humanité. Si la tête des artistes s'exalte facilement, leur cœur est bon et incapable de commettre l'acte de brutalité dont vous me menacez. Quant à la dégénération de l'espèce, elle est très vraie ; elle tient au désordre dans lequel croupit la société. Vous connaissez, Messieurs, le but que se propose la *callipédie*. Cette science est encore dans l'enfance. [315] « Les modifications auxquelles l'homme sou-
» met les animaux et les plantes, cette action merveilleuse
» qu'il exerce sur les êtres vivants, sont l'image et l'ana-
» logue de celle qu'il peut exercer sur lui-même. Le temps
» viendra où la production des spécialités, aujourd'hui

» donnée au hasard, sera réglée par l'infaillible compas de » la science. » — De plus fort en plus fort!... Mais, vieux fou, tous les papas et toutes les mamans voudront que leurs moutards soient des puits de science, des artistes divins! Ils chercheront à faire des garçons beaux comme des Apollon et des Antinoüs, leurs filles comme des Vénus de Médicis et de Milo. Nous nous ressemblerons tous : dès-lors les maris se tromperont de femmes, celles-ci de maris, les amants de maîtresses, les enfants auront trente-six pères; la promiscuité la plus affreuse régnera dans la société. En vérité, ce particulier est un cloaque de toutes sortes de turpitudes morales, intellectuelles et physiques; il bouleverse la nature et veut détruire l'œuvre du bon Dieu. Assez d'abomination et de désolation dans l'atelier!... Avant que la callipédie ait produit le perfectionnement de l'espèce, il faudra quelques centaines d'années. La France d'ici-là finirait par n'être qu'une société d'affreux magots. « Le mal » connu doit être condamné et détruit; le législateur ne » peut exciper de son ignorance de l'ordre à établir en faveur de la dégénération présente. On ne temporise pas » avec le laid. Pour moi, j'ai fait serment de le poursuivre » à travers les ruines et les décombres. Je hais la besogne » à demi faite, et l'on peut croire que si je porte la main » sur ce vilain sapajou, c'est pour l'exterminer (1). »

— A l'échelle, camarades, et à l'arche Marion!

C'en est fait! un immense hourra fait éclater la poitrine des futurs Raphaëls; les chevalets sont rangés contre la muraille, et l'instrument du supplice couché sur le sol. Bras-de-Fer, Enfonce-Côtes, Brise-Mâchoires, le terrible Chourineur se ruent sur le malencontreux prédicant. Ce-

(1) *Mémoire sur la Propriété,* page 217.

lui-ci, qui se débat comme un diable, fatigué, *brimé,* tanné, broyé, meurtri, contusionné, est enfin attaché à l'échelle. Le nouveau gibet est dressé et le patient promené au milieu d'une épaisse et nauséabonde poussière.

Placé contre le mur, les torche-pinceaux ramassés par les *rapins* sont mis en tas et brûlés au pied du poteau. Cette cassolette exhale une épaisse fumée qui enveloppe le patient en l'empestant; après quoi, il est emporté sous l'arche Marion et précipité dans les flots de la Seine avec cette inscription : *laissez passer la justice du beau.*

L'échelle, après avoir touché le fond de la rivière, vient surnager à la surface et suit avec le corps le cours de l'eau. Après quelques kilomètres, le courant le pousse vers des blanchisseuses qui se hâtent de harponner l'échelle et la font échouer sur le rivage. Le nouveau Moïse social est sauvé par ces êtres sans âme qui le réchauffent, le frictionnent et le rappellent à la vie. Porté dans un lit chaud, restauré par un bouillon, il passe une nuit assez calme. Le lendemain, remerciant Dieu d'avoir créé la femme, il retourne tristement au domicile conjugal en réfléchissant sur la destinée des hommes qui apportent au monde les bonnes, les mauvaises et les fausses nouvelles.

V.

La solution du problème social nous apprend qu'il a fait un mémoire sur les catégories grammaticales, mentionné honorablement en 1839 par l'académie des Inscriptions. Voulant faire un essai de son savoir linguistique et l'appliquer à ses idées politiques et économiques, il a pris le mot *anarchie* pour en faire la tête de Méduse des *Pipelets*

de la propriété, et exécuter son 93 économique. Maître *Cabrion* sépare et coupe en deux ce mot, il en fait *AN-ARCHIE,* et le lance comme une bombe contre le tympan des propriétaires, en le prononçant ainsi : AH... AH... AN... ARCHIE!! Il les poursuit sans relâche, et leur fait entendre ce cri sinistre à travers les tuyaux des poëles, les fentes des portes et le trou des serrures; il pique une tête contre les carreaux des fenêtres, passe à travers son affreux museau qu'il fait suivre d'un bras armé d'un grappin terrible qui saisit la chevelure des Pipelets et cherche à leur enlever une à une toutes les mèches de leurs cheveux.

Or, pour les Cerbères de l'immeuble fort peu experts en philologie, « anarchie » signifie émeute, pillage, démocrates s'emparant des maisons qu'ils transforment en citadelles, d'où ils lancent leurs projectiles contre les défenseurs de l'ordre, qui, à leur tour, braquent leurs canons et démolissent les maisons, font promener les boulets dans les comptoirs, les casiers à marchandises, finissent par emporter d'assaut les citadelles improvisées, et massacrent les paisibles Pipelets avec les combattants. En outre, maître Cabrion se flatte de donner le crédit pour rien aux prolétaires et de les faire tous propriétaires. Il fait naître ainsi dans le métacarpe des crédules travailleurs un indicible prurit de propriétarisme qui les met dans un état d'irritation et de crispation nerveuse tel, qu'ils trouvent très simple et fort naturel d'assommer ces cuistres, ces abominables tireurs de cordons et de termes. Ces derniers, voyant leur chef menacé de perdre jusqu'à la dernière mèche de ses cheveux et réduit à n'avoir pas même de quoi acheter un toupet, finissent par sentir la moutarde monter à leur nez, qui se gonfle, rougit, s'enflamme, et communique au cerveau son incandescente ardeur : si bien, qu'il s'engage entre les an-

tagonistes une discussion salpêtreuse avec des arguments *ad hominem* d'une rectitude mathématique telle que chaque mot tue son homme.

Dans cette polémique brutale, la victoire reste aux Pipelets, non sans avoir laissé des morts et des blessés. De l'autre côté, le crédule prolétaire a reçu une ration de légumes métalliques fort peu rafraîchissants et encore moins nourrissants : tout cela pour le succès du principe idéel de la non-autorité et de la propriété égalitaire. C'est ainsi que ce cerveau échauffé, exalté, vaguant et divaguant dans les régions de la *raison pure,* a eu la folle prétention de vouloir réaliser l'égalité par la *force pure,* force devant laquelle le grand critérium rationnel, qui ne connaît que le *fait brut,* s'incline stupidement comme le dernier basset, pour se conformer au grand et profond précepte philosophique qui dit : *la force est, en dernier résultat, l'unique moyen de manifestation de l'idée.* A ce compte l'idée Pipelet est supérieure et plus vraie que l'idée du critérium.

Quel malheur que nous soyons dans les Gringalets ! nous n'aurions pas besoin de démontrer, à la force du cerveau, que l'infaillible rationaliste ne vaut pas une chique. Il nous suffirait de boxer, de savater, et en quelques coups de poing bien appliqués de le jeter sur le sol : la démonstration métaphysique serait tout de suite faite par la métaplastique. Comment se fait-il qu'un révolutionnaire *plumassier* qui connaît l'infaillible et l'unique moyen d'avoir raison ait été perdre son temps à *philosophailler,* et qu'il ne se soit pas exercé dans l'art du *droit canon* et de l'escrime militaire, au lieu de se morfondre, de s'abrutir dans l'escrime dialectique et la stratégie sophistique ? Le grand tacticien de la pensée n'aurait pas exposé son antithèse cérébrale à recevoir l'argument irrésistible et triomphal poussé par des

tourlourous qui ont éteint et réduit au silence sa batterie rationnelle. Nous trouvons que dans cette déplorable affaire Cabrion, *pour sa part*, a été un pitoyable et détestable farceur.

VI.

L'auteur de *la Propriété c'est le vol* a été fort affligé de la naissance de plusieurs filles. Avec des garçons il nous eût initiés aux métamorphoses physiologiques que son génie inventif et méthodique aurait opérées sur l'organisme humain pour produire, par l'égalité des tempéraments et des caractères, l'égalité, l'équivalence des capacités, des conditions, des fonctions, des salaires ; il aurait satisfait ainsi à l'équation algébrique, seul et unique critérium de la vérité, de la justice humaine et divine. Cette diversité, cette inégalité, cette anomalie qui se remarque dans notre organisme, selon la mythologie chrétienne, n'existait pas avant le péché. L'homme était immortel, vivait dans l'innocence, dans l'égalité, etc... Le célèbre égalitaire, en étudiant l'histoire, nous montre que l'homme originairement tombé tend à se relever et à rentrer dans son égalité paradisiaque. D'après cette légende, la femme ayant été l'introductrice du péché, il n'est pas étonnant que l'auteur des *Antinomies* conserve une rancune peu dissimulée contre son antithèse sexuelle, et qu'il s'indigne à l'idée d'être associé intellectuellement et physiquement à une mineure dont l'utilité passagère de procréation nécessite un rapprochement très humiliant et très dégradant pour l'homme. D'ailleurs cet être infime qu'on appelle femme a toujours été pour le législateur une pierre d'achoppement.

Honteux de n'avoir pu faire jaillir de son sang un mâle ; persuadé, convaincu par le peu d'ardeur qu'il éprouve auprès du sexe que le travail de la pensée a absorbé, affaibli en lui sa puissance génératrice, et que dans la conception l'ardeur générante féminine a dominé la sienne ; voulant s'affranchir de cette grossière et impudique loi naturelle ; exalté par l'idée que l'homme *par la série peut s'égaler à Dieu,* il prend sa tête à deux mains et parcourt toute la série des merveilles mythologiques qui nous montre des êtres sortis tout vivants du cerveau ou de la cuisse des dieux et des déesses, des cailloux transformés en hommes ; puis, passant aux découvertes zoologiques modernes sur les *générations spontanées* et aux merveilleux effets de l'électricité et du magnétisme qui se produisent en tout et partout où il y a vie, illuminé par une inspiration sublime, il court dans une forêt, choisit le lieu le plus mystérieux et le plus vierge, et mettant sur son occiput une compresse d'eau glacée, il se met à frictionner énergiquement les deux protubérances de *la causalité.* Cette opération attire dans le siége de l'intelligence tout le fluide magnétique répandu dans son organisme ; son cœur bat violemment ; une grande chaleur circule dans tous ses membres, concentrant toutes les forces de sa volonté ; les bras tendus, les doigts raidis, les yeux fixés sur un point de l'épiderme planétaire, il darde, il injecte, il sature de son fluide vital cette place avec l'idée fixe de la création d'un enfant mâle. Après cette conjonction, il se retire, et passe la nuit dans une impatience fébrile. Au point du jour, il court au lieu de sa *conversation électrique* et trouve, poussé comme un champignon, un jeune adolescent avec toutes ses dents qui sourit à son géniteur, lequel, dans son transport d'allégresse, l'embrasse, le détache du sol et l'em-

mène triomphant dans son logis. Le problème est résolu. Il fait l'éducation de ce phénomène selon son plan d'éducation universitaire, dont voici une partie des considérations générales et transcendantales : « [436] Puisque l'in-
» dustrie humaine est la transposition des séries de la
» nature, et puisque le travail dans ses divisions suit les
» mêmes lois que toutes les choses sériées, la spécification
» et la composition, il s'ensuit que tout art, tout métier,
» toute science, en un mot toute fonction est une applica-
» tion particulière de la loi sérielle, c'est-à-dire une dé-
» monstration de l'absolu, une réduction de l'infini.

» Ainsi le moindre des métiers, pourvu qu'il y ait en
» lui spécialité et série, renferme en substance toute la
» métaphysique, et peut servir de point de départ et de
» rudiment pour élever l'intelligence des travailleurs aux
» plus hautes formules de l'abstraction et de la synthèse ;
» ainsi chacune des fonctions sociales peut se regarder
» comme le foyer où convergent toutes les forces d'un vaste
» système, ou plutôt comme un observatoire central duquel
» on suit tous les mouvements de l'ensemble ; et tous tant
» que nous sommes, nous pouvons nous écrier avec orgueil :

» Les cieux m'environnent ;
» Les cieux ne roulent que pour moi ;
» De ces astres qni me couronnent
» La nature me fit le roi. »

« [437] Toute fonction industrielle, artistique ou litté-
» raire étant un point de vue, un côté spécial par où la
» métaphysique peut être abordée et parcourue dans son
» entier, il suit de là encore que les fonctions sociales sont
» égales entr'elles, égales en utilité productive, égales en

» égales en fécondité théorique, par conséquent égales en
» mérite et en dignité.

» En effet, sans parler de l'absurdité qu'il y aurait à établir une comparaison des fonctions d'après l'état de désordre où elles se trouvent et les opinions que nous nous en sommes faites, ne savons-nous pas maintenant que les découvertes du génie et les sublimités de la science se réduisent à l'aperception et à l'intelligence de la série ; que tout produit humain est une application instinctive ou raisonnée de la loi sérielle ; que le plus ou le moins de conformité de la raison avec cette loi fait seul la différence des capacités ; que la certitude métaphysique étant toujours la même, sous quelque point de vue que se présentent à nous les phénomènes, notre connaissance n'a pas besoin, pour être absolue, d'être universelle : qu'il suffit qu'elle traduise fidèlement la série ? Par conséquent les fonctions sociales étant les aspects divers sous lesquels nous étudions et recréons la nature d'après les lois absolues de la métaphysique, il y a contradiction dans les idées ou désordre dans les faits à prétendre qu'une fonction soit inférieure à une autre fonction, qu'un métier puisse être grossier ou ignoble.......

« [440] Toutefois, ce n'est point en vue d'une intelligence infinie que se mesurent les esprits des mortels. En Dieu la connaissance est universelle, immédiate, instinctive ; sa raison est tout, le talent rien. Dans l'homme, au contraire, la connaissance est partielle, successive, *méthodique ;* mais si la faculté de compréhension a des bornes, la certitude de ses idées est absolue. Ce qui fait le mérite de l'homme est la puissance de s'égaler à Dieu par la série ; or, la somme d'instruction nécessaire pour acquérir la pleine intelligence de la loi sérielle et se con-

» sommer dans une ou plusieurs branches de l'encyclopé-
» die humaine pouvant facilement s'obtenir, à moins qu'on
» ne confonde l'érudition avec la science, le travail avec la
» raison, les capacités dans une société bien ordonnée se-
» ront à peu de choses près égales.

» Ainsi, comme critérium de certitude, la théorie sérielle
» est la fin de la philosophie et l'abolition de la foi reli-
» gieuse ; comme norme du travail, de la science et de
» l'industrie, elle est la mesure et le niveau des intelli-
» gences.

» Quelle est donc la pensée de ceux qui, dans des vues
» aristocratiques ou pour flatter le despotisme propriétaire,
» affirment, sur la foi d'inintelligibles analogies, que les
» âmes humaines sont nécessairement et providentiellement
» inégales, et que cette inégalité entre dans les conditions
» de la société et de l'ordre ? »

D'après ces considérations, on voit qu'il n'y a plus de profession noble et ignoble; un équarrisseur, un forgeron, un tanneur est l'égal de Newton, de Phidias, de Jacquart, de Wat ou de Fulton ; le maçon et le tailleur de pierres sont les égaux de l'architecte ; le simple troupier est égal à son général : le grade n'est qu'une différence purement formelle. Une commune a besoin d'un forgeron, d'un serrurier, d'un maçon, d'un tailleur de pierres ou d'habits, d'un cordonnier, d'un chaudronnier ou d'un étameur de casseroles, il faut qu'avant 27 ou 28 ans révolus il ait fait toutes ses études industrielles et scientifiques pour subir ses examens, passer *compagnon* et devenir *citoyen* de cette commune.

« [530] Lecteur, si votre cœur est pur de ferment aris-
» tocratique, si le respect humain ne fait plus rougir votre

» front, suivez jusqu'au bout ma pensée ; sinon, passez cet
» article : vous n'êtes pas digne de le lire. »

Lecteur, si vous avez compris la noble pensée du réformateur de l'œuvre de Dieu pervertie par le péché de l'homme ou du diable ; si, pénétré du génie divin qui a porté aux hommes la bonne nouvelle de l'Evangile, de cette Parole qui élève les humbles et abaisse les superbes pour les mettre tous à ce niveau auquel l'homme, prêtre ou laïc, cherche à échapper constamment depuis dix-huit siècles ; si vous êtes chrétien de cœur et d'esprit ; si vous avez lu et médité ce livre qu'on dit admirable et qui a pour titre : *Imitation de Jésus-Christ*, lisez ; sinon, passez outre : vous n'êtes qu'un païen, qu'un idolâtre, qu'un hypocrite pharisien bouffi d'orgueil, de sottise et de fatuité.

Nous allons vous faire assister à la réception d'un artiste, d'un savant, d'un philosophe, d'un métaphysicien en vidange. C'est une thèse sérielle sur l'engrais humain, sur la *fécologie*, soutenue par cet enfant phénoménal que son père a appelé *Crotoproudhonis*. Il se présente dans la commune de *Pissac*, canton de *Nombrillon*, département du *Bas-Rhin*, pour obtenir son titre de citoyen.

Lecteur, ouvrez les portes de votre entendement et bouchez vos narines si vous êtes trop sensible aux bouffées journalières qui émanent de votre antithèse nasale.

— Messieurs, après de nombreuses études faites dans toutes les branches du savoir humain ; après les encouragements reçus dans les divers cours suivis dans l'université nationale ; après m'être rompu aux procédés de l'art et de l'industrie, sous la blouse du pionnier et le harnais du soldat ; après avoir fourni mon contingent de corvées dans tous les travaux répugnants, je viens solliciter vos suffra-

ges pour obtenir le titre de *compagnon* et de *citoyen* de votre commune.

« Messieurs, les actes physiologiques auxquels est confiée la nutrition forment plusieurs classes qui constituent la vie végétative intérieure, dont l'action est indépendante de la volonté.

» Les organes qui concourent à la digestion forment cinq groupes qui servent : 1° à la préhension des aliments, 2° à la mastication, 3° à la déglutition, 4° à la chylification, 5° à la défécation.

» Etendu depuis la bouche jusqu'à l'anus, le *tube digestif* ou canal intestinal présente une série de renflements et de rétrécissements, de plis et de replis sur lui-même. Chez l'homme, la longueur égale sept fois celle totale du corps.

» Les fonctions sécrétoires du tube digestif interne sont sous l'influence des nerfs ganglionaires.

» La bouche, le pharynx et l'anus reçoivent des nerfs du système cérébro-spinal, parce qu'ils doivent obéir à la volonté. Le grand sympathique commande seul au duodenum, au petit et au gros intestin, dont les actions vitales sont complètement en dehors du domaine de la volonté.

» Les substances alimentaires sont de plusieurs sortes. Les animaux n'usent pas de la même alimentation : les uns sont herbivores, les autres carnivores, d'autres sont à la fois herbivores et carnivores. L'homme est omnivore. Dans les climats chauds, l'homme est plus frugal, plus sobre ; au contraire, dans les contrées septentrionales, l'homme fait usage d'aliments très nutritifs et échauffants ; l'appétit est beaucoup plus prononcé, pour que le principe vital puisse lutter contre le froid qui tend à l'engourdir, à l'annihiler.

» Nous croyons inutile, Messieurs, de vous faire suivre le bol alimentaire dans toutes ses pérégrinations intestina-

les ; nous nous bornerons à vous montrer le résidu de l'élaboration, composé de matériaux hétérogènes échappés à la chylification et des principes résineux et colorants de la bile. Ce bol, arrivé à la partie inférieure du canal intestinal, contracte, chemin faisant, toutes les propriétés des matières fécales.

» Après avoir parcouru toute la longueur de l'intestin grêle et s'être presque entièrement dépouillé de tout ce qu'il contenait de nutritif, de tout le liquide chyleux, le résidu de la matière alimentaire passe dans le gros intestin. Aussitôt qu'il a pénétré dans le cœcum, la valvule ilio-cœcale se resserre d'autant plus fortement que l'intestin se remplit davantage et empêche qu'il ne rétrograde. Les matières qui avaient perdu leur acidité en traversant l'intestin grêle, redeviennent acides dans le gros intestin. Elles parcourent celui-ci dans un temps qui varie suivant leur volume, leur fluidité, leur caractère plus ou moins irritant, l'action contractée et sécrétoire de l'intestin, et s'accumulent dans la partie inférieure qui, destinée à leur servir de réservoir, à les garder pendant un certain temps afin de nous soustraire à la dégoûtante incommodité de les rendre sans cesse, offre une grande capacité susceptible encore d'un développement plus considérable. Pendant leur séjour dans le rectum, les excréments s'y moulent, s'y durcissent par l'absorption de leurs parties les plus liquides. A un moment donné, la sensation du besoin de leur expulsion se manifeste. Ce sentiment est involontaire, parce qu'il appartient essentiellement à la vie intérieure ; mais ce que la volonté devait nécessairement ordonner, c'est l'expulsion des fèces ; aussi le sphincter de l'anus, qui est chargé de leur ouvrir et de leur fermer le passage, est-il soumis à l'influence des nerfs rachidiens. Lorsque la défécation doit

s'opérer, voici ce qui se passe : d'une part, le rectum, sollicité par la destination de ses parties et le contact des matières, entre en action ; cette action est moitié instinctive, moitié volontaire ; mais la force instinctive l'emporte sur la volonté lorsqu'il y a retard trop considérable. D'autre part, le diaphragme comprime les intestins de haut en bas, les muscles ischio-coccygiens et releveurs de l'anus de bas en haut, les obliques et grands droits de l'abdomen d'avant en arrière. Dès lors le sphincter de l'anus, placé volontairement dans le relâchement, est vaincu par ces efforts réunis et les excréments franchissent l'ouverture anale.

» Il existe entre le chyle et les fèces cette opposition, que le premier est à peu près semblable chez le même individu, quelle que soit la diversité des aliments, mais qu'il est modifié dans les diverses espèces, lors même que la nourriture est identique ; tandis que les secondes varient plutôt en raison de la nature des aliments que de celle de l'espèce animale. Ces dernières cependant présentent des différences notables dans leur forme et leur odeur, suivant les animaux qui les fournissent. Quoi qu'il en soit, les excréments de l'homme contiennent encore des éléments nutritifs, dus à une petite portion de chyle non absorbée ou de substances alimentaires échappées à la chymification : car on voit les porcs et d'autres animaux immondes s'en repaître avec une sorte d'avidité et s'en engraisser. »

Il existe, Messieurs, une bien grande lacune dans les galeries zoologiques. Les savants ont fait des collections de nids et d'œufs de toute espèce d'ovipares, mais ils ont complètement négligé le résidu excrémentiel de chaque animal. Cette collection sérielle, provenant des différentes races, serait du plus grand intérêt et donnerait, par l'étude com-

parée des fèces animales et hominales, des lumières inespérées pour la chimie organique qui, à notre époque, ne fait entendre encore que de faibles vagissements. Il serait très facile, au moyen des imitations en cire, de donner la forme, la couleur et les accidents particuliers qui caractérisent ces produits de la défécation.

Vous savez, Messieurs, que l'homme est la synthèse de tous les règnes ; vous savez que l'analogie a découvert entre le caractère de l'homme et celui des animaux des ressemblances frappantes. L'analyse comparée de leurs excréments et de leur genre de nourriture pourrait fournir dans l'art de guérir des moyens nouveaux. Selon le principe : *Similia similibus curantur,* l'homme qui tient trop du tigre ou du renard, du loup ou du coucou, pourrait être moralement amendé en s'administrant quelques globules de ces animaux à dilution plus ou moins concentrée, selon le tempérament du sujet.

Il a fallu six mille ans d'observations et d'effroyables calculs pour constituer la science astronomique : de quel secours n'auraient pas été pour la chimie organique des observations accumulées par les savants sur les modifications introduites dans l'organisme humain, par suite des découvertes des continents nouveaux et des substances alimentaires auxquelles les nations européennes se sont familiarisées! Au lieu de commencer à notre époque la fécologie, nous en serions à en faire la philosophie.

Vous n'ignorez pas, Messieurs, jusqu'où peut aller le dévouement des savants pour soulager l'humanité souffrante. Ces hommes ne reculent pas devant l'inoculation et l'inhalation des virus et des gaz les plus funestes ; ils bravent la mort pour conserver la vie à leurs semblables. Animé par d'aussi beaux exemples, nous n'avons pas re-

culé devant l'analyse chimique des fèces opérées avec notre nerf gustique ; nous avons consigné nos observations dans un mémoire qu'il serait trop long de vous détailler. Ces investigations nous ont mis à même de reconnaître l'âge, le tempérament, le caractère, les prédispositions morbides des individus auxquels appartiennent ces orphelins toujours si ingratement abandonnés. Nous distinguons même l'âge, le sexe et les conditions des personnes ; nous reconnaissons les résidus prolétaires des résidus bourgeois et aristocratiques, le résidu Chevet du résidu à un franc cinquante centimes. Ce dernier est moins infect et moins riche en gaz et matériaux fertilisants que celui de l'aristocrate, qui, sous un volume moins considérable, contient et concentre une nourriture et des condiments plus substantiels.

L'expérience nous montre des étudiants en médecine vulgairement nommés *carabins* qui, dans les premiers temps de leurs dissections anatomiques, fortement molestés, comme dirait *Jérémie Bentham*, dans leur nerf olfactif et leur nerf optique par la ressemblance de la chair de chrétien avec celle du bifteck de bœuf, de vache ou de cheval, se trouvent obligés de faire pendant quelques jours un maigre forcé, qui cesse après quelque temps, leur olfactif s'étant familiarisé avec l'objectif qui leur était d'abord excessivement répulsif. Sous ce rapport, nous avons bravé les émanations excrémentielles.

Je vous annoncerai que, guidé par l'étude des effets que produisent sur les voies urinaires certaines substances qui donnent au liquide expulsé diverses odeurs agréables, nous avons résolu le plus beau, le plus moral, le plus religieux problème.... que disons-nous, problème ! la plus immense découverte à laquelle les chimistes les plus renommés n'avaient jamais songé : elle consiste à transformer le cœcum

humain en une cassolette à parfums variés. Les théologiens bercent l'homme de l'espoir de voir son corps délivré de toutes ses souillures et d'être admis à contempler avec un corps glorieux la face resplendissante de Dieu. Nos travaux ont pour but cette religieuse métamorphose. Nous commençons par désinfecter l'homme pour en faire un vase à parfums. La femme, bien moins venteuse que l'homme, plus retenue, douée de l'instinct du beau et de la perfection vers laquelle nous marchons, ne sera plus exposée dans le lit conjugal aux bruyantes, aux crépitantes et suffoquantes émanations abdominales de son seigneur et maître, qui, avec un cynisme révoltant, rit encore des apostrophes, des protestations de sa moitié, finissant souvent, hélas ! pervertie par ce sale exemple, par imiter son puant époux : ce qui transforme la couche conjugale en un vestibule de cabinet fécal.

Vous avez éprouvé, Messieurs, plus d'une fois comment, dans une société plus ou moins choisie, le sphincter, ce concierge anal des entrailles, distrait de son service, laisse échapper à la sourdine des prisonniers dont la fuite est perçue par des nez qui, quoique bien nés et d'une éducation distinguée, voulant épargner au délinquant mystérieux une gêne impolie, s'abstiennent de porter le pouce et l'index sur le bout de leur olfactif et sont réduits à imprimer aux ailes de leur organe des mouvements que la bienséance doit encore modérer, de peur qu'il n'accuse la perception répulsive du gaz infectant. De pareilles hontes et incongruités, Messieurs, ne seront plus à redouter ; bien loin de là ! le son cœcal sera admis comme exclamation admirative, comme le précurseur d'une gracieuseté adressée à l'organe qui est l'ornement le plus saillant de l'auguste face humaine. En effet, les molestations sensitives

ne viennent pas du bruit, mais de l'odeur ; or, *sublatâ causâ, tollitur effectus.* Dans quel charme, dans quelle poésie, dans quel enthousiasme ravissant, dans quel enivrement ne seront pas plongés les amants quand, aux rayonnements magnétiques qui jailliront de leurs yeux et de tout leur être, viendront se joindre des émanations à la rose, au jasmin, à la violette!... C'est alors que dans nos salons les divans circulaires, ornés de leurs jolies femmes, seront réellement des corbeilles de fleurs.

Je ne veux pas, Messieurs, par des descriptions poétiques, provoquer dans votre cervelet des excitations pouvant distraire les facultés de votre entendement et les détourner de la gravité et de l'utilité de notre sujet, qui peut, comme vous voyez, se rattacher à l'esthétique.

L'expérience nous a appris qu'il est des aliments, tels que les choux, les haricots, les fèves, et autres aliments nourrissant peu sous un gros volume, qui donnent lieu à un développement de gaz considérable. Ces gaz sont composés différemment, suivant le lieu de leur développement : 1° dans l'estomac, c'est de l'acide carbonique, de l'hydrogène, de l'oxygène même, et souvent aussi de l'air atmosphérique introduit par la déglutition ; 2° dans l'intestin grêle, c'est de l'azote ou de l'acide carbonique en proportion dominante ; 3° dans le gros intestin, c'est de l'hydrogène carboné ou sulfure, dont l'odeur est infecte. C'est ce dernier gaz, Messieurs, que nous avons désinfecté. Les productions de gaz inodores sont aussi le produit d'une véritable exhalation ou perspiration gastrique survenant sous l'influence d'un état nerveux, comme dans l'hystérie, les spasmes, la gastralgie, etc. Les tempéraments nerveux, dont les digestions se font lentement, sont susceptibles d'un grand développement de gaz. Si maintenant l'on songe à l'élasticité

du cœcum, au développement qu'il peut prendre, on concevra que les matières solido-liquides étant expulsées, ce réservoir peut, par notre procédé, se remplir de gaz inodore ou parfumé, et faire l'office de réservoir d'air, comme l'outre de la cornemuse. Par l'exercice et l'éducation artistique, le sphincter, le releveur et les muscles ischio-coccygiens sont appelés à jouer le même rôle que ceux des lèvres buccales sur les instruments à anche ; ils peuvent imiter, même sans embouchure, les sons du basson. Quel immense avantage pour des artistes comme Duprez et la Malibran, que les compositeurs modernes mettent hors de service au bout de quelques années, quoique dans la force de l'âge et de l'amplitude obtétricale, de pouvoir, après avoir usé leurs cordes vocales et perdu leur *ut* de poitrine, trouver un *ut* duodénal qui, émis dans tous les tons de la gamme par l'organe anal, ferait entendre un instrument qui, sans clef, sans ouverture sérielle, comme le cor, pourrait émouvoir le cœur et aller à l'âme ! La main introduite dans le pavillon de ce dernier instrument, aide à la formation des sons ; ici, des pressions habilement ménagées et accentuées sur l'abdomen exprimeront toutes les nuances du sentiment musical. Quel avantage pour un sujet de pouvoir posséder deux embouchures et d'être son propre accompagnateur ! On n'entendra plus ces retards de mesure et ces discordances de mouvement qui sont le désespoir des oreilles rhythmiques. Vous voyez, Messieurs, que si l'homme est réduit au nombre des sens qu'il possède, il peut, à l'aide de l'art et de son génie, étendre et perfectionner ses facultés par l'éducation qui est encore dans l'enfance.

Des combinaisons chimiques nous ont fait découvrir le moyen de produire dans le cœcum du phosphore : il suf-

fira d'une pression abdominale pour le faire passer à travers les pores : une atmosphère lumineuse enveloppera notre corps et éclairera l'espace environnant à une distance convenable pour guider nos pas. L'homme sera un vrai *Lucifer*. Par suite du raffinement de l'atmosphère, et des préparations chimiques, les aliments seront réduits à l'état de gaz nutritif ; le corps humain, si grossier, si dense, si lourd, perdra de sa masse et de son poids : sa moëlle disparaîtra des os et sera remplacée par de l'air, comme chez les oiseaux. Notre tube intestinal, qui a sept fois la hauteur de l'homme, se remplissant de gaz, le corps humain parfumé, lumineux et éthéré, s'élèvera dans l'air comme un aérostat. Ainsi toute la série des merveillosités idéelles rêvées par le mysticisme chrétien deviendra réelle.

Il est, Messieurs, des perfections organiques auxquelles l'homme doit parvenir qui ont échappé à l'imaginative théologique. De pitoyables caricaturistes, voulant couvrir de ridicule *l'Arioste des romanciers* qui avait parlé d'un cinquième membre dont les *solariens* sont favorisés, n'ont rien trouvé de mieux que de faire pousser à ceux-ci une queue comme aux singes, et d'orner son extrémité d'un œil. Or, le solarien doit, comme enfant de l'astre qui donne la vie à tout notre système planétaire, être d'une beauté, d'une intelligence très supérieures à celles des habitants des globes les plus favorisés. La queue est le signe de la bête ; or, chez les mauvais plaisants que nous connaissons, la colonne vertébrale et le sacrum qui la continue sont terminés par le coccyx, qui, chez l'homme, rentre dans le corps pour s'y perdre et ne plus reparaître dans ses transformations progressives. Le membre en question doit donc être situé à une autre partie du corps ; les muscles qui s'attachent au crâne, comme le trapèze, et ceux qui font mouvoir

le cuir chevelu sont destinés à se prolonger supérieurement et à se réunir pour former un cône qui s'élèvera en diminuant et produira un membre très souple, très élastique, semblable à la trompe de l'éléphant. Ce membre, sortant du milieu d'une touffe de cheveux, sera orné d'un poil très fin et très doux. Par une petite ouverture située supérieurement à la jonction des os du crâne, passera une branche du nerf optique qui viendra s'épanouir à l'extrémité du membre et formera un œil d'une construction différente à celle des yeux que nous possédons ; il douera l'homme de la vue télescopique. Cette perfection lui permettra, sans transformation éthérée, de satisfaire sa curiosité et d'entrer en communication télégraphique avec les planètes de notre tourbillon. L'extrémité de ce membre sera armée d'un ongle puissant et rétractile qui s'enfermera à volonté dans une gaîne. On voit, par la puissance que possède la trompe de l'éléphant, que l'homme ainsi constitué aura une force quadruple. Comme grâce, comme beauté, ce membre formera par sa souplesse toute sorte de courbes. En spirale, il pourra servir de bonnet, de casque avec son aigrette, d'ombrèle, d'éventail, de cravate, de cache-nez et de coussin. Un couple de danseurs formera des enlacements charmants, et exécutera les polkas les plus fantastiques ; la femme, enlevée par son cavalier, se balancera dans l'espace dans des poses ravissantes et exécutera des ronds de jambe délirants. Le danseur ne sera plus condamné à ces efforts, à ces écarts ridicules qui compromettent à chaque instant son propre équilibre.

Comme avec leur *crochet* les individus pourraient grimper à tous les étages de nos demeures, les mœurs actuelles seraient sérieusement compromises ; il pourrait en résulter d'épouvantables accrocs à la vertu de nos demoiselles et à

la fidélité de nos tendres épouses. Or, dans ce temps-là, comme il est dit dans l'Evangile, *on ne prendra ni ne donnera des femmes en mariage ;* on sera comme les anges du ciel. Reste à savoir comment sont les anges....

Ce que nous disons ici, Messieurs, peut vous paraître un rêve, une hallucination de notre esprit; mais nous vous ferons observer que les siècles apportent dans l'organisme humain des modifications insensibles qui, à la longue, produisent des changements considérables : la géologie est là pour prouver ces métamorphoses. Nos observations phrénologiques nous ont fait constater, par la comparaison des crânes qui appartiennent aux bustes grecs et romains conservés dans les musées d'Europe, que le crâne des modernes est, relativement au masque, plus développé que chez les anciens. La région de la merveillosité, à peine sensible chez quelques sujets de l'antiquité, est très développée sur une foule de crânes modernes. Cette exhubérance de vie, en se développant de plus en plus en ce point de l'encéphale, contribuera à faire surgir peu à peu le membre que je viens de décrire. Vous voyez, Messieurs, que ces perfections successives nous permettent d'espérer dans l'avenir des transformations organiques inouïes.

Je vous ai entretenus, Messieurs, des qualités chimiques de la matière fécale ; mais sous le rapport géométrique il est des considérations du plus haut intérêt que je dois vous exposer.

Selon les degrés de solidité, les résidus excrémentiels prennent des formes variées : à l'état mou et diarrhétique, les fèces prennent la forme circulaire, elliptique ; à l'état demi-solide, la matière se moule et sort comme d'une filière sous forme cylindrique, et se dépose en décrivant des anneaux circulaires et des spirales. Les plus ambitieux de

tous ces résidus, les plus compliqués, sont ceux qui affectent la forme héliçoïdale et conique se terminant par un sommet dont la pointe semble provoquer le fluide foudroyant. Lorsque le séjour prolongé de la matière durcie irrite les parois du tube digestif, en se contractant à des distances inégales, il divise le cylindre fécal en plusieurs parties et forme une série de sphéroïdes, comme les grains d'un chapelet. Au moment de l'expulsion, le cœcum devient un véritable canon qui lance au loin des projectiles.

C'est ainsi que le suprême *Pan*, après avoir digéré pendant des millions d'années du fluide éthéré ; après avoir préparé dans son tube infini le chyle, séparé et formé toutes les matières propres à la vie, arrivé à un certain état de digestion et de constipation, sentit le besoin de délivrer son duodenum. Il opéra une forte pression au moyen du diaphragme et de tous les muscles abdominaux. Par cet effort suprême, des crottins sphéroïdes furent lancés dans l'espace en nombre infini et en dimensions très variées, qui sont devenus des planètes. A la suite de cette matière durcie, est venue la matière diarrhétique qui traça dans l'espace la voie lactée, au milieu de laquelle sont mêlés des corps plus ou moins bien digérés qui forment des grumeaux destinés à devenir des mondes. Les comètes errantes sont des pets et des vesses panthéistiques qui cherchent depuis des millions d'années à concentrer autour de leur noyau transparent de la matière éthérée pour s'implaner. Elles sont si essoufflées, que leur respiration laisse cette trace vaporeuse qu'on appelle *la queue*, exhalaison que les savants n'ont pas encore analysée. Ils sont à ignorer si cette vapeur est délétère ou bienfaisante. Quant à nous et à tous les animaux qui couvrent l'épiderme de la planète, nous sommes des ascarides qu'elle nourrit de sa chair et

auxquels elle communique une partie de son intelligence. Il y a, comme vous voyez, Messieurs, une seule essence matérielle, — l'atome éthéré, — qui, par de savantes combinaisons *en poids, nombre et mesure* variés, a produit tout ce qui est. Nous pouvons nous écrier avec le Psalmiste : « Poudrette de poudrette ! tout n'est que poudrette ! »

La vidange, Messieurs, se rattache aux plus beaux problèmes de l'économie sociale ; elle est l'âme et la vie de la fertilité agricole. L'agriculture étant la mère nourricière des nations, si sa puissante mamelle venait à tarir ou à rester seulement stationnaire, les sociétés, livrées à la famine, disparaîtraient en se ruant, en se dévorant les unes les autres. Un douloureux cauchemar tient constamment en éveil les économistes modernes : ils ont observé que la population croît en progression géométrique, tandis que la production des substances alimentaires croît en progression arithmétique. Il arrivera donc un moment où le *croissez et multipliez* ordonné par Dieu deviendra la cause de la fin du monde. Malthus, économiste anglais, a été le premier à signaler ce grand danger ; or, comme il suppose que les institutions qui gouvernent son pays seront toujours les mêmes, c'est-à-dire qu'un lord dévorera à lui seul la substance de quatre à cinq mille prolétaires, il en conclut qu'il faut arrêter par toute sorte de moyens la pullulation de ces bipèdes. Des économistes français en viennent aux mêmes conclusions. Il en est de plus humains, de plus religieux, de plus confiants dans la providence divine et le génie humain, qui repoussent avec indignation ces homicides procédés. Mon vénérable père a abordé cette grave question de vie et de mort. Pour nous, Messieurs, qui ne sommes pas assez instruit pour apprécier les faits et surtout les transformations qu'il suppose devoir s'opérer dans

notre moral actuel ; qui admirons sans réserve aucune tout ce qu'a fait le Créateur ; qui avons secoué tous les préjugés dans lesquels croupissent idiotement encore tant d'intelligences au maillot , notre étude des organes de la nutrition nous a forcés, par le voisinage des organes de la génération, à étudier l'admirable mécanisme de ces derniers, et par les connexions ou sympathies qui se révèlent dans toute l'économie physiologique, nous avons compris les moyens naturels que Dieu a réservés à l'homme pour prévenir, en partie, les craintes des homicides malthusiens. Par respect pour les susceptibilités paternelles, nous garderons le silence sur cette délicate question pour nous occuper spécialement de notre sujet fertilisant.

Les substances alimentaires naturelles sont celles que la nature produit sans l'intervention de l'homme, comme les poissons, le gibier, les fruits, qui suffisent à l'alimentation des sauvages. Mais lorsque l'homme sort de sa condition animale, s'associe et se fixe, la culture du sol devient la principale source d'alimentation. L'expérience n'a pas tardé à lui montrer que partout où il déposait le résidu de sa digestion, la végétation était plus vigoureuse, les produits plus abondants. Il a fini par reconnaître, après plusieurs milliers d'années, que chaque individu produit la quantité de matière fécale nécessaire pour fumer la surface de terre qui, à l'aide de son travail, peut produire la substance nécessaires à son alimentation. A l'engrais humain le plus riche en matériaux fertilisants se joignent les matières stercorales des animaux, les détritus des végétaux, les engrais minéraux. La chimie vient joindre à ces engrais naturels des compositions artificielles très énergiques. L'ensemble de tous ces produits constitue une série très variée. Employés avec art et dans des proportions raisonnées selon la nature

de chaque terrain, le mode de culture le plus convenable, ces produits font de l'agriculture une véritable science qui, à l'aide de l'irrigation et des forces mécaniques que le génie humain est en voie de découvrir et d'appliquer, amèneront dans la production une révolution qui résoudra en partie l'effrayant problème, et permettra à la masse des hommes qui ne s'en préoccupent nullement, d'obéir à un commandement complètement inutile, vu que le plaisir qu'il trouve à l'exercice de cette fonction ne l'attire que trop impérieusement, selon les moralistes.

Des savants d'un autre ordre qui n'ont point la prétention de mettre leur doigt entre l'arbre et l'écorce, ont démontré « qu'il s'est fait trois parts de l'atmosphère primitive de la » terre : la première constitue l'air atmosphérique actuel ; » la seconde est représentée par les végétaux ; la troisème, » par les animaux.

» Entre ces trois masses, des échanges continuels se » passent : la matière descend de l'air dans les plantes, » pénètre par cette voie dans les animaux, et retourne à » l'air à mesure que ceux-ci la mettent à profit.

» Tout ce que l'air donne aux plantes, les plantes le cè- » dent aux animaux ; les animaux le rendent à l'air : cercle » éternel dans lequel la vie s'agite et se manifeste, mais » où la matière ne fait que changer de place. »

Dans cette démonstration de la science, se trouve le dévoilement du grand mystère eucharistique et panthéistique; c'est la doctrine du *Circulus* de Pierre Leroux. C'est encore la conception *fusionienne* du révélateur de *Tourreil*, qui prétend qu'à l'aide de la manducation des règnes inférieurs par les règnes supérieurs, l'homme se perfectionne et finit par se fondre dans l'estomac du grand *tout*, l'avaloire infinie — ou Dieu — dans laquelle tout se

transfusionne sans la moindre indigestion (1). Toutes ces théogonies écrites en phrases pompeuses, harmonieuses et vaporeuses, se perdant toujours dans les brumes de l'absolu, se trouvent résumées par les vidangeurs, les boueurs, les équarrisseurs, les fossoyeurs, et tous les hommes qui exercent les fonctions les plus rebutantes de la société, en quelques lignes bien senties, en style anti-esthétique, narguant par leur laconisme et leur profondeur philosophique instinctive toutes les conceptions religieuses du passé et du présent.

Cette poésie est condensée dans un couplet qui enseigne à vivre sans chagrin, qui donne le moyen de ne jamais mourir de faim, et indique comment on va en paradis. Dans ce morceau, ces philosophes sans le savoir ont trouvé, sous le rapport du style, une des plus grandes lois que l'analyse philosophique ait découvertes — la loi du *contact des extrêmes,* qui est en tout et partout. Nous la trouvons dans les deux pôles du tronc humain, le cerveau et les entrailles, qui se ressemblent par leur circonvolution et par leurs fonctions, l'une, physique, l'autre spirituelle.

(1) Voir la *Revue philosophique et religieuse,* laboratoire dans lequel les doctrines jouent au colin-maillard, au cache-cache ; où l'on distille la substance et l'essence, la personnalité et l'impersonnalité divine qui s'évapore en éther invisible, insensible, incompréhensible, et se perd dans la quadrature du cercle divin, dont le centre est partout et la circonférence nulle part. On y voit des prestidigitateurs qui font glisser, paraître et disparaître les muscades trinitaires sous leur gobelet théologico-saint-simonien : muscades que la galerie criticiste, armée de son microscope scrutateur et perçant, dépiste dans ses évolutions, et escamote, à son tour, dans son sac scepticiste. C'est une lanterne magique très curieuse, très instructive, et parfois fort amusante, mais dans laquelle la philosophie des *sciences positives* et des arts brille par son absence.

Là se révèle d'abord le type du caractère français qui, dans les plus grandes calamités, devant les dangers les plus menaçants et les souffrances les plus poignantes et les plus prolongées, conserve son inaltérable gaîté et rit à la barbe de la mort.

Les mystérieuses transformations successives et alternées des substances et des idées s'y trouvent aussi exprimées. Plongés au milieu de la nature et de nos semblables, enveloppés à la fois et développés en eux et par eux, nous faisons avec eux vie commune et sommes en perpétuelle communion. Enfin, dans la palingénésie religieuse, l'initié a tué jusqu'à ce jour l'initiateur; dans la génération, l'affection descend des parents aux enfants. Le dévouement. la condescendance aveugle, le désir de voir prospérer et s'élever leur progéniture fait passer leur vie affective dans des êtres qui, n'ayant nullement la conscience de ce sacrifice, le rendent souvent, sans le vouloir et le savoir, des plus douloureux, des plus homicides. Les privations et les chagrins qu'ils occasionnent hâtent la fin de ceux qu'ils devraient le plus aimer et conserver. Cette initiation homicide contribue au progrès en mode inverse, et conduit l'humanité à l'apogée de la dose de bonheur destinée à l'homme sur la planète, paradis rêvé par le mysticisme religieux.

Vous voyez, Messieurs, que les penseurs les plus profonds, les plus élevés, les plus subtils, se confondent *au fond* et ne font qu'un avec les plus grossiers.

J'ai parcouru votre commune et fait l'analyse de votre sol et des zônes variées qu'il renferme; j'ai reconnu les divers engrais qui leur sont convenables. Si vous pensez, Messieurs, que mes connaissances sont à la hauteur de la fonction que je désire remplir, je serai fier de vos suffra-

ges et m'efforcerai de les mériter en cherchant à élever toujours la production au-dessus de la consommation.

— Monsieur Crotoproudhonis, nous sommes très satisfaits de votre examen. Vous êtes plein de votre matière. Votre entendement a si bien subi la forme de son objet que vous avez pertinemment raisonné et coordonné votre langage avec la science spéciale dont vous vous êtes fait l'habile interprète. Vous avez étudié la série *étronnielle* sous des points de vue tout-à-fait nouveaux qui prouvent l'excellence du système d'éducation universitaire que monsieur votre père a organisé.

Nous ferons cependant une observation qui semble infirmer le principe de l'égalité ou de l'équivalence des capacités entre les hommes. Nous avons reçu des maçons, des bourreliers, des serruriers, des cordonniers, des charrons et un fossoyeur qui, comme vous, ont suivi le même enseignement. Bien qu'ils possèdent le même nombre d'organes, le même nombre de facultés intellectuelles, nous avons trouvé de grandes différences, pour ne pas dire des *inégalités,* dans les résultats obtenus. Il paraîtrait (pour faire une analogie fécologique) qu'il existe une plus grande variété, une plus grande inégalité entre les selles cérébrales qu'entre les selles obtétricales. Les idiosyncrésies de l'entendement opèrent sur les mêmes matériaux de la connaissance des modifications plus variées, plus contrastées : il n'est pas étonnant que les hommes, dans leur primitive ignorance, aient cru à une diversité de nature et aient distribué les âmes humaines en castes diverses comme les diverses espèces d'animaux. Au 19e siècle, votre illustre père admet encore cette inégalité entre l'homme et la femme. La diversité des aptitudes, des spécialités, ne cons-

titue point l'infériorité ou la supériorité des hommes entr'eux, mais bien les divers degrés de virtualité et de puissance intellectuelle qui font que, dans la même spécialité, les uns se trouvent avec des efforts égaux aux premiers rangs, tandis que d'autres occupent les rangs inférieurs de l'échelle professionnelle. Il est d'expérience notoire que les talents les plus distingués ont des besoins plus nombreux, plus variés. La délicatesse de leurs organes, leurs sens plus raffinés exigent dans les produits une perfection plus grande. Ces exigences ne peuvent être satisfaites qu'au moyen d'une dépense plus considérable. L'égalité de fortune ou de salaire que veut établir monsieur votre père est tout-à-fait contraire à cette vérité naturelle. Sous ce rapport, il nous paraît, pour parler votre langue, avoir fait, en théorie, *un pet dans la cendre.*

Depuis que nous sommes au monde, notre rétine avait bien reçu l'image de la série des résidus qui, dans certains lieux, s'étalent au soleil grouppés confusément et librement; nous connaissions leurs propriétés fécondantes ; nous aurions pu les ranger méthodiquement en ordre sériaire, selon leur degré de solidité et de couleur : mais nous avouons que notre faculté réflexive, placée derrière notre écran rétinien, n'aurait pu, tout en tournant autour de l'objectif, en saisir les points de vue divers auxquels vous vous êtes successivement placé, et en faire jaillir les aperçus nombreux et contrastés par lesquels vous nous avez montré que l'indépendance des séries *n'est point absolue ;* qu'au contraire, elles se lient entr'elles par un principe général, tout en conservant leur caractère spécial, *leur en soi et leur pour soi :* ce qui fait que, contrairement à la thèse de monsieur votre père, une science universelle est possible. Vous avez fait graviter l'univers autour de cet ambitieux personnage

héliçoïdal, qui peut, comme votre honoré géniteur, s'écrier avec orgueil :

Les cieux m'environnent,
Les cieux roulent pour moi ;
De ces astres qui me couronnent
La nature m'a fait le roi.

Pendant l'exposé de vos idées, nous avons suivi avec intérêt les diverses impressions que produisait sur l'esprit de monsieur votre père la description des métamorphoses que la science est appelée à opérer sur notre grossier organisme; nous avons remarqué l'air béat, extatique et séraphique dans lequel il était plongé : car votre thèse est, au fond, sa thèse ; c'est tout son postulé pour arriver à transfigurer les oiseaux à deux pattes et sans plumes de notre époque, pour les conduire à son régime égalitaire.

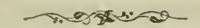
Nous nous permettrons de hasarder une simple remarque : il nous semble que si, depuis six mille ans, l'homme n'a pas changé dans sa constitution physique, malgré tant de régimes par lesquels l'ont fait passer les *Sangrado* religieux, il est difficile d'espérer que le milieu égalitaire puisse se réaliser, car, avec les perfections que vous pourrez opérer, les inégalités relatives persisteront toujours. Il faut donc, si c'est dans ce régime seul que l'homme doit trouver la justice, sinon le bonheur, prier Dieu qu'il pulvérise notre planète par le choc d'une comète, pour faire les hommes autrement qu'ils ne sont.

Il nous vient, Monsieur, une réflexion que nous nous permettons d'émettre sur le style de votre thèse, sur la nature et la désinvolture de vos idées. Sa publication ne manquera pas d'être taxée par les illustrations de la science, de la théologie, de la philosophie et de l'art (si toutefois

elles s'abaissent à vous lire), de cynique, d'immonde, de sacrilége orgie d'esprit. Quand les mœurs se corrompent, quand l'honnêteté disparaît des actes, le langage s'épure, l'oreille devient plus délicate et plus chaste : alors la forme le dispute, l'emporte sur le fond et l'éclipse totalement. A quel excès de ridicule pruderie ne sont pas arrivés nos voisins d'outre Manche, hypocrites puritains pour qui le contact de leur peau avec le vêtement immédiat est devenu une souillure linguistique qui ne leur permet plus d'articuler son nom ! Sous ce rapport, Monsieur, le nez de nos *mens divinior* s'insurgera et protestera par d'affreuses grimaces contre vos énormités réalistes. Ils citeront bien, à la vérité, *l'infâme et cynique* Rabelais, comme l'a qualifié le sublime et poétique jacasseur Lamartine, immaculé chérubin littéraire qui prétend qu'en paradis on chante en pleurnichant les *Hosanna,* les *Gloria in excelsis* et les *Alleluia*. Les précieuses larmes qu'on y répand sont recueillies dans une lacrymatoire qui sert à Dieu de sainte-ampoule pour sacrer les rois de la poésie phthisique, mystique, spasmodique, offrant dans leur fol orgueil toutes les émanations qui s'exhalent de leur divine personne à l'adoration des mortels. Ils citeront le grand Arouet, et de nos jours de Balzac, qui, dans ses *Contes drôlatiques,* a parcouru avec un tact subtil et fécond toute la série des opérations gastriques et érotico-monastiques qui ont égayé nos pères « aimant moult à se gaudir sur toutes choses ». Il serait à désirer que la libre pensée, en pénétrant dans la science, la philosophie et la morale, fut assistée en maint endroit de la gaîté, et que les grelots de sa marotte vinssent rompre la monotonie pédantesque, tudesque, indigeste, hypocrite et gourmée, des chercheurs de vérités.

Pour nous, Monsieur, nous sommes trop heureux de vous posséder et de vous confier le fruit de nos entrailles pour notre plus grande prospérité physique, morale et spirituelle.

Cet aréopage communal ne se doute pas que Proudhon, le grand métaphysicien, l'*alpha* et l'*oméga* de la dialectique sérielle, n'est qu'un grand *bêta* qui, monté sur son *dada* égalitaire et affligé d'un état de constipation extrême, n'a su ni pu, malgré tout son savoir, parvenir à faire son K-ꓘ sériel, comme nous allons le faire voir.



CHAPITRE III.

RÉFUTATION SÉRIEUSE.

> L'homme semble de nos jours ne pouvoir plus respirer dans le cercle antique des facultés humaines ; il veut les franchir, il s'agite comme un aigle indigné contre les barreaux de sa cage.
>
> DE MAISTRE.

> Les pensées de l'homme ressemblent à d'épaisses vapeurs traversées par de longs et minces éclairs.
>
> PROUDHON.

Quel est donc le génie qui anime et fait vibrer l'âme du grand Proudhon ? Quelle est la pensée mère qui lui a donné le jour, allaité sa connaissance, dirigé ses premiers pas, éclairé son entendement ? Quelle est cette puissance contre laquelle il lutte, se débat et s'insurge ; qu'il injurie, blasphème et admire ? Quel est le sphinx qui fascine cet Œdipe au regard oscillant, au jugement fourvoyé dans les mille détours d'une dialectique savante et trop souvent épileptique et désordonnée, qui s'étrangle avec son cordon ombilical ? Montrons le réformateur de la logique, le grand nécromancien historique, sous un point de vue nouveau ; citons les paroles du pensionnaire Suard pour connaître la cause du cauchemar qui le poursuit, l'obsède, et le fait divaguer d'une manière aussi transcendentale.

« [214] Le révélateur de la loi sérielle fut *Fourier*, génie » exclusif, indiscipliné, solitaire, mais doué d'un sens mo- » ral profond, d'une sensibilité organique exquise, d'un » *instinct divinatoire prodigieux*. Fourier s'élance d'un » bond, sans analyse, *par intuition pure, à la loi suprême* » *de l'univers*. Il n'a pas connu la *théorie sérielle*, les clas- » sifications irrégulières et les formules bizarres dont ses » livres sont pleins et portent témoignage ; il n'a rien dé- » couvert ni dans la science, ni dans l'art, ni dans la mé- » taphysique, ni dans l'organisation industrielle : nous le » montrerons par l'analyse de quelques-unes de ses séries ; » mais il eut, le premier, l'idée universelle de la série ; il » en conçut la transcendance ; il en chercha l'application, » pressentit ce qu'elle avait d'absolu ; et bien qu'il ait paru » la négliger ensuite pour sa prétendue loi d'attraction, il » y ramena tous ses calculs et construisit sur elle son sys- » tème. Cela suffit à nos yeux pour lui mériter le titre que » nous lui avons decêrné de « révélateur de la loi sérielle. »

D'après ces citations, on voit quel est l'aiguillon qui, enfoncé dans les flancs du taureau sériel, le fait bondir, écumer, et dans son aveugle fureur le fait chercher à éventrer le tauréador Fourier. D'après lui, cet auteur aurait fait de la dialectique sans le savoir ; il aurait raisonné par instinct ; il aurait produit son système comme un castor construit sa hutte, l'araignée ses filets ; mais, ne possédant pas le *critérium de la certitude* et ignorant les axiomes irréfragables découverts au moyen de la dialectique sérielle, il se serait laissé aller à la plus *déplorable hallucination*. Nous voyons le *critérium* byzontin parler des puérilités numériques dans lesquelles les anciens sont tombés, jusqu'au fameux Keplcer qui n'a point été à l'abri de ces *superstitions mathématiques*. « Ce fut cette *singularité*, dit-il, qui le

conduisit à la découverte des lois auxquelles il a donné son nom. »

Ce qui est bien plus singulier, c'est de voir le magicien de la dialectique sérielle, dépourvu de toute intuition, nous parler des idées qui ont mis en ébullition pendant vingt-deux ans le plus grand génie des temps modernes : comme s'il avait assisté, pour les apprécier, à toutes les recherches, à tout les calculs inspirés par l'idée de l'harmonie musicale appliquée aux harmonies sidérales qui ont amené la solution du plus grand des problèmes de la mécanique céleste.

Ce qu'il y a de réellement curieux et du plus haut intérêt pour la philosophie de l'entendement, c'est Kepleer vous disant : « Si vous voulez connaître *l'instant* de ma découverte, c'est le 8 mars 1618. Conçue, mais mal çalculée, » rejetée comme fausse, revenue le 15 mai avec une nouvelle vivacité, elle a dissipé les ténèbres de mon esprit ; » elle est si pleinement confirmée, que je croyais rêver et » faire une pétition de principes. »

On dirait une femme qui sent l'instant précis de la conception. La gestation cérébrale de l'idée a duré vingt-deux ans, et l'enfant immortel dont le père est Dieu a vu le jour. L'homme, par suite de cet hymen mystérieux, a connu une suprême loi. Voilà ce que *l'infaillible critérium* qualifie de *superstition*, de *futile curiosité*. C'est ainsi qu'il considère tout ce qu'il ne comprend pas et ne soupçonne pas. Nous le voyons (paragraphe 196) débuter par une analogie pour se guider à la lumière de ce flambeau. Nous allons voir qu'il ne peut faire un pas en avant sans s'appuyer sur *ce genre de similitude*, sauf à bafouer ce même moyen d'investigation quand ce sont d'autres chercheurs qui s'en servent.

« [258] L'analogie a de tout temps, dit-il, alimenté les » spéculations des mystiques, les rêves des théosophes et » des illuminés. C'est elle qui leur a suggéré, sur Dieu, » sur la nature et l'homme, tant d'extravagantes conjectu- » res, et qui souvent égare à leur insu les intelligences les » plus sévères, les plus positives. De nos jours, il s'est » trouvé un homme qui a prétendu hautement relever » l'analogie et en faire une science. Ses idées ont fait grand » bruit dans une certaine classe de réformistes trop pré- » tentieux pour se soumettre au sens commun et penser » comme le vulgaire. »

« [259] L'analogie est une forme d'argumentation que » l'on rencontre partout, en morale, en politique, et géné- » ralement dans toutes les sciences non encore sériées ; » qui réussit d'autant mieux avec les esprits superficiels » qu'elle exige peu de travail, et que, touchant une ques- » tion, elle semble la résoudre. »

Nous démontrerons que notre critique a été égaré lui-même d'une manière déplorable par de fausses analogies, et s'est montré bien superficiel, bien extravagant, et fort peu soucieux du sens commun qu'il a eu la *prétention d'organiser*.

« [258] De toutes les séries que présente l'etude des » sciences, la série algébrique — l'équation — est la seule » qui approche de la série dialectique pour l'universalité » d'application et la simplicité de forme. Dans la série dia- » lectique, le point de vue et la raison ne diffèrent pas : » avantage qui rend le mécanisme et la construction de » cette série extrêmement simple. » Il trouve que la série étant pour le degré d'abstraction supérieure aux mathématiques, on peut dire qu'elle forme avec elles le quatrième

terme de cette progression : « géométrie, arithmétique, algèbre, dialectique. »

« [256] La série étant un assemblage d'unités réunies
» par un lien commun que nous avons appelé raison, il
» suffit, pour que la série soit détruite ou du moins altérée, de rendre instable la raison. Dans la réalité des
» choses, la parfaite stabilité de la raison ne se rencontre
» jamais : le plan le plus uni, vu au microscope, présente
» des creux et des bosses ; la ligne la plus droite est toujours un peu fléchie ; nul animal n'est conforme à son
» type, nul son parfaitement juste, nulle série enfin n'est
» exempte de *perturbations*. La perfection sérielle est un
» idéal que ni l'homme ni la nature ne peuvent atteindre,
» mais que la théorie suppose, qu'elle doit supposer,
» comme la géométrie suppose la pureté de ses figures et
» l'inflexibilité de ses droites, comme la mécanique la perfection de ses machines, tout en tenant compte des frottements et des résistances.

» En deux mots, le raisonnement emploie la série telle
» que l'entendement la conçoit, non telle que nous l'offrent
» les exemplaires tirés par la nature, ou telle que notre propre industrie l'exécute. Il n'en peut être autrement. Suivre
» une marche différente, serait donner à l'absolu l'inconstance pour forme et prendre le particulier pour règle du
» général. »

Citons encore.

« [257] Ramener à un point de vue des idées tout-à-fait
» disparates quant à la matière, la cause, le principe ou la
» forme, en former une série simple à termes égaux ou
» identiques, voilà en quoi consiste l'œuvre du raisonnement. Nous appellerons la série ainsi créée par la réflexion de la comparaison des termes (sous tout autre

» rapport inassociables) *série dialectique;* et la théorie spé-
» ciale qui enseigne à s'en servir, *dialectique sérielle.* »

« [359] Toutes les représentations dont s'occupe l'esprit
» humain se divisent en deux grandes catégories : la pre-
» mière est la catégorie des *séries idéelles ;* la seconde, celle
» des *séries réelles.* Or, si je prouve que cette classification
» est fondée sur un caractère certain, n'aurai-je pas résolu
» le problème ? »

« [360] Ce caractère consiste en ce que, dans la série
» idéelle, les unités peuvent être transposées, former d'au-
» tres séries, et se convertir l'une dans l'autre sans que
» leur essence soit détruite ; tandis que, dans la série
» réelle, les unités sont incommutables et inconvertibles. »

« [361] Ainsi, dans la série réelle, il y a une nature, un
» quelque chose qui résiste, qui se défend, qui veut rester
» ce qu'il est, et se brise plutôt que de se soumettre à
» aucune métamorphose, à la plus légère altération ; quel-
» que chose de plus que le poids, la couleur, le mouve-
» ment, la figure, la série ; quelque chose enfin d'intrai-
» table à la pensée de l'homme. »

« [362] Au contraire, dans les séries idéelles, les unités
» peuvent être transposées, retournées, sans cesser d'être
» elles-mêmes et de former des séries : la conversion qu'on
» a vue du système quaternaire d'Ampère en un système
» ternaire en est un exemple. Les opérations mathémati-
» ques sont toutes des conversions sérielles. Additionner,
» multiplier, diviser, extraire, en d'autres termes composer
» et décomposer un nombre, n'est-ce pas en convertir les
» genres et les espèces ? D'un triangle équilatéral faites un
» rectangle d'égale surface ou d'égal périmètre, les proprié-
» tés de la ligne, des parallèles, de l'angle, subsistent tou-
» jours les mêmes. Si le cercle est incommensurable avec

» le carré, cela vient de ce que le cercle a quelque chose
» d'anti-sériel, la ligne qui le décrit étant une image de
» *continuité* plutôt que de série. Mais on opère cette con-
» version d'une manière aussi rapprochée que l'on veut en
» *sériant* la circonférence, c'est-à-dire en décrivant de
» chaque côté de cette ligne un polygone d'un grand nom-
» bre de côtés. »

« [595] L'industrie humaine consiste dans le *remanie-*
» *ment des réalités sériées* ou, si l'on aime mieux, dans la
» *substitution des séries idéelles* aux *séries naturelles des*
» *corps,* toutes les lois, formes et puissances trouvant dans
» le travail leur application. »

Qu'est-ce que la série arithmétique ou algébrique ? C'est une série *abstraite, artificielle, idéelle, conventionnelle,* dont tous les termes sont séparés par une même raison. C'est à l'égalité de cette raison qu'à la suite des diverses opérations appliquées aux termes de cette série, on arrive à trouver l'évidence par l'égalité ; c'est le type invisible autour duquel gravite, selon Proudhon, le raisonnement. « La
» série logique, dit-il, est un genre factice produit par l'es-
» prit, indépendamment de la réalité objective et antérieu-
» rement à l'expérience. De plus, cette série constitue une
» bonne partie du langage humain. »

Dans les mathématiques, il est reconnu que la série arithmétique est la plus simple de toutes ; après elle, vient la série géométrique ; après celle-ci, la série mécanique, beaucoup plus compliquée.

Dans la nature, à partir du règne minéral, les séries se compliquent de plus en plus jusqu'à la série hominale qui est la synthèse de toutes les séries et par conséquent la plus composée. Chacune de ces séries a *son en soi et son pour soi,* c'est-à-dire son caractère, sa raison spéciale et

son *critérium idéel* particulier que l'homme doit découvrir. C'est ce que l'éclectisme comprend et n'a pu préciser. Notre métaphysicien, qui constate cette impuissance, n'en sait pas davantage. Pour se tirer d'embarras, il a imaginé de réduire les séries de tous les ordres à la série qu'il appelle logique, à la série simple arithmétique *à raison égale* absolue. Selon lui « il n'en peut être autrement. Suivre une marche dif-
» férente, serait donner à l'absolu l'inconstance pour forme
» et prendre le particulier pour le général. »

C'est là sa grande erreur, la cause de la monomanie qui l'obsède, qui ne le quitte plus. Il aurait dû découvrir le type particulier à chaque série, et, après l'avoir trouvé, se servir de la dialectique pour chercher à établir l'équation entre la série naturelle réelle et la série typique idéelle particulière à cette série. Ainsi, en géométrie, la série typique se compose des corps réguliers auxquels se rapporte la série infiniment variée des formes qu'affectent de prendre les corps de la nature. Or, d'après son critérium absolu arithmétique à raison égale, toutes les formes de la série idéelle géométrique (laquelle se compose du cône, du cylindre, du prisme, de la pyramide et des corps ronds) devraient être toutes ramenées, selon son principe, à la forme sphérique à surface unique ayant tous ses rayons égaux. Proudhon est le dieu boule en personne.

Dans l'art plastique, les artistes grecs étaient parvenus, par l'étude des proportions et l'imitation exacte du corps des fameux athlètes (dont les statues étaient appelées *iconiques*), à former divers types qu'ils appelaient *canons*. Chaque sexe et chaque age avaient leurs canons déterminés par des mesures prises sur les plus belles conformations. Ils étaient parvenus à former la série typique idéelle des formes et des proportions du corps humain prises dans la

nature, et non dans le pur entendement qui ne crée et ne produit rien par lui-même. C'était à cette série qu'ils rapportaient leurs productions, et c'est d'après elle qu'ils corrigeaient les imperfections des diverses parties de leurs modèles vivants. Or, ces mesures diverses réduites en nombres auraient dû présenter une série arithmétique à raison égale, selon la série idéelle arithmétique ou logique rêvée par notre métaphysicien.

Dans la série mesurée d'acoustique musicale exigée par l'oreille, si l'on traduit les sons en nombres, on aura pour la série octavienne typique : 24, 27, 30, 32, 36, 40, 45, 48. Or, dans cette série, la raison entre les termes consécutifs est inégale. C'est cette irrégularité qui constitue son type, *son en soi, son pour soi spécial.* Cette série serait détruite par l'égalité de la raison. Les vibrations simultanées de plusieurs sons qui produisent les accords harmoniques sont basées sur cette irrégularité. La raison égale arithmétique entre ses termes produirait d'horribles dissonances.

Proudhon a la folie de vouloir effacer dans chaque série dont il ignore le type *la subordination en soi, les propriétés essentielles des choses ;* de changer *l'incommutable, l'inconvertible.* Ce Procuste social vient détruire *ce qui se défend, ce qui se brise plutôt que de se soumettre à aucune métamorphose, ce qui est intraitable à la pensée humaine.* Il regarde les variétés, les inégalités, les oppositions qui existent entre les hommes résultant de la constitution organique particulière à chaque individu, qui est cause des inégalités, des besoins, des sentiments, etc., etc., comme une anomalie qui doit disparaître et être ramenée à la série mathématique, à son critérium absolu égalitaire ; tandis qu'il aurait dû déterminer et reconnaître *la série typique naturelle hominale* dans sa raison, dans ses propriétés

essentielle est sous les divers aspects que présente l'homme pour coordonner la série désordonnée réelle à la série typique échelonnée trouvée. Mais il n'y a pas même songé : aussi est-il forcé, pour être d'accord avec son principe *solimode sériel,* conventionnel et imaginaire, d'établir en tout et partout l'égalité mathématique ; et comme cette égalité ne peut exister, il se perd dans les divagations les plus absurdes, les plus fausses, les plus subtiles, les plus pompeusement alambiquées qu'il puisse imaginer.

Voici un passage qui démontre son profond aveuglement. Il dit [246] : « Nous verrons tout à l'heure que la raison, » une fois éclairée sur la nature des matériaux qu'elle met » en œuvre, n'a plus rien à craindre du mélange dans le » discours des séries logiques et des séries naturelles; que » le raisonnement est aussi sûr, aussi concluant par les » unes que par les autres; que, dans la pratique, il faut, » sans tenir compte de leur nature objective ou subjective, » passer de l'une à l'autre comme si elles étaient toutes » réelles et représentatives des choses. »

C'est tout le contraire qui est la vérité. La raison, en mélangeant les séries logiques purement fantastiques avec les séries naturelles auxquelles elles ne sont point adéquates, a tout à craindre et n'est sûre de rien puisque les matériaux mis en œuvre sont différents. Pour raisonner juste, il faut s'appliquer, au contraire, à tenir compte de la nature objective et subjective de chaque série, la suivre, l'imiter fidèlement par le raisonnement, et bien se garder de passer de l'une à l'autre comme si elles étaient *semblables ou identiques.*

Il semble s'être douté, dans le passage suivant, de ce que nous disons ; c'est ainsi qu'il s'exprime : « Si les lois formel» les de la raison sont indémontrables *a priori*, si la rai-

» son ne peut être contrôlée par un principe hors d'elle,
» nous ne sommes décidément sûrs de rien. »

On voit, d'après ce que nous venons de dire, qu'en découvrant le type de chaque série naturelle, la raison trouve *hors d'elle de quoi être contrôlée et être sûre de tout ce que* l'homme a besoin de connaître. Mais, pour découvrir ces critériums, il faut avoir des connaissances que n'a pas notre tacticien dialectique et qu'il ne peut connaître, parce qu'elles sont encore à l'état latent dans la science qui renferme de graves lacunes que les philosophes et les métaphysiciens n'ont jamais signalées. Le génie humain gravite instinctivement autour des types des divers ordres sériaires, en attendant que la science les ait démontrés et déterminés.

Ce n'est pas tout : pour que ses raisonnements aient l'air de s'appuyer sur quelque chose de positif, il invente des propositions spéciales qu'il donne comme des axiômes mathématiques ; il établit « que la connaissance est d'au-
» tant plus *profonde,* qu'elle s'élève à un plus haut degré
» dans la propriété d'une série et de la détermination du
» point de vue ; qu'elle est d'autant plus *vaste* ou compré-
» hensible, qu'elle embrasse un plus grand nombre d'as-
» pects. Mais ce qui constitue l'*absolu* de la connaissance,
» c'est la propriété et la régularité de la série. »

Il est des séries *naturelles,* comme nous venons de le voir, dont la raison est irrégulière : l'*absolu* de la connaissance ne peut donc reposer sur la *régularité* de la série, mais sur la connaissance positive, sur la détermination de la *véritable raison* régulière ou irrégulière de chaque série. Vouloir, sans cette connaissance, *détruire* empiriquement cette raison particulière pour la réduire à la série simple mathémathique purement métaphysique, c'est agir en ignorant, en visionnaire, en fou.

« [190] Puisque chaque série forme en elle-même son
» principe, sa loi, sa certitude, il s'ensuit que les séries
» sont indépendantes, et que la connaissance de l'une ne
» suppose ni ne renferme la connaissance de l'autre. »

« [191] L'indépendance des sphères sérielles étant re-
» connue, une ligne de démarcation infranchissable sépare
» les séries les unes des autres, et l'idée d'une science
» universelle est pour nous une contradiction..... »

L'étude des sciences montre, contrairement à l'opinion du métaphysicien (comme nous l'avons déjà dit), qu'elles sont liées entr'elles ; qu'elles renferment un principe commun à toutes et un principe indépendant et spécial à chacune d'elles. La *ligne infranchissable* n'existe pas. Puisqu'il y a une série universelle composée de séries de divers ordres liées entr'elles par des termes ambigus, il n'y a pas de démarcation. La connaissance de l'une ne suppose ni ne renferme en effet la connaissance de l'autre ; mais elle y conduit sûrement par l'analyse et l'analogie.

Faits anté-normaux et anormaux. — « Dans le déve-
» loppement de la civilisation et la constitution lente et
» progressive des sociétés, il se passe une multitude de
» faits, soit de préparation et de transition, soit de subver-
» sion et d'antagonisme (témoignage des efforts de la nature
» créatrice), mais qui tous ne peuvent servir que d'une ma-
» nière négative à la démonstration de l'ordre. De ce nom-
» bre sont, comme faits préparatoires ou anté-normaux,
» c'est-à-dire antérieurs à l'ordre : la religion et la philoso-
» phie, la royauté et la démocratie ; — comme faits anor-
» maux ou de subversion : le despotisme, l'esclavage, l'iné-
» galité des conditions, la guerre ; et comme conséquences
» du désordre : les institutions, soit répressives, — cours

» pénales, prisons, échafauds ; soit palliatives, — hôpitaux, » ateliers de charité, aumône.

» Or, la méthode sérielle prouve *a priori*, d'une manière » invincible, que tous ces faits doivent tôt ou tard s'anni- » hiler ou du moins s'affaiblir indéfiniment.

» L'axiôme métaphysique sur lequel elle se fonde est » celui-ci : cela seul est durable, vivace, utile et beau, qui » est sérié ; cela seul est d'institution naturelle et perma- » nente, qui a son ordination en soi, *cujus lex in ipso est*, » ou, comme disait Montesquieu, dont les lois résultent » de ses propriétés essentielles. »

Nous dirons, nous, que la véritable méthode sérielle *réelle et idéelle* prouve *a priori*, d'une manière invincible, que tous les faits antérieurs au véritable ordre ne doivent pas s'annihiler ni s'affaiblir indéfiniment, mais doivent être réduits aux *proportions égalitaires ou inégalitaires* du type harmonique naturel trouvé. Le véritable axiôme métaphysique est celui-ci : cela seul est durable, vivace, utile et beau, qui est sérié ; cela seul est d'institution naturelle et permanente, qui est sérié *selon son ordination particulière idéelle qu'il faut découvrir* dans la série naturelle, et non dans une ordination fausse, conventionnelle, fantastique, artificielle, *solimode*, ne se rattachant à rien de réel, et contraire à la raison constitutionnelle aux propriétés essentielles de chacune des séries naturelles.

Pour soutenir sa thèse, il s'appuie sur le fait historique des tendances révolutionnaires qui ont proclamé l'égalité civile des hommes devant la loi. Or, cette même histoire nous fait voir un principe bien supérieur qui vient transformer cette grossière, cette brutale et aveugle égalité mathématique, c'est le *jugement en équité* reposant sur le principe de la proportionnalité apprécié par la conscience,

qui se guide selon l'égalité relative et non sur l'égalité absolue. Ainsi les jugements par arbitres, les tribunaux de commerce, les prud'hommes, le jury en matière criminelle, etc..., tendent à substituer *la loi vivante* pour juger les discords qui naissent du choc des intérêts parmi les hommes. Cette tendance doit finir par abolir les Codes et le ruineux appareil de l'aveugle justice *égalitaire : Summum jus, summa injustitia.*

Cette grande voie ouverte par le génie instinctif social conduit à la consécration, au respect, à la libre manifestation et satisfaction des inégalités qui constituent chaque moi individuel dans son état normal, dont l'essor doit être contre-balancé par le non-moi extérieur. L'erreur capitale et l'aveuglement incurable de Proudhon sous ce rapport viennent de ce qu'il n'a jamais su distinguer le désordre qui naît du choc des *inégalités subversives,* dans lequel croupit la société depuis son origine jusqu'à nos jours, des *inégalités harmoniques* dont nous venons de parler, et vers lesquelles les progrès successifs conduisent la société, pour former par son organisation l'idéal de l'harmonie qu'elle ne réalisera qu'*approximativement.*

C'est avec sa balance d'épicier, son niveau de maçon, son équerre de dévorant, que ce compagnon du Devoir fourvoyé et halluciné veut constituer la société. C'est Barème qui a la ridicule et folle prétention de vouloir résoudre le problème économique et moral qui exige le génie des Kepleer et des Newton sociaux. Il vient de reconnaître qu'il y a une différence essentielle, radicale, entre *la vérité mathématique* et *la vérité d'application mathématique* aux choses concrètes organiques et inorganiques... n'importe ! il faut que sa meule dialectique broie son grain rationnel et réduise toute la nature en poussière égalitaire, pour la

gloire et la satisfaction personnelle du grossier et *simpliste* meunier sériel qui ne peut découvrir le *critérium théorique des inégalités individuelles* dont les accords alternés doivent réaliser l'harmonie sociale.

Citons encore.

« [356] Que ce soit donc le moi qui, en vertu de l'unité » de son essence et de sa faculté synthétique, convertisse » ses sensations en idées ; puis, à l'occasion des phénomè- » nes, détermine en lui les lois de la pensée et construise » le monde métaphysique ; ou bien que ce soit la nature » qui se réfléchisse dans la conscience et lui découvre peu » à peu les formes intelligibles de l'être et ses impénétra- » bles principes ; — que la diversité soit dans la nature et » la synthèse dans le moi ; ou bien que tous les deux » soient dans l'objet, et seulement la faculté de les aperce- » voir dans le sujet, n'est-ce pas, au fond, par rapport » à la connaissance, toujours la même chose ? Qu'importe » à la science, qu'importe à la certitude cette différence » d'opinion ? Une chose demeure constante : pour que le » moi se détermine, pour qu'il pense, pour qu'il se con- » naisse lui-même, il lui faut des sensations, des intuitions, » il lui faut un non-moi dont les impressions répondent à » sa propre capacité. La pensée est la synthèse de deux » forces antithétiques, l'unité subjective et la multiplicité » objective ; de sorte que nous avons le droit de poser cet » aphorisme : *ce que les sens révèlent est adéquat à ce que* » *pense la raison ;* et réciproquement : *toute série construite* » *dans l'entendement est possible à l'expérience.* »

Cet aphorisme n'est encore qu'une hypothèse complètement illusoire. Ses sens lui révèlent une série d'objets : au lieu de découvrir la raison spéciale de cette série réelle, son jugement fasciné déforme, dénature, méconnaît cette

raison pour la faire concorder à son unique série algébrique égalitaire. Aussi, quand il veut expérimenter sur la série réelle, il trouve une résistance qu'il ne peut vaincre et qui s'oppose à la métamorphose rêvée. *La série construite dans l'entendement est impossible à l'expérience.*

Proudhon, qui veut juger avec sa donnée illusoire de l'application sérielle faite par Fourier à la série industrielle, nous fait voir que sa découverte de la dialectique sérielle ne lui sert qu'à déraisonner très savamment. C'est avec une énorme poutre dans l'œil qu'il a la présomptueuse et ridicule prétention de découvrir les pailles et les poils des œuvres d'autrui. *Risum teneatis, amici.*

Le réformateur de la logique veut chercher dans l'histoire de la législation comparée le développement providentiel de l'humanité. Pour s'orienter dans sa marche, il s'appuie encore sur l'*analogie* de la portion de la courbe que décrit une planète, laquelle suffit à l'astronome pour connaître l'évolution complète de l'astre [196]. Cette comparaison est inexacte, car la courbe et la marche des astres sont régulières, tandis que celle de l'homme dans ses sphères morales, intellectuelles, organiques, et dans son développement progressif, est inégale, irrégulière, quelquefois rétrogade, stationnaire. Sous ce rapport, l'intelligence ne peut faire et ne fera jamais que des calculs approximatifs; jamais du certain, du positif. Ces mouvements indiquent des tendances, des aspirations sur lesquelles l'observateur peut spéculer, mais sans certitude mathématique. Que dirait-on d'un astronome qui, voyant un astre se rapprocher pendant quelque temps d'un autre, en conclurait que ce dernier doit indubitablement se réunir au premier, par suite de la portion de la courbe observée? Or, une observation plus exacte, plus approfondie, fait recon-

naître que l'astre, après s'être rapproché jusqu'à une certaine limite, s'éloigne ; qu'au lieu de décrire une spirale, il décrit une ellipse, courbe dont tous les rayons sont régulièrement inégaux. Ainsi la tendance à la diminution progressive se transforme en une certaine inégalité diminutive et augmentative.

Quand ce rêvasseur veut pousser son argumentation égalitaire jusqu'au bout, il rencontre des inégalités qu'il ne peut méconnaître : alors, pour se donner raison, il les considère comme des infirmités que l'on devra supporter *par charité et soigner fraternellement*. Le docteur Proudhon a diablement besoin de charité et de fraternité, car il râle.

L'appréciation exacte des véritables tendances ne suffit pas puisqu'elles ne font point connaître les moyens *nouveaux, imprévus, inconnus,* qui se révèlent chacun en leur temps pour servir de véhicule au progrès. Ainsi les découvertes successives de la boussole, de la poudre, de l'imprimerie, dans notre époque de la télégraphie électrique et de la vapeur, opèrent peu à peu dans les relations humaines des changements profonds qui n'avaient pu être prévus. Le progrès de ces découvertes est toujours pacifique, parce que les intérêts qu'ils déplacent, qu'ils modifient, se font sentir homœopathiquement ; tandis que les progrès obtenus par le choc des haines et des intérêts des diverses classes de la société sont toujours violents, subversifs. Les remèdes sont ici allopathiques à forte dose et occasionnent des convulsions au corps social.

Il suffit d'observer ce qui se passe de nos jours pour se convaincre que, si l'étude et la connaissance de l'histoire du passé et ses leçons suffisaient pour conduire la société, les historiens et les professeurs de la philosophie de l'histoire seraient les plus aptes à gouverner les hommes, à

conduire la société dans la voie du vrai progrès. Or, nous voyons ces pilotes avec leur regard fixé sur les étoiles historiques ne pas apercevoir à leurs pieds, comme l'astrologue, le puits dans lequel ils disparaissent ridiculement en entraînant les pouvoirs qu'ils avaient la prétention de diriger et de consolider. Le plus triste ou le plus comique de l'évènement, c'est de voir ces vieilles culottes de peau historiques ne pas comprendre le *sens* politique et moral du coup qui les a renversés.

Trois forces sont attachées au progrès : la force traditionnelle conservatrice, qui tend à rétrograder ou à rester dans le *statu quo;* la force scientifique et industrielle, imprévue, inconnue, sans antécédents, qui entraîne lentement et pacifiquement la société en avant ; et la force politico-économique, qui cherche l'équilibre et le progrès par la violence destinée à devenir pacifique par la science.

Le progrès violent est soumis à des alternatives de succès et de revers qui mettent souvent le vainqueur dans l'impuissance d'agir ; car, après la victoire matérielle, il faut combattre et vaincre les difficultés par la force intellectuelle, laquelle s'allie rarement avec la force brutale : aussi la dictature et le despotisme ne tardent pas à paraître après le succès obtenu au nom du progrès, de l'ordre et de la liberté. Le grand art gouvernemental consiste à marcher en entraînant, dominant et soumettant sans oppression ces forces contraires, à suivre l'étoile polaire du progrès réel et non illusoire qui égare souvent le pilote.

Proudhon est fort pour faire des séries avec des évènements historiques et en déduire la loi progressive : on le voit, dans sa brochure du 2 décembre, distribuer ainsi le règne de Napoléon Ier ; puis, arrivé au présent, il trace, selon la raison fataliste de l'histoire, la route que doit sui-

vre le Président. Or, la ligne suivie est contraire à celle qu'il indique ; une partie des impossibilités qu'il décrit se réalise : le nécromancien manque sa *réussite*, il n'y voit pas plus loin que son nez. Il nous annonce gravement qu'on se mouille quand il pleut, qu'il fait jour en plein midi, et que la raison du plus fort est encore la meilleure. Après six mille ans de religion, de philosophie et de métaphysique, voilà où en est l'oracle rationnel *qui prétend posséder les règles de la devination !* Que d'ironie dans les évènements! que de raisonnnements pour démontrer que l'homme le plus raisonneur de notre époque est un des plus déraisonnables, des plus extravagants, des plus aveugles !

L'intelligence humaine est un miroir qui, dans aucun homme, n'est complètement plan ni poli ; il y a des ondulations qui déforment plus ou moins les objets qu'il réfléchit ; il est des parties de la surface qui sont raboteuses, striées, qui ne rendent qu'une vague lueur sans forme déterminée. Par une singulière bizarrerie, c'est dans cette partie du miroir qui ne réfléchit rien de précis et de délimité que, par suite d'un *mirage*, d'une illusion d'optique spirituelle, l'individu croit voir très clair et percevoir une image nette et distincte. Cette hallucination est désignée sous le nom de *passion malheureuse*. Elle nous montre des individus qui ont la passion de la musique et qui chantent faux, d'autres qui ont la prétention d'être coloristes et qui font du monochrome, des rimeurs qui s'imaginent être poëtes, etc. Il n'est pas un homme qui ne possède une de ces anomalies, soit sensitive, soit morale, soit spirituelle. La série objective se trouve en nous plus ou moins irrégulièrement, obscurément, et souvent *ironiquement* réfléchie et perçue. Proudhon est, comme on voit, le jouet d'"une illu-

sion de ce genre qui le mystifie sans cesse en lui faisant rapporter tout à son unique dada artificiel.

On voit que notre illuminé fait des *suppositions* qu'il prend pour des définitions, pour des axiômes mathématiques ; il raisonne sur ces *suppositions*, en tire des conséquences : la dernière conséquence est une proposition *vraie* relativement à sa *supposition*. Mais cette *vérité* n'étant pas plus réelle que la *supposition elle-même*, il patauge dans l'erreur, croyant posséder toute la vérité, rien que la vérité ; il prend pour mensonge, charlatanisme, empirisme, bêtise, ânerie, vanité, orgueil, etc., tout ce qui s'éloigne ou est contraire à sa vérité fantastique.

Par l'emploi du raisonnement dans la recherche de la vérité, on peut se tromper, selon les logiciens, de plusieurs manières :

En partant d'un principe *vrai* et en raisonnant juste, on arrive à extraire une conséquence vraie.

En partant d'un principe vrai, on peut raisonner faux et arriver à un rapport variable.

En partant d'un principe faux, on peut raisonner juste et avoir pour résultat une conséquence fausse.

Enfin, en partant d'un principe faux et en raisonnant faux, on arrive à une double erreur.

On peut donc être trés fort sur la dialectique sérielle et divaguer très magistralement sur toute chose sans être dans la vérité.

« [44] Organiser le travail, dit Proudhon, c'est décrire
» et délimiter des fonctions, puis les grouper par ordres,
» genres, espèces et variétés, comme organiser la botani-
» que et la zoologie ce fut pour Jussieu et Cuvier trouver
» les familles naturelles des plantes et des animaux. La
» société est donc un système de séries dont la nature inor-

» ganique, végétative et sensible, offre les analogies. A la
» suite des règnes *minéral, végétal, animal,* se constitue
» et se détermine chaque jour le règne industriel, qui
» semble devoir être sur notre globe le complément de
» l'action divine. »

L'auteur de la doctrine sérielle n'a fait que suivre cet ordre dans toute sa scientifique distribution appliquée au travail et aux passions humaines. La série botanique est son type de sériation : c'est là qu'il a saisi avec un tact analytique remarquable deux termes plus caractérisés que tous les autres, et qu'il a désignés sous le nom de *pivot* et *contre-pivot* en leur affectant les lettres ⋊ et X; puis deux autres, le *pivot direct* et *le pivot inverse,* distingués par les lettres Y et ⅄. Toutes les séries de la création étant unies entr'elles par des termes ambigus qui les lient sans solution de continuité, il a distingué aussi l'ambigu *direct* et l'ambigu *inverse* auxquels il a affecté les lettres K et ꓘ. Les individus et les objets désignés par ces signes jouent un grand rôle dans l'organisation de la série économico-industrielle. Proudhon n'ayant pas trouvé ces distinctions de termes dans les catégories de Kant, ne s'étant pas donné non plus la peine de les reconnaître dans la botanique et la zoologie, il a traité leur application de rêve, de futilité, et s'est mis à divaguer et à se perdre dans ses superstitions algébriques.

« [431] Fourier, nous devons le reconnaître, poursuivait
» cette idée lorsqu'il composait la série industrielle des
» groupes *rivalisés, contrastés.* Il fait voir à cette occasion
» que deux industries qui se ressemblent sont en rivalité
» et opposées d'intérêts, tandis que deux industries qui
» n'ont rien de commun s'appellent et s'associent. Mais
» Fourier n'a pas tiré de ces faits les conclusions théori-

» ques qu'ils portent avec eux. Préoccupé de son attraction
» passionnelle, et spéculant à perte de vue sur la cabaliste
» et la papillonne, il s'est mis à créer des accords et des
» discords entre les travailleurs, à faire de la musique
» avec des fonctions industrielles, comme dans une fête
» donnée par le roi de Prusse on vit deux compagnies de
» grenadiers déguisés en pions exécuter une partie d'*échecs,*
» au commandement de leur capitaine. Comme toujours,
» Fourier a gâté par l'étrangeté et la puérilité des détails
» une observation féconde et lumineuse. »

Proudhon admet et reconnaît la nécessité de la distribution des termes dans toutes les séries ; mais quand il s'agit de les mettre en mouvement, de les grouper, de les associer, d'en déterminer les rapports, comme il n'a pas vu dans *l'histoire* des procédés pareils, comme ce mécanisme lui échappe et que son *ignorance scientifique* ne lui permet pas d'apprécier ces moyens d'accords passionnels, parce que certaines dispositions morales choquent ses préjugés, il en conclut à une chute d'intelligence : tout cela fondé sur ce qu'il s'imagine posséder le *critérium de la certitude* et avoir la connaissance *absolue* qui, selon lui, n'a pas besoin d'être universelle pour pouvoir juger de ce qu'il ne connaît pas, ne comprend pas et ne soupçonne même pas. Sur toutes ces questions, il fait preuve d'un encroûtement traditionnel des plus déplorables, des plus ineptes ; il est bardé de préjugés. Peu d'hommes ont plus parlé de philosophie et de liberté de la pensée, peu d'hommes sont moins philosophes et plus esclaves des vieilles idées que lui. Que dirait-on d'un penseur actuel qui repousserait et nierait toutes les conséquences morales, politiques et économiques que les découvertes de la télégraphie électrique et de la vapeur introduisent dans les rapports sociaux et dans

le travail humain, parce que rien de semblable n'a existé dans le passé ?....

Proudhon se moque de la distribution sériaire des fruits en agriculture : il appelle cela des pauvretés. Comme si tout objet sérié dans le travail humain n'avait pas son importance ! Si, au lieu de fruits, Fourier eût donné pour exemple une série métallurgique ou de substances textiles, ou bien une série typographique, c'eût été moins pauvre. S'il eût sérié les religions, les philosophies diverses, alors c'eût été très riche ; mais il a laissé de côté la métaphysique, dès-lors c'est un halluciné ! Il a créé un système d'organisation du travail industriel auquel aucun critique n'a pu mordre : le *logos* byzontin vous dit bravement qu'il n'a rien découvert. Quant aux types des accords que l'harmoniste social cherche à appliquer, il ne les invente pas ; il ne va pas les chercher dans les seules séries imaginaires, numériques, conventionnelles ou abstraites... Puisque l'homme, s'est-il dit, est la synthèse de tous les règnes, pour se mettre d'accord avec son semblable, il doit employer les moyens qui servent à Dieu pour faire de l'harmonie. Or, il a cherché à appliquer les lois d'harmonie musicale, picturale, planétaire, géométrique, arithmétique, mécanique, etc.

Selon lui « Les sympathies et antipathies ont été pour » Dieu l'objet d'un calcul très mathématique ; il a réglé » celles de nos passions aussi exactement que les affinités » chimiques et les accords musicaux. » Qu'il ait erré en plusieurs endroits, c'est une autre question ; mais les types d'accords sont vrais et non fantastiques. Après avoir accepté l'application de la distribution sérielle puisée dans la botanique, la loi des accords des termes ne pouvait être que l'application des lois d'harmonie prises dans les arts, lois

que l'homme n'a pas faites, qu'il trouve en lui et hors de lui. Ce qui paraît puéril aux yeux du citoyen Proudhon est ce qui constitue et distingue le génie spécial de Fourier, et l'élève au-dessus de tous les réformateurs du passé et du présent.

« [296| Ainsi que Kant, Fourier eut le rare privilége » qu'aucun de ses contradicteurs n'a pu jusqu'ici entamer » son système, aucun de ses disciples en rendre compte. » On s'est soulevé contre ses paradoxes ; on a démontré » maintes fois l'inexactitude de ses assertions, ou pour » mieux dire de son langage ; mais, en somme, la théo- » rie de Fourier est debout, la critique n'a fait encore » que gambader devant elle. Pour juger ce réformateur, il » ne fallait pas moins qu'une réforme de la logique.

» L'instinct de Fourier le conduisait à la sériation des » idées : j'en ai rapporté plusieurs preuves. Mais comme » il n'avait point approfondi les règles de cette dialectique; » comme il ne connaissait la série, pour ainsi dire, que de » nom et par une intuition réfléchie, il remplit ses ouvra- » ges de formules extraordinaires, attrayantes pour les » esprits artificieux, mais dont ni lui ni aucun des siens ne » sut jamais constater la vérité ou l'erreur. »

Nous voyons, malgré la réforme de la logique, le réformateur à *connaissance absolue* gambader et voltiger devant la théorie sociétaire sans pouvoir, comme le commun des critiques, ni l'entamer, ni même la comprendre. Si l'on s'en rapportait à son bavardage, on croirait que Fourier a passé sa vie à écrire des babioles, des enfantillages, des sornettes allégoriques sur les fleurs et les animaux, choses bonnes tout au plus à récréer les soubrettes.

Notre critique a eu pourtant un remords de conscience, car il a voulu réhabiliter la mémoire de Fourier.

« [449] Tout est si indéterminé dans les ouvrages de
» Fourier, si incohérent, si apocalyptique ; les livres de ses
» disciples sont tellement surchargés de critiques vagues,
» de faits déclassés, d'études mal faites, de formules syllo-
» gistiques, en un mot de choses trop peu définies pour
» pour qu'on puisse avec quelque certitude les déclarer
» vraies ou fausses, qu'il m'a paru que dans l'état actuel
» de l'exégèse fouriériste, on pouvait également tout con-
» damner et tout absoudre dans les assertions de cette
» école. »

Il fait suivre ce passage de plusieurs observations qui se rattachent aux points fondamentaux de la doctrine ; et par des réflexions calmes et assez justes, il montre comment on peut, à un certain point de vue, adopter les propositions de Fourier. Ces bonnes et sages dispositions sont bien vite oubliées, car après ce moment de lucidité notre Roland furieux reprend sa *Durandal* critique pour continuer ses exploits exterminateurs.

Venons au fameux *critérium* proudhonien. Voici ce qu'on trouve dans le deuxième mémoire *sur la Propriété :*

« [Pag. 86] Je dis donc qu'en agissant comme je fais
» avec mes auteurs, j'ai pour excuse une *raison* de droit
» et une *raison d'intention,* toutes deux péremptoires.

» Raison de droit. — Lorsque je prêche l'égalité des
» fortunes, je n'avance pas une opinion plus ou moins pro-
» bable, une utopie plus ou moins ingénieuse, une idée
» conçue par un travail de pure imagination : je pose une
» vérité absolue, sur laquelle toute hésitation est impossi-
» ble, toute formule de modestie superflue, toute expres-
» sion de doute ridicule.

» Mais, me direz-vous, qui m'assure que ce que j'avance

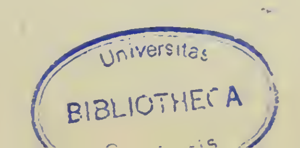
» est la vérité? — Qui me l'assure, Monsieur? Ce sont les
» procédés logiques et métaphysiques dont je fais usage et
» dont la certitude m'est *a priori* démontrée ; c'est que je
» possède une méthode d'investigation et de probation in-
» faillible, et que mes auteurs n'en ont pas ; c'est enfin que,
» pour tout ce qui concerne la propriété et la justice, j'ai
» trouvé une formule qui rend raison de toutes les varia-
» tions législatives et donne la clef de tous les problèmes...

» Raison d'intention. — Autant qu'il m'est permis de
» divulguer ce secret, je suis, moi *quatrième*, conjuré à
» une révolution immense, terrible aux charlatans et aux
» despotes, à tous exploiteurs de pauvres gens et d'âmes
» crédules, à tous fainéants salariés, marchands de pana-
» cées politiques et de paraboles, tyrans en un mot de la
» pensée et de l'opinion ; je travaille à insurger la raison
» des individus contre la raison des autorités.

» D'après les statuts de la société dont je suis membre,
» tout le mal du genre humain vient de la foi à la parole
» extérieure et de la soumission à l'autorité.

On voit que la monomanie de notre homme est incurable ; qu'il n'y a pas de douches capables de calmer sa fièvre égalitaire. Il est infaillible ! lui seul possède la vérité ! Ses compagnons de conjuration ne paraissent pas être des hommes *à plume critérienne*, car ils sont muets comme des huîtres. Ils trouvent sans doute que leur chef s'en tire trop bien pour avoir besoin de leur concours. Continuons de citer ce qui a trait au critérium phénoménal.

« [Pag. 121] Ceux de mes lecteurs qui sont peu au cou-
» rant du style philosophique, me sauront gré de leur ex-
» pliquer en peu de mots ce que c'est que ce *critérium* qui
» joue, quoique invisible, un si grand rôle dans mon ouvrage.


Universitas
BIBLIOTHECA

» Le *critérium* de la certitude serait, d'après les phi-
» losophes, le moyen infaillible de constater la vérité d'une
» opinion, d'un jugement, d'une théorie ou d'un système,
» à peu près comme l'or se reconnaît à la pierre de tou-
» che, le fer à l'approche de l'aimant, ou mieux comme
» l'on s'assure d'une opération arithmétique en faisant *la*
» *preuve*. La société a eu jusqu'à présent une espèce de
» *critérium* qui est *le temps*. Ainsi les premiers hommes
» ayant observé qu'ils n'étaient pas tous égaux en force,
» en beauté, en industrie, jugèrent, et avec raison, que
» certains d'entr'eux étaient appelés par la nature à des
» fonctions simples, communes; mais ils en conclurent, et
» c'est en quoi ils se trompèrent, que ces mêmes indivi-
» dus à l'âme moins vive, au génie plus borné, à la per-
» sonnalité moins forte, étaient prédestinés à *servir* les
» autres, c'est-à-dire à travailler pendant que ceux-là se
» reposeraient, et à n'avoir d'autre volonté que la leur. De
» cette idée d'une subordination naturelle entre les hom-
» mes naquit la domesticité, qui, volontairement acceptée
» d'abord, se convertit insensiblement en un affreux escla-
» vage. Le temps, en donnant du relief à cette erreur, en
» a fait justice : les peuples ont appris à leurs dépens que
» la sujétion de l'homme à l'homme est une idée fausse,
» une théorie erronée, pernicieuse également au maître et
» à l'esclave. Et pourtant cette espèce de système social a
» duré plusieurs mille ans, et de grands philosophes l'ont
» défendu. Aujourd'hui même, sous des formes mitigées,
» des sophistes de toute couleur le soutiennent et le prô-
» nent; mais l'expérience touche à sa fin. Le temps est
» donc le *critérium* des sociétés. Sous ce rapport, l'histoire
» est la démonstration des erreurs de l'humanité, par la
» réduction à l'absurde.

» Or, le *critérium* demandé par le métaphysicien aurait » pour avantage de montrer que, dans les choses de la po- » litique, de la religion et de la morale, par exemple, le » vrai et l'utile étant immédiatement reconnus, on n'aurait » pas besoin d'attendre les douloureuses expériences du » temps. Evidemment un pareil secret serait la mort aux » sophistes, à cette maudite engeance qui, sous des noms » divers, excite la curiosité des nations, et, par la difficulté » de démêler la vérité de l'erreur dans des systèmes artis- » tement combinés, les entraîne à de funestes essais, trou- » ble leur repos et leur cause un si notable préjudice.

» Jusqu'à ce jour le *critérium* de la certitude est demeuré » une inconnue; cela résulte de la multitude des *critériums* » que l'on a successivement proposés. Les uns ont pris » pour critérium absolu définitif le témoignage des sens; » d'autres, le sens intime, l'évidence; ceux-là, le raisonne- » ment. M. Lamennais affirme qu'il n'y a pas d'autre *crité- » rium* que la raison universelle; avant lui M. de Bonnald » avait cru le découvrir dans le langage; tout récemment, » Buchez a proposé la morale; et, pour accorder tout le » monde, les éclectiques ont dit qu'il était absurde de cher- » cher un *critérium* absolu : qu'il y avait autant de crité- » riums que d'ordres spéciaux de connaissances.

» Sur toutes ces hypothèses, on peut observer : que le » témoignage des sens n'est point un *critérium,* parce que » les sens, nous mettant seulement en rapport avec les » phénomènes, ne fournissent point d'idées; que le sens » intime a besoin d'une confirmation extérieure ou d'une » certitude objective; que l'évidence exige preuve, et le » raisonnement vérification; que la raison universelle a » failli maintes fois; que le langage sert indifféremment à » exprimer le vrai et le faux; quant à la morale, qu'elle a

» besoin, comme tout le reste, de démonstration et de
» règle; enfin, que le système éclectique est le moins rai-
» sonnable de tous, puisqu'il ne sert à rien de dire qu'il
» y a plusieurs *critériums* si l'on ne peut en indiquer au-
» cun. J'ai grand peine qu'il n'en advienne du *critérium*
» de la certitude comme de la pierre philosophale : qu'on
» ne le proscrive à la fin non-seulement comme incrustra-
» ble, mais comme chimérique. Aussi ne me flatté-je point
» de l'avoir trouvé. Toutefois, je ne suis pas sûr qu'un
» plus habile ne le découvre pas.

» Quoi qu'il en soit du *critérium* ou des *critériums*, il est
» des méthodes de démonstration qui, appropriées à des
» sujets donnés, peuvent conduire à des vérités inconnues,
» mettre en lumière des rapports jusque-là inaperçus, et
» porter un paradoxe au plus haut degré de certitude. En
» pareil cas, ce n'est plus sur sa nouveauté ni même sur
» son contenu qu'un système doit être jugé : c'est sur sa
» méthode. La critique doit suivre alors l'exemple de la
» cour suprême qui, dans les affaires portées devant elle,
» n'examine jamais le fond, mais la procédure. Or, qu'est-ce
» que la procédure? Une méthode. »

Après avoir indiqué de vaines recherches sur le *critérium*, notre halluciné prit pour texte de ses analyses la *justice*, et il trouva au fond de son creuset, non pas le *critérium de la certitude*, mais un traité *métaphysico-économico-politique*. Cette étude l'a conduit à affirmer, la main sur la conscience, devant Dieu et devant les hommes —
« que toutes les causes d'inégalités sociales se réduisent à
» trois : 1° l'appropriation gratuite des forces collectives ;
» 2° l'inégalité dans les charges ; 3° le droit de bénéfice ou
» d'aubaine. Et comme cette triple façon d'usurper le bien
» d'autrui constitue essentiellement le domaine de pro-

» priété, j'ai nié la légitimité de la propriété, et j'ai pro-
» clamé son identité avec le vol. — Voilà mon délit : j'ai
» raisonné sur la propriété, j'ai cherché le *critérium* de la
» justice ; j'ai prétendu démontrer, non la possibilité, mais
» la nécessité de l'égalité des fortunes. »

Que s'est-il donc passé dans le ménage cérébral de notre malade? *Après avoir posé une vérité absolue sur laquelle toute hésitation est impossible, lui qui prétend posséder une méthode infaillible,* le voilà déclarant, vingt-cinq pages plus bas, que ce *critérium* est comme la pierre *philosophale,* comme une *chimère !*...

Il a fait passer au van de son *critérium infaillible,* pour les juger, la religion, la philosophie, la métaphysique, l'économie politique, tous les systèmes sociaux, et il nous dit tranquillement que ce critérium est encore à découvrir!... Qui se serait attendu à un pareil aveu, à un *fiasco* aussi déplorable?... Au lieu du *critérium,* c'est un traité *métaphysico-économico-politique :* c'est très bien ! Mais comme nous savons ce que vaut et signifie le mot *métaphysico,* tout ce prétendu traité est, au fond, un *blago-sophistico-scapino-bilboqueto* industriel d'un prolétaire de la pensée qui, après vingt ans de travaux, se trouvant à la *veille de manquer de pain,* a imaginé de lancer une bombe économique qu'il a fait éclater le plus bruyamment possible sur la tête des cuistres de propriétaires pour faire dresser leurs oreilles, les aveugler, les hébéter, les ahurir, profiter de leur stupéfaction pour exploiter leur bourse, et du même coup berner, fouailler l'engeance écrivassière, mystifier et bafouer la race utopière.

— Mille tonnerres! si nous tenions Proudhon, nous l'embrasserions pour nous avoir fait manger un poisson d'avril assaisonné d'une sauce aussi savante, aussi piquante, émous-

tillante et abracadabrante! Parole d'honneur! nous voulions lui reprocher comme un vol la somme employée à l'acquisition de ses livres, nous ne la regrettons plus ; nous lui faisons, au contraire, notre sincère compliment! On ne peut avoir plus d'esprit, plus de génie *cabalistique* que *l'aventurier* byzontin, que le *Paturot* de la dialectique sérielle, pour se faire une position sociale, en offrant à ses contemporains, après vingt ans d'exercice, *non la possibilité,* mais *la nécessité abstraite de l'égalité des fortunes,* c'est-à-dire l'impossibilité de l'égalité pratique. — *Bravo, bravissimo, caro mio! Per bacho! non e vero, ma bene, bene trovato!*

Ah ça! notre aventurier serait-il un chevalier d'industrie intellectuelle, très expert dans l'art de faire sauter la coupe logique pour flouer ses partenaires et s'enrichir aux dépens du sens commun des niais et des imbéciles? ou bien un de ces sujets que cite Gall qui ont la faculté de la dextérité manuelle provoquée par un prurit involontaire dans leur métacarpe, de telle façon que leurs doigts, comme l'aimant se promenant sur la limaille, accrochent tout ce qu'ils trouvent selon le goût du sujet, sans avoir la moindre conscience de la moralité ou de l'immoralité de leurs actes?

Il nous dit (p. 55, *système des contradictions*) : « Ainsi » donc, au nom de la société que Dieu inspire, une aca» démie interroge..... — Au nom de la même société, je » suis l'un des voyants qui essaient de répondre. La tâche » est immense, et je ne promets pas de la remplir : j'irai » jusqu'où Dieu me donnera. Mais quel que soit mon dis» cours, il ne vient pas de moi ; la pensée qui fait courir » ma plume ne m'est pas personnelle, et rien de ce que » j'écris ne m'est imputable. Je rapporterai les faits tels » que je les ai vus, et je jugerai sur ce que j'en aurai dit; » j'appellerai chaque chose de son nom le plus énergique

» et nul n'y pourra trouver une offense. Je chercherai li-
» brement et d'après les règles de la devination que j'ai
» apprise ce que nous veut le conseil divin qui s'exprime
» en ce moment par la bouche éloquente des sages et par
» les vagissements inarticulés du peuple, et quand je nie-
» rais toutes les prérogatives consacrées par notre constitu-
» tion, je ne serais point factieux. Je montrerai du doigt
» où nous pousse l'invisible aiguillon, et mon action ni
» mes paroles ne seront irritantes. Je provoquerai la nue,
» et quand je ferais tomber la foudre, je serais innocent.
» Dans cette enquête solennelle où l'académie m'invite, j'ai
» plus que le droit de dire la vérité : j'ai le droit de dire
» ce que je pense. Puissent ma pensée, mon expression et
» la vérité n'être jamais qu'une seule et même chose! »

Nous savons déjà à travers quel prisme il voit les choses et comment ce qu'il dit est très souvent fort peu conforme à la réalité. Son vouloir, son pouvoir, son savoir et son devoir se livrent dans son ménage cérébral une guerre à outrance : on y casse et brise les meubles et la vaisselle ; la femme et le mari se jettent tour à tour par la fenêtre. Il faut à chaque instant que la garde intervienne, non pour maintenir l'ordre dans le logis (car ce n'est pas possible), mais pour empêcher que le désordre se communique au dehors.

Proudhon, dans les questions d'application de la théorie sérielle, est comme un ouvrier dans une manufacture de pianos qui aurait passé sa vie dans la confection parcellaire des touches. Il aurait remarqué l'ordre égalitaire dans lequel l'ajusteur aurait disposé le clavier, sans se rendre compte de l'usage des cordes d'inégale longueur auxquelles elles correspondent et qu'elles doivent faire vibrer. Quant aux effets que le musicien doit en tirer, il n'en a pas la

moindre idée. Une partition, pour ce goujat, est une chimère, une utopie.

Ce métaphysicien exclusif, mécanisé, abruti par la culture d'une seule idée vraie en tant qu'abstraction mathématique, fausse et erronée en application concrète et généralisée, a extravagué au point de se faire mettre la camisole de force et d'être bâillonné comme un fou dangereux. Vraiment Napoléon Ier n'avait pas tort de repousser les *simples idéologues* comme une peste et une engeance fort dangereuse !

Nous connaissons les travaux d'un métaphysicien orthodoxe bien autrement fort en logique et en vraie science positive que notre cerveau brûlé qui, fasciné par l'idée égalitaire idéelle, fossilisé par la Bible, a produit une œuvre des plus instructives, des plus remarquables, des plus curieuses qu'on puisse imaginer : il est arrivé à détruire de fond en comble, *sans s'en douter*, la religion chrétienne qu'il voulait mathématiquement démontrer. Nous regrettons fort que la longueur du travail ne nous permette pas d'accoupler ces deux égalitaires *ex-représentants* qui sont aux antipodes l'un de l'autre. Quel contraste instructif et divertissant il résulterait de ce rapprochement !....

L'auteur des *Contradictions économiques* a pris pour devise : *démolir et édifier*. Pour accomplir sa mission, il a cherché à éventrer tous les travaux de ses devanciers et de ses contemporains pour faire valoir, par les moyens les plus artificieux, les plus spécieux, ses études parcellaires, et les présenter comme seules capables de résoudre tous les problèmes du présent et de l'avenir. Après avoir renoncé à la critique calme et sérieuse de la doctrine de Fourier, il s'est livré à d'indignes pasquinades. Sa tactique consiste à présenter les parties les plus obscures et à

garder un silence hypocrite sur celles que l'intelligence contemporaine peut apprécier et dont lui s'occupe spécialement. Ainsi Fourier a donné une formule du développement de la vie collective déduite de l'observation philosophique, que Proudhon indique parfaitement :

« [144] Grâce à ces études, nous savons que le développement de l'individu est identique au développement de l'espèce. C'est dans l'histoire et la législation comparée qu'il faut étudier le moi et chercher la psycologie. »

Le tableau des phases et des périodes successives de la vie de l'humanité est la traduction sériaire de cette idée. Il a donné ensuite la description abrégée des institutions de tout le passé de l'histoire ; il a distingué des caractères que nul, avant lui, n'avait soupçonnés, tels que les caractères de *base*, de *lien*, de *fanal* et d'*écart*. Chacun de ces caractères est double : il les divise en *pivotaux*, en *ambigus* et en *permanents*.

Arrivé à la civilisation, il la partage en quatre phases, dont les pivots sont : *les droits civils de l'épouse — l'affranchissement des industrieux — le monopole maritime — la féodalité industrielle*. Fourier, avec sa distribution sérielle et sa puissance synthétique, saisit au milieu de tous les faits historiques les lois principales autour desquelles toutes les institutions secondaires gravitent, tandis que le vulgaire des historiens et des économistes se perd dans un océan de détails au milieu desquels il se noie, sans pouvoir saisir le fil conducteur du mouvement des diverses époques. Fourier, dans quelques sections méthodiquement et analytiquement distribuées, déroule la philosophie du mouvement économique avec une précision étonnante : il trace un tableau sérié des trente-six caractères du commerce civilisé ; il donne la hiérarchie des banqueroutes qu'il di-

vise en ordres, genres et espèces, le tout caractérisé et décrit avec une causticité toute gauloise qui ébahit son lecteur; il place la civilisation sous son microscope solaire, fait pénétrer à travers son organisme sa lumière intellectuelle et montre les fonctions de tous les viscères. Notre aventurier sériel nous dit sans sourciller: « Fourier ne sait pas le premier mot des choses dont il parle ! »

Bien que le sociologue Fourier ait méthodiquement indiqué le développement progressif théorique, en réalité la succession des périodes est fort irrégulière ; elles s'enchevêtrent, se contrarient, se choquent, s'immobilisent, s'activent et se compliquent, se dénouent souvent d'une manière tout-à-fait inattendue.

Notre prétendu voyant, doué d'un esprit d'analyse remarquable, mais dépourvu d'intuition et de coup d'œil synthétique, furieux de ne pouvoir saisir le fil qui conduit son démon sériel dans le labyrinthe social, abandonne l'application de la loi qu'il a parfaitement appréciée comme méthode universelle, et se réfugie dans un seul coin de la science ; là, armé de son microscope analytique, il s'est mis à étudier les *contradictions économiques* et a produit une œuvre des plus instructives. Il a repris tous les travaux des économistes, examiné un à un les matériaux divers sortis de leur officine, et en physiologiste habile il en a déterminé les fonctions particulières, les relations, les oppositions, l'effet utile, les frottements, etc. Dans toute cette décomposition des forces économiques sur lesquelles repose la vie matérielle des sociétés, il a montré une rare sagacité et fait jaillir des vérités *de détail* très précieuses, en prouvant qu'il existe une *science pure* d'organisation autour de laquelle gravite *une pratique empirique, désordonnée,* qui se rapproche instinctivement de ce type.

Si l'on rapproche maintenant cette critique de celle de Fourier, on trouve d'abord comme dénomination que l'un appelle *époques* ce que l'autre désigne par les mots *phases* et *périodes*. Le premier appelle *antinomies* ce que le second désigne par *pivots direct* et *inverse, contact des extrêmes, cercle vicieux*.

Le *Système des Contradictions économiques* par Proudhon est un savant commentaire, un *a fortiori* de la Critique générale de Fourier. Avec le système de négation, de réprobation, de dénigrement absolu de notre démolisseur, il ne pouvait appliquer, d'après son principe égalitaire, la distribution sérielle botanique qui sert de type de distribution à tous les travaux de l'auteur de *l'Unité universelle*. C'est avec cette baguette magique qu'il décrit et condense en quelques pages ce qui nécessite aux économistes et aux historiens de nombreux volumes ; sa méthode le fait arriver en quelques bonds à la synthèse. Proudhon ne peut y atteindre ; il reste en chemin par impuissance et aussi par le caractère de son entendement qui l'oblige à tout commencer au déluge ; puis, au lieu de suivre le mouvement *composé* de l'histoire de l'homme et de la nature, il se met à décrire une interminable et *simple* ligne spirale ; il marche et rampe comme un colimaçon ; il tourne et retourne chaque objet, le flaire et le darde de son œil myope et perçant. Ce n'est qu'après l'avoir recouvert et décomposé par sa bave visqueuse et irrisée qu'il l'abandonne, et que les alouettes de l'intelligence, fascinées par le brillant miroitement de son opération dialectique, sont prises dans ses filets.

Cette éminente qualité analytique, beaucoup trop développée, a annihilé en lui la faculté synthétique : aussi, après avoir nourri, élevé les deux enfants antinomiques,

dès qu'ils sont arrivés à l'âge de puberté il ne peut les marier. Ne sachant trouver les conditions sociales *naturelles* de l'union, le grand-prêtre de la science ne peut prononcer le *conjungo*. Comment le pourrait-il puisque son entendement n'est apte qu'à créer des idées mâles et des idées neutres mathématiques ? Leur hymen ne peut produire que la mort par un épuisement stérile. Le vrai génie est androgyne ; l'entendement Proudhon n'a pas d'ovaire.

Dans la razzia qu'opère notre forban sur toutes les doctrines, il n'a épargné que les travaux d'un seul homme — *Auguste Comte* — dont il ne dit rien ; il le signale seulement comme un savant. Ce silence a de quoi étonner de la part de l'inventeur de *l'an-archie*, de l'homme qui veut détruire toute *autorité* quand le sociologue Comte cherche à reconstituer l'autorité en tout et partout sur le type catholique du moyen-âge dont il a fait son idéal, et en se posant modestement comme *pape positiviste*. — Le pauvre homme ! !

La société renfermant des esprits à dominantes diverses, ce pontife a pour adeptes et pour fidèles des hommes instruits, ornés d'une bosse *vénérative* très développée, mais qui sont par leur caractère aux antipodes de Proudhon. Respectons ces sujets, car Dieu a bien fait ce qu'il a fait, à condition que l'homme saura faire un usage intelligent, éclairé et *mesuré* de ses facultés dominantes.

Nous ne dirons pas ici les causes du prudent et hypocrite silence du citoyen Proudhon sur les travaux d'Auguste Comte.

CHAPITRE IV.

DE LA FEMME.

Les progrès sociaux et les changements de périodes s'opèrent en raison des progrès des femmes vers la liberté.

FOURIER.

Je crois que la femme ne peut être que ménagère ou courtisane ; qu'elle est incapable de se connaître et de se régir.

PROUDHON.

Passons à la question palpitante, émouvante et fascinante de l'être nerveux, capricieux, vaporeux, changeant, fantasque, mystique et mystérieux, de cet inconnu qui, depuis l'origine de l'homme sur la terre, met à la torture l'esprit de tous les législateurs politiques et religieux qui, ne pouvant deviner la véritable destinée du sphinx féminin, le pétrissent, le torturent selon le bon plaisir de leur ignorance et de leur égoïsme barbu, pour le faire fonctionner dans leur idéal de société mesquin, étroit et borné, pour le malheur de tous !

Les progressistes et les émancipateurs de la femme font grand bruit des hérésies qui jaillissent du cerveau de l'auteur de la *Célébration du Dimanche,* qui célèbre fort mal les qualités et les perfections du beau sexe. Si l'on con-

naissait l'esprit qui anime l'hypostase masculine proudhonienne, si l'on savait qui il est, si lui-même en avait la conscience nette et lucide, on ne serait pas plus étonné de ses idées sur la femme que de sa répulsion pour la propriété. Que sont les vitupérations de Proudhon contre les abus de la propriété auprès des malédictions et des réprobations des saint Bazile, saint Jérôme, saint Clément, saint Ambroise, saint Chrysostôme, etc., confirmées par les conciles ?.... Proudhon, qui considère la religion comme une *hallucination*, ne fait que continuer et renouveler au XIXe siècle les mêmes idées sous une forme plus savante ; il vient ressasser de vieux rogatons moralistiques et économiques qui ont servi d'aliment aux chrétiens de la première heure. Ces hommes étaient dans le vrai relativement à leur époque. Sous le rapport de l'union des sexes, ce pédant archéologue vient déterrer les vieilles brutalités des époques barbares qui traînent dans la Bible, avec la prétention de les ériger en lois morales pour le présent et l'avenir. Voici son *Credo :*

« Je crois qu'entre l'homme et la femme il y a une
» séparation de même nature que celle que la différence
» de race met entre les animaux.

» Je crois que, par nature et par destination, la femme
» n'est ni associée, ni fonctionnaire, ni citoyenne.

» Je crois que, dans l'atelier social, elle n'est jusqu'à son
» mariage qu'apprentie, tout au plus sous-maîtresse.

» Je crois qu'elle est mineure dans la famille, l'art, la
» science, l'industrie, la philosophie, et qu'elle n'est *rien*
» dans la cité.

» Je crois qu'elle ne peut être que ménagère ou courti-
» sane ; je crois qu'elle est incapable de se connaître et de
» se régir.

» Je crois fermement que la base de *l'égalité des droits*
» est dans la *simple qualité d'être humain ;* or, la femme
» ne pouvant avoir des droits égaux à ceux de l'homme,
» j'affirme qu'elle n'appartient pas à l'espèce humaine. »

La croyance des docteurs de l'Eglise, à l'épisode qui s'est passée dans le jardin d'Eden, leur a fait adopter à l'égard de notre mère Eve toutes les idées de la législation primitive. Dans l'esprit de cette législation, l'inclination d'un sexe vers l'autre est naturelle chez les êtres animés. Mais, pour que chez l'homme elle serve de base à la société, il faut que le législateur s'en empare ; il faut qu'il gagne, qu'il séduise, qu'il endoctrine le cœur de la femme et le forme selon cette inclination. Il faut qu'il rende difficile, et par conséquent cher et durable, le choix d'une épouse afin qu'on ne se sépare pas comme les brutes après s'être rapprochés pour concevoir. Selon les mœurs orientales, l'inclination de la femme, principe d'excitation et de trouble, ne doit pas être comptée. La femme est un être passif, mis au monde pour créer, et dont le rédacteur de la Genèse ne paraît pas avoir une haute idée. Le fait est que partout dans son œuvre la femme est présentée sous un jour défavorable, ou comme auteur, ou comme cause de malheurs. Les êtres générés du sexe féminin ne sont désignés nominativement que lorsqu'il y a obligation indispensable ; et lorsque les femmes jouent un rôle, ce rôle est ou insignifiant, ou cause de malheur, ou principe d'une mauvaise action.

Eve est cause de l'introduction du péché et de la mort dans le monde.

Après Eve, *Sara* est partout représentée défavorablement. Sa belle-sœur, femme de Loth, désobéit aux ordres de Dieu : c'est pourquoi elle est changée en une borne ou statue de sel.

Les *filles de Loth,* que leur père offre d'abandonner à la dépravation des habitants de Sodome, commettent de sang-froid, sur un frivole prétexte, le plus abominable inceste.

Thamar joue le rôle d'une prostituée.

Agar elle-même devient insolente et se fait chasser par Abraham.

Sara est représentée incrédule quand Dieu lui fait annoncer sa maternité; elle devient vindicative, sans pitié pour un pauvre enfant, premier fils de son mari, quand elle est devenue mère.

L'orgueil et l'insolence sont les sentiments que l'auteur de la Genèse attribue aux femmes dans la fécondité.

Si Jacob trompe son père aux dépens de son frère aîné et de toute la postérité de ce frère, c'est par les conseils et à la sollicitation de sa mère *Rebecca*, laquelle ne recule pas devant la malédiction de son mari.

Dina est cause de l'extermination de tout un peuple.

Enfin apparaît la *femme de Putiphar.*

Ces saints personnages n'ont fait que continuer ce concert d'observations malveillantes à l'égard des femmes, qui ne se doutent guère que les prières qu'elles leur adressent doivent être assez mal accueillies, si dans le séjour de la vérité divine ils ne sont pas mieux éclairés.

Voici un échantillon de leur opinion sur la femme ;

O malum summum et acutissimum telum diaboli, mulier! s'écrie saint Jean Chrysostôme. *Per mulierem Adam in paradiso diabolus prostravit, et de paradiso exterminavit.*

Sous l'influence de cette antique légende, saint Augustin établit en principe : *Mulier docere non potest, nec testis esse, neque fidem dicere, neque judicare, quantò magis non potest imperare.*

Mulier jumentum malum, vermis repens atque Adamo

domicilium habens, dit saint Jean Damascène, *mendacii filia, paradisi custodia, Adami expultrix, hostis perniciosa, pacis inimica.*

Selon saint Pierre Chrysologue, évêque de Ravenne, elle est *malis causa, peccati auctor, sepulcri titulus, inferni janua et lamenti necessitas tota.*

Selon saint Antonin, la femme est *caput peccati, arma diaboli. — Cùm mulierem vides,* dit-il, *non hominem, non belluam, sed diabolum esse credito.* — Sa voix, c'est *serpentis sibilus.*

Saint Cyprian aimerait mieux entendre *basilicum sibilantem* que le chant d'une femme.

Saint Bonaventure aime à comparer la femme au scorpion toujours prêt à blesser l'homme ; elle est, dit-il, *arma et balistæ diaboli.*

Eusèbe de Césarée dit aussi que la femme est *diaboli sagitta.*

Selon saint Grégoire-le-Grand, *mulier recta docere nescit. —Si mulier suo arbitrio relinquatur, citò ad deteriora delabitur,* dit saint Jérôme, — *Optima fœmina rarior est phœnice,* dit-il encore ; elle est *janua diaboli, via iniquitatis, scorpionis percussio, nocivumque genus.*

On n'en finirait pas si l'on voulait citer toutes les aménités adressées à la femme dont sont émaillés les livres saints ; tout cela, par suite de la prétendue faute attribuée à Eve. Portez donc neuf mois dans votre sein ; nourrissez de votre lait et perdez votre santé à soigner ces petits mâles qui, arrivés à l'âge de la fougue charnelle, se ruent comme des brutes sur votre corps ; et puis, quand ils auront assouvi leur rut animal, gonflés de science historique, fascinés par une théologie mystique et symbolique, abrutis par une philosophie sans entrailles, ils passeront le reste de leurs jours

à exploiter à injurier leurs mères et leurs sœurs, s'imaginant vivre saintement et philosophiquement. Quelle dérision !....

On comprend, après ces citations, comment un concile a pu déclarer que la femme n'avait pas d'âme. Or, Proudhon *en était ;* c'est lui qui, plus tard, sous le nom de *Pietro Damiani,* parcourut l'Italie en apostrophant ainsi les femmes : « C'est à vous que je m'adresse, séductrices des clercs, amorce de Satan, écume du paradis, poison des âmes, glaive des cœurs, huppes, hiboux, chouettes, louves, sangsues insatiables, etc. » Or, ce Damiani était un moine paillard et frappard, à trogne rouge, grand fouailleur de ribaudes; qui, ayant été mordu par une louve, parcourait le pays, excité par les lancinations de sa blessure, pour satisfaire sa satanique vengeance sous prétexte de morale. Après ses vies successives et ses alternances de sexe, le voilà qui, sous le souvenir vague et lointain de cette aventure, poursuit encore la femme d'un reste de *vendetta.* Ce Briarée social a été successivement père de l'Eglise, soldat, fille de joie, bénédictin, abbesse, manant, servante, seigneur détroussant les passants, tondeur de chiens, coupeur d'animaux ; dans sa vie présente il a exercé plusieurs professions : il a été commis dans une maison de commission, typographe, métaphysicien, révolutionnaire, fabricant de blagues rationnelles et morales, travaillant sur commande toute sorte de sujets, et livrant ses articles poudrés, pommadés, frisés, fardés de carmin littéraire, gonflés de crinoline philosophique et lustrés de bandoline métaphysique, le tout au plus haut prix possible. De ce contact d'extrêmes, il est arrivé à une sorte d'éclectisme cahotique qui le fait tout critiquer, tout repousser, pour n'affirmer que lui-même et se diviniser.

Voilà comment, au XIXe siècle, dans le même cerveau on trouve entre les idées du même homme des écarts de plusieurs siècles ; voilà pourquoi on le voit tour à tour plein d'amour pour l'Eglise, de haine et de mépris pour les aveugles théologiens qui ne savent, selon lui, *de quel esprit ils sont.* Son savoir, ses sympathies, ses antipathies, ne sont que la résultante des acquisitions faites pendant ses vies successives, et nullement dans sa seule station actuelle qu'il est incapable d'harmoniser. Possédé du démon de la connaissance, démon qui fait de l'homme un hibou ; corrigé de sa *papillonne* érotique dévergondée, de coq il est passé au tourtereau, au monogame orthodoxe ; il a pris femme pour meubler sa solitude, et il a fait des filles pour avoir des serviteurs naturels qui, selon les mœurs patriarcales, seront élevées, l'une à faire la pâtée paternelle, l'autre à décrasser son linge sale ; celle-ci à recurer les marmites, celle-là à raccommoder le linge et les culottes paternelles.

Quant à l'*ancilla domini,* elle doit se consacrer à l'éducation hygiénique des moutards, à la direction du ménage, et aux soins à donner au chef pendant ses indispositions, tels que tisanes, frictions, cataplasmes, médecines, et les suites plus ou moins répulsives vaincues par ce trésor d'amour affectif que ces bélîtres de mécaniciens rationnels ne comprendront et n'apprécieront jamais.

Sous le rapport de l'instruction morale et religieuse à donner à sa progéniture, il entend être le seul directeur : *Je défends au prêtre de porter sa main sur mes enfants, sinon je tuerai le prêtre ;* ce qui ne l'empêche pas de s'écrier [134] : « Religion bien aimée, faut-il que la bourgeoisie qui a tant » besoin de toi te méconnaisse ! »

Voilà l'hydro-propriétaire inorganique tombé dans le propriétarisme le plus féroce à l'endroit de la production or-

ganique. On dirait un paysan bas-breton qui menace de mort le voisin qui lui offre d'élever et de soigner ses veaux, ses brebis et ses pouliches. Il parle de *ses* enfants comme un sculpteur parlerait de *sa* maquette, un potier de *son* vase ; comme s'il était pour quelque chose dans la structure, la forme et le rapport de leurs organes ; comme s'il avait disposé à sa fantaisie et selon ses désirs de la nature de l'entendement, des aptitudes de ces êtres qui viennent souvent à la lumière malgré nous, et qui, malgré tous les désirs et la bonne volonté mise à l'œuvre par les conjoints, ne produisent rien ; des enfants dont les penchants, les goûts et la figure sont un perpétuel mécompte, une mystification ironique infligée aux parents par la nature, à laquelle ils appartiennent réellement, qu'elle seule produit avec des facultés et des aptitudes variées, inégales en virtualité, appropriées à ses vues : vues que ce métaphysicien au cerveau fêlé et éburné est tout le premier à méconnaître et à vouloir comprimer, opprimer et fausser pour les égaliser.

Cet enragé papa voudra inoculer ses idées illusoires à ses filles pour les mettre en garde contre les sottises, les turpitudes, les absurdités du vieux monde. Ces enfants, par suite d'une éducation particulière, commettront, pour éviter un mal, cent sottises qui les compromettront et les rendront ridicules et répulsifs dans leurs relations. Il voudra faire des esprits forts, des rationalistes de ses filles, pour les mettre à l'abri des illusions religieuses, et il trouvera peut-être dans l'une d'elles la *merveillosité* très développée qui deviendra un obstacle invincible à ses enseignements. Cette faculté contrariée réagira, et fera rêver anges, séraphins, chérubins, séjour céleste. Pour faire son salut, elle ambitionnera le froc ou la cornette ; pour se préserver des em-

bûches de Satan et des maléfices de son père, elle aura recours au scapulaire et à l'eau de La Salette.

Proudhon, avec son amour paternel extrême, en apparence si féroce, par suite des lois occultes des sympathies contrastées, se sera attaché aveuglément à cette petite créature dont les caresses, la gentillesse, l'imagination précoce auront flatté son orgueil de père ; en grandissant, les enseignements paternels, reçus avec intelligence, auront aveuglé, séduit et inféodé l'entendement mâle du père à l'entendement femelle de la fille. Arrivé à l'âge de puberté, le cœur candide et innocent fait errer l'esprit dans un vague mystérieux qui se trahit par des caprices et des irrégularités d'humeur. Le besoin d'aimer, de s'attacher à un je ne sais quoi indéfinissable que l'expérience du père s'explique très bien, fait redoubler la sollicitude de ce dernier, qui, ne pouvant donner la définition et encore moins résoudre l'équation idéo-réelle que cherche instinctivement la fille, lui fait inventer toute sorte de dérivatifs insuffisants. Pour combler le vide du cœur, la vierge trouve dans l'amour mystique un aliment à la passion organique déviée. Tous les enseignements positifs du philosophe, colorés par le prisme de la merveillosité, tournent à l'extase ; l'amour divin finit par tout envahir et dominer sans partage. Le père spirituel, que le père charnel voulait tuer, se trouve avoir vaincu sans combat. Le grand philosophe, le grand Croquemitaine religieux *qui ne craint rien pour sa personne, ni la prison, ni les galères,* esclave de sa passion paternelle, brisé, terrassé par la nature, obéit, subjugué par l'enfant, par la *mineure incapable de se connaître et de se régir......*

La plus curieuse des évolutions de l'auteur *des Confes-*

sions d'un Révolutionnaire, c'est, tout en menaçant de tuer le prêtre, de le voir s'emparer du tricorne et de la soutane du serviteur de Dieu, et, blotti dans son fromage ou dans son antre familial, ouvrir un dispensaire de morale où viennent des Madeleines en maillot expertes dans l'art des grands et petits écarts, exercées à toutes les voltiges équestres et érotiques; Madeleines *culottées*, non repentantes, mais *embêtées,* rassasiées de plaisirs de toute sorte, et qui, n'ayant pu combler leur vide gastrico-obtétrical, s'adressent au révérend père Proudhon qui leur donne des leçons de gymnastique animico-morale pleines de sagesse, avec un tact hypocratique, un ton tout paterne des plus édifiants, et leur envoie des ordonnances charmantes rédigées avec un art admirable. On voit bien qu'il se rappelle son ancienne profession.

Pères qui avez mis au monde des filles à peau brune, à cheveux noirs, à hanches et à bouche larges, à lèvres épaisses estompées de duvet noir, à organisme plantureux illustré par des formes marmoréennes, au lieu de diriger ces gaillardes vers un confessional, adressez-les au révérend et docte Proudhon : il vous conseillera, au lieu de prière, de leur faire scier du bois tous les matins, d'armer leurs pieds de brosses, et au son du cornet à piston ou de tout autre instrument si vous êtes musicien, de leur faire danser la *frotesca* dans vos appartements. Vous réaliserez ainsi l'*utile dulci.* Beaucoup d'exercices musculaires appliqués aux soins du ménage sont un excellent dérivatif pour calmer les ardeurs juvéniles, et arriver sans accident à l'époque où un synapisme matrimonial devra terminer cette crise de la vie ; après quoi, on livre le gérant responsable marital aux péripéties antinomiques qui naissent forcément du choc de la loi simpliste idéelle contre la loi composée

naturelle que le savantissisme, le rodotantissisme et le monogantissisme Proudhon ne synthétisera jamais.

Sur la grave et fondamentale question de la femme, on ne trouve dans ce moralistolâtre rien de positif, de scientifique, de méthodique, reposant sur la physiologie, la psycologie et l'histoire. C'est accidentellement qu'il traite ce sujet, en réfutant et critiquant à tort et à travers les idées des diverses écoles qu'il confond entr'elles, en se donnant le facile plaisir de débiter des tirades et des boutades morales fort ridicules. On dirait des fragments de sermons cousus ensemble par quelque sacristain qui s'est grisé avec le vin des burettes de son curé. Nous sommes donc réduit, pour apprécier ses doctrines matrimoniales, à citer des passages pris dans le fouillis inextricable de ses œuvres.

Dans le *Système des Contradictions,* Proudhon, au chapitre XI, montre quelles sont les causes de la propriété arrivée à un certain degré de développement. Il dit que « dans la propriété comme dans l'amour, *posséder et être* » possédé (l'actif et le passif), n'expriment toujours qu'une » même chose. L'un n'est possible que par l'autre ; et ce » n'est seulement que par cette réciprocité que l'homme, » jusqu'alors tenu par une obligation unilatérale, mainte- » nant enchaîné par le contrat synallagmatique qu'il vient » de passer avec la nature, sent tout ce qu'il est et ce qu'il » vaut, et jouit de la plénitude de l'existence. Et telle est » la révolution qu'opère dans le cœur de l'homme la pro- » priété, que, loin de matérialiser ses affections, elle les » spiritualise ; c'est alors qu'il apprend à distinguer la nu- » propriété de l'usufruit, le domaine éminent transcendan- » tal de la simple possession ; et cette distinction à laquelle » le monopole ne pouvait atteindre est un pas de plus vers » l'affranchissement de l'espèce, vers l'association, qui con-

» siste dans l'union des volontés et l'accord des principes
» bien plus que dans une chétive communauté de biens qui
» opprime à la fois l'âme et le corps.

» Mais c'est surtout dans la famille que se découvre le
» sens profond de la propriété. La famille et la propriété
» marchent de front, appuyées l'une sur l'autre, n'ayant
» l'une et l'autre de signification et de valeur que par le
» rapport qui les unit.

» Avec la propriété commence le rôle de la femme. Le
» ménage, cette chose toute idéale, et que l'on s'efforce en
» vain de rendre ridicule, le ménage est le royaume de la
» femme, le monument de la famille. Otez le ménage, ôtez
» cette pierre du foyer, centre d'attraction des époux, il
» reste des couples, il n'y a plus de famille..... Or, qu'est-
» ce que le ménage par rapport à la société ambiante, sinon
» tout à la fois le rudiment et la forteresse de la propriété ?

» L'homme et la femme sont nécessaires l'un à l'autre
» comme deux principes constitutifs du travail. Le mariage,
» dans sa dualité indissoluble, est l'incarnation du dualis-
» me économique qui s'exprime, comme l'on sait, par les
» termes généraux de consommation et de production. C'est
» dans cette vue qu'ont été réglées les aptitudes des sexes,
» le travail pour l'un, la dépense pour l'autre ; et malheur
» à toute union dans laquelle une des parties manque à
» son devoir !

» Le ménage, voilà donc pour toute femme dans l'ordre
» économique le plus désirable des biens. La propriété,
» l'atelier, le travail à son compte, voilà avec la femme ce
» que tout homme souhaite le plus. Amour et mariage,
» travail et ménage, propriété et *domesticité*, tous ces ter-
» mes sont équivalents, toutes ces idées s'appellent, et
» créent pour les futurs auteurs de la famille une longue

» perspective de bonheur, comme elles révèlent au philo-
» sophe tout un système.

» Sur tout cela le genre humain est unanime, moins cependant le socialisme, qui seul, dans le vague de ses idées, proteste contre l'unanimité du genre humain. Le socialisme veut abolir le ménage, parce qu'il coûte trop cher ; la famille, parce qu'elle fait tort à la patrie ; la propriété, parce qu'elle préjudicie à l'état.

» Le socialisme veut changer le rôle de la femme : de reine que la société l'a établie, il veut en faire une prêtresse de Cotytto. Je n'entrerai pas dans une discussion directe des idées socialistes à cet égard. Le socialisme, sur le mariage comme sur l'association, n'a pas d'idées ; et toute sa critique est un aveu très-explicite d'ignorance, genre d'argumentation sans autorité et sans portée.....

» L'hérédité est l'espoir du ménage, le contrefort de la famille, la raison dernière de la propriété. Sans l'hérédité, la propriété n'est qu'un mot, le rôle de la femme devient une énigme........ » Proudhon regarde la *rente* comme devant servir à rendre propriétaires tous les hommes, après avoir détruit la forme de la propriété actuelle. Une simple mutualité d'échange, aidée de quelques combinaisons de banque, suffira.

L'auteur du Système des Contradictions passe au revers de la médaille propriétaire et montre comment la propriété, après avoir réalisé une pensée utile, louable, fatale, se jette dans une hypothèse impossible. Il déroule les abus de la propriété et montre qu'elle est insociable non seulement dans la possession, mais dans la production ; elle sépare l'homme de l'homme cent fois plus que ne faisait le monopole. Il distingue la communauté de propriété, comme les *grandes compagnies,* de la propriété-individu. La propriété-

corporation est sans entrailles, sans remords ; le propriétaire-individu peut se montrer accessible à la pitié, à la justice, à la honte.

« Ainsi la propriété, qui devait consommer l'union sainte » de l'homme et de la nature, n'aboutit qu'à une infâme » prostitution. Le sultan abuse de son esclave ; la terre » est pour lui un instrument de luxure..... Je trouve ici » plus qu'une métaphore, je découvre une profonde ana- » logie. » — Ici il explique ce qui distingue le mariage du concubinage : « Ce qui constitue le mariage, c'est que la » société y est présente, non pas seulement à l'instant des » promesses, mais tant que dure la cohabitation des époux. » L'égoïsme préside au concubinage, tandis que dans le » mariage l'intervention de la société purifie cet égoïsme. » Et voyez les conséquences : la société, qui venge l'adul- » tère et punit le parjure, ne reçoit pas la plainte du concu- » binaire contre sa concubine : de telles amours ne la » regardent non plus que les accouplements des chiens, » *foris canes et impudici ;* elle s'en détourne avec dégoût. » La société rejette la veuve et l'orphelin du concubinaire, » et ne les admet pas à la succession. A ses yeux, la mère » est prostituée, l'enfant bâtard ; comme si elle disait : à » l'une, — vous vous êtes livrée sans moi ; à l'autre, — votre » père vous a engendré pour son plaisir, il ne me plaît pas » de vous adopter. Celui qui fait injure au mariage ne peut » réclamer la garantie du mariage : telle est la loi sociale, » loi rigoureuse, mais juste, qu'il n'appartenait qu'à l'hypo- » crisie socialiste, à ceux qui veulent à la fois l'amour » chaste et l'amour obscène, de calomnier.

» Ce sentiment de l'intervention sociale dans l'acte le » plus personnel et le plus volontaire de l'homme ; ce res- » pect indéfinissable d'un Dieu présent qui augmente

» l'amour en le rendant chaste, est pour l'épouse une
» source d'affection mystérieuse, hors de là inconnue.
» Dans le mariage, l'homme est amant de toutes les fem-
» mes, parce que dans le mariage seul il ressent le véri-
» table amour qui l'unit sympathiquement à tout le sexe ;
» mais il ne connaît que son épouse, et en ne connaissant
» qu'elle, il l'aime davantage parce que sans cette exclusion
» charnelle le mariage disparaîtrait, et l'amour avec lui.
» La communauté platonique, redemandée avec un surcroît
» de facilités par les réformateurs contemporains, ne donne
» pas l'amour ; elle n'en présente que le *caput mortuum :*
» parce que dans ce communisme des corps et des âmes
» l'amour, ne se déterminant pas, reste à l'état d'abstraction
» et de rêve.

» Le mariage est la vraie communauté des amours et le
» type de toute possession individuelle. Dans tous ses rap-
» ports avec les personnes et les choses, l'homme ne con-
» tracte véritablement qu'avec la société, c'est-à-dire, en
» définitive, avec lui-même, avec l'être idéal et saint qui
» vit en lui. Détruisez ce respect du moi, de la société,
» cette crainte de Dieu, comme dit la Bible, qui est présent
» à toutes nos actions, à toutes nos pensées.... et l'homme,
» abusant de son âme, de son esprit, de ses facultés, abu-
» sant de la nature, l'homme, souillé, pollu, devient, par
» une dégradation irrésistible, libertin, tyran, misérable.

» Or, de même que par l'intervention mystique de la
» société, l'amour impur devient amour chaste, et que la
» fornication désordonnée se transforme en mariage pai-
» sible et saint ; de même, dans l'ordre économique et dans
» les prévisions de la société, la propriété, la prostitution
» du capital, n'est que le premier moment d'une possession
» sociale et légitime. Jusque-là le propriétaire est toujours

» cet abominable droit du seigneur qui souleva jadis le serf
» outragé, et que la révolution française n'a pu abolir.
» Sous l'empire de ce droit, tous les produits du travail
» sont immondes; les priviléges accordés au talent, le sa-
» laire de la prostitution. En vain, par sa police, l'état
» voudrait obliger les pères à reconnaître leurs enfants et
» à signer les fruits honteux de leur œuvre : la tache est
» indélébile; le bâtard conçu dans l'iniquité annonce la
» turpitude de son auteur. Le commerce n'est plus qu'un
» trafic d'esclaves destinées, celle-ci au plaisir des riches,
» celle-là au culte de la Vénus populaire, et la société un
» vaste système de proxénétisme où chacun, découragé de
» l'amour, l'honnête homme parce que son amour est
» trahi, l'homme à bonnes fortunes parce que la variété des
» intrigues lui est un supplément de l'amour, se précipite
» et se roule dans l'orgie. »

Vient le paragraphe IV, intitulé : Démonstration de l'hypothèse de Dieu par la Propriété.

Citons un passage relatif au christianisme :

« Le droit à la force et à la ruse, célébré par les rap-
» sodes dans les poëmes de l'Iliade et de l'Odyssée, inspi-
» rèrent les républiques grecques et remplirent de leur
» esprit les lois romaines, desquelles ils ont passé dans
» nos mœurs et dans nos codes. Le christianisme n'y a
» rien changé. Le christianisme, s'étant posé en religion
» hostile dès le début à la philosophie et contempteur de la
» science, ne pouvait manquer d'accueillir tout ce qui serait
» d'essence religieuse. C'est ainsi qu'après avoir fait profes-
» sion d'égalité et de sens comme dans saint Matthieu et
» dans saint Paul, il rallia peu à peu autour de lui les su-
» perstitions qu'il avait d'abord proscrites : le polythéisme,
» le dualisme, le trinitarisme, la magie, la nécromancie, la

» hiérarchie, la monarchie, la propriété, toutes les religions
» et abominations de la terre.

» L'ignorance des pontifes et des conciles sur tout ce
» qui regarde la morale a égalé celle du forum et des pré-
» teurs; et cette ignorance profonde de la société et du
» droit est ce qui a perdu l'Eglise et qui déshonore à jamais
» son enseignement. Du reste, l'infidélité a été générale;
» toutes les sectes chrétiennes ont méconnu les préceptes
» du Christ, toutes ont erré dans la morale, parce qu'elles
» erraient dans la doctrine ; toutes sont coupables de pro-
» positions fausses, pleines d'iniquité et d'homicide. Qu'elle
» demande pardon à la société, cette Eglise qui s'est dite
» infaillible et qui n'a pas su conserver le dépôt! que ses
» sœurs prétendues réformées s'humilient..... et le peu-
» ple, désabusé, mais clément, avisera. »

Après cette démonstration, l'auteur dit que l'étrange problème qui reste à résoudre, « c'est la nécessité de
» l'athéisme, pour le perfectionnement physique, moral
» et intellectuel de l'homme. »

Citons encore ce passage :

« Avec la famille, que tout nous montre comme l'élément
» organique des sociétés, la personnalité de l'homme prend
» son caractère définitif, acquiert toute son énergie, et
» tourne de plus en plus à l'égoïsme. Ce n'est pas l'exem-
» ple isolé d'un Régulus ou de quelque fou s'intitulant
» Apôtre, abandonnant à la charité publique ses enfants et
» sa femme, qui diminuera l'autorité du fait. L'homme qui
» fait souche devient aussitôt, par la paternité même, con-
» centré et féroce ; il est ennemi de l'univers ; ses sembla-
» bles lui paraissent tous étrangers, *hostes*. Le mariage et
» la paternité, qui semblaient devoir augmenter chez l'hom-
» me l'affection du prochain, ne font qu'animer sa jalousie,

» sa méfiance, sa haine. Le père de famille est plus âpre
» au gain, plus impitoyable, plus insociable que le céliba-
» taire : pareil à ces dévots qui, à force d'aimer Dieu, en
» viennent à détester les hommes. C'est qu'il n'y avait pas
» trop de cette énergie de vouloir et d'égoïsme chez le
» père de famille pour protéger l'enfance de ceux qui de-
» vaient lui succéder un jour et continuer, après lui, la
» série des générations. Un jour ne suffit pas pour former
» un homme ; il faut des années, de pénibles travaux, de
» longues épargnes. L'homme est en butte pour sa subsis-
» tance avec la nature, et pour l'avenir de ses enfants avec
» la société tout entière. »

Nous avons déjà signalé combien, en analogie, notre rationaliste est malheureux et dans le faux. Le voici, sur une question capitale, comparant l'amour de la propriété inorganique, immobilière et mobilière, à l'amour organique. C'est l'idée biblique, l'idée orientale, qui est son critérium. La femme est un champ que l'homme laboure et sème ; c'est un arbre qu'il greffe et émonde ; c'est une masse d'argile passive qu'il pétrit selon son bon plaisir personnel, pour en faire une marmite ou un vase de nuit ; c'est un morceau de bois qu'il façonne pour s'en faire des sabots. La femme, selon la Bible, est une *enceinte,* un *lieu clos*, une *gaîne ;* toutes ses idées sont la matérielle traduction des textes bibliques. Pour ces personnages primitifs, la femme n'a aucune valeur morale ; ses volontés, ses désirs, ses sentiments sont nuls pour le principe actif. Elle est au-dessous de la femelle des animaux, car ces dernières ne se laissent pas saillir par le premier mâle venu ; elles manifestent des choix, des sympathies et des antipathies. C'est sur ces grossières idées (que le christianisme a épurées) que l'employé de la maison de commission veut

constituer la famille, le ménage, la morale, et ce qu'il appelle la justice. Quelle analogie peut-il y avoir entre l'attachement de l'homme pour la matière première, ou pour un immeuble, un meuble inerte, dépourvu de toute espèce de sentiment, et l'attachement de l'homme pour un être son semblable, sentant, aimant, intelligent et religieux, doué des mêmes facultés en proportions différentes, mais en *sommes équivalentes?* Ce n'est qu'à cette condition qu'il peut y avoir réciprocité possessive; ce n'est qu'avec la libre disposition de sa personnalité que la femme possède l'homme, comme elle en est possédée. En dehors de la liberté et de l'égalité morale alternée entre l'homme et la femme, il ne peut y avoir qu'exploitation, qu'oppression du faible par le fort. Le premier réagit à son tour par la ruse, le mensonge, l'hypocrisie, et cherche à rétablir l'équilibre en protestant par l'adultère, comme dans l'anarchie économique la banqueroute tend à compenser les exactions des privilégiés et des monopoleurs.

C'est sous l'empire de cette grossière et injuste assimilation que la loi faite par l'homme a été si dure, si sévère pour la femme et si indulgente pour l'homme. Proudhon vous dira qu'à propos d'adultère, *rien que la mort de la coupable ne peut me venger d'un tel affront*. Il en est à Moïse, à Mahomet : il trouve très juste que le bâtard soit puni comme s'il avait volontairement participé à la faute et aux faiblesses des délinquants. Toute cette dissertation déclamatoire engagée à propos de l'analogie de la nu-propriété et de l'usufruit, du mariage et du concubinage, toutes les conséquences qu'il veut en faire découler sont fausses, illusoires, sans valeur positive. Son intelligence est tellement aveuglée par la série idéelle *solimode*, qu'il ne peut s'élever à l'idée de la combinaison de la double

série contrastée naturelle, aux accords de laquelle il ne comprend absolument rien. Son cerveau a pétrifié son cœur, qui n'est qu'un caillou battant dans sa poitrine.

La fonction, le devoir de la femme, selon notre réformateur, est la consommation ; celle du mari, la production. C'est dans cette vue, dit-il, qu'ont été réglées les aptitudes des sexes ; c'est toujours l'idéel mis à la place du réel. L'observation nous montre que la nature a créé la femme pour produire et consommer comme l'homme, seulement dans des conditions différentes. Or, comme il est des aptitudes féminines contraires au travail domestique interne, dans lequel notre malencontreux analogiste veut emprisonner toutes les femmes, ces extra-ménagères sont pour lui des monstruosités, des anomalies, des déviations produites par une civilisation en décomposition. Par conséquent toute femme qui ne se trouvera pas heureuse de régner sur les marmites, les casseroles, les torchons, les fourneaux et les savates conjugales, sera une courtisane ; et celles qui voudraient employer d'autres femmes à leur place pour ces travaux, seront des mangeuses de chair humaine. Amour et mariage, travail et ménage, propriété et *domesticité*, tous ces termes sont équivalents, *tout cela révèle au philosophe Proudhon tout un système.*

L'expérience nous montre que dans la majeure partie des ménages le désordre et le malheur viennent de ce que la femme s'acquitte trop bien de son devoir de consommatrice. Le producteur mâle trouve que le consommateur femelle dépasse de beaucoup son produit et qu'il y a déficit ; il se plaint que l'être passif est beaucoup trop actif. Le passif, à son tour, gémit de voir le principe mâle absorber très souvent à lui seul son produit : ce qui oblige le principe femelle à être producteur et à employer des instru-

ments de travail souvent fort peu orthodoxes, donnant quelquefois, avec le produit consommable, un autre produit consommant fort peu récréatif pour l'omni-consommateur conjugal : ce qui transforme le ménage en enfer social.

Notre curieux dissertateur prétend que le genre humain est unanime sur tout ce qui lui plaît de citer. En sauvagerie, en barbarie, en patriarcat, on a vu tout ce dont il parle, c'est vrai ! Mais c'est précisément parce que cela s'est vu que le réformateur qui rêve le retour à ces saletés n'est qu'une absurde croûte rétrograde qui veut organiser *la traite des femmes.*

Après avoir montré que la propriété est la base de la famille et du ménage, il retourne la médaille et nous fait voir que la propriété, avec ses ménages morcelés, n'est qu'un repaire d'égoïsme brut et féroce d'où chaque famille sort comme d'une tanière, pour faire la guerre au dehors et travailler à la propriété exclusive du mâle, de la femelle, et de leurs petits. La religion a fait tous ses efforts pour détruire cet égoïsme, cet antagonisme animal, sans trop réussir.

Notre comptable trouve que cette férocité, que cet isolement, que l'entente cordiale qui règne entre le mâle et la femelle pour détrousser les voisins, est le fondement de la vie sociale. Il se charge de faire vivre tous ces couples d'animaux en bonne intelligence avec son grand-livre de caisse *Crédit et Débit :* tout est là pour le matériel économique comme pour l'affectif.

A quel degré d'abrutissement moral faut-il que la métaphysique ait conduit un être raisonnable pour confondre, identifier et assimiler la série des intérêts matériels à la série des intérêts et des rapports affectifs! On voit bien qu'il a été inspiré par les chevaux, les juments et les bau-

dets de l'établissement qui l'a employé. Que nous parle-t-il *du respect indéfinissable d'un Dieu présent qui augmente l'amour en le rendant chaste,* quand il a envoyé ce Dieu à tous les diables? Que signifient ces homélies sentimentales dans la bouche d'un homme qui ne voit dans la religion qu'une *hallucination*, à laquelle il prend toute la phraséologie mystique pour engluer la femme, la séduire, et la soumettre à son odieuse exploitation? Tout cela n'est qu'une indigne et hypocrite comédie jouée par une intelligence fourvoyée, déraillée, et une conscience momifiée. Le 18e siècle a eu son Tartufe religieux, nous voici avec le Tartufe social.

Proudhon compare l'amour-travail industriel avec l'amour plaisir sexuel, et, prenant son ton doctoral, il nous dit :

[286] « Mes chers maîtres, puisque vous voilà si fort en » veine d'imitation, prenez donc note de ce que je vais » vous dire et qui est vieux comme le monde : c'est que le » travail, de même que l'amour dont il est une forme, » porte en soi son attrait ; qu'il n'a besoin ni de variété, » ni de courte séance, ni de musique, ni de confabulations, » ni de processions, ni de doux propos, ni de rivalités, ni » de sergents de ville, mais seulement de liberté et d'in- » telligence; qu'il nous intéresse, nous plaît, nous passionne » par l'émission de vie et d'esprit qu'il exige ; et que son » plus fort auxiliaire est le recueillement, comme son plus » grand ennemi est la distraction. Publiez partout, pour » l'encouragement de la paresse et l'édification de l'oisiveté, » que, bien qu'elle ne doive diminuer jamais, la somme de » travail pour chacun de nous augmente sans cesse. » Annoncez enfin que, par le travail comme par le ma- » riage, la personnalité de l'homme est incessamment portée » à son maximum d'énergie et d'indépendance. ce qui

» élimine la dernière probabilité du communisme. Toutes » ces vérités sont l'A, B, C de la science économique, la » philosophie pure du travail, la partie la mieux démontrée » de l'histoire naturelle de l'homme. »

Cette comparaison est des plus fausses et des plus grossières. Le travail artistique et industriel ou intellectuel demande de longues années d'apprentissage et d'études fort peu attrayantes ; tandis que le travail sexuel (puisque travail il y a) n'exige qu'une leçon, et n'a nul besoin de contrainte ni d'encouragement. C'est parce que le travail qui modifie la matière inerte ne porte pas en général son *attrait en soi*, qu'il a été regardé comme une punition, —*puisses-tu labourer un champ !* Le travail économique est l'antinomique de l'acte sexuel : aussi il a fallu inventer toute sorte d'attraits artificiels pour pousser l'homme au travail industriel ; tandis qu'au contraire il a été nécessaire de trouver des moyens de répression, de modération, de réglementation, pour maîtriser l'attrait sexuel.

Lorsqu'à l'amour bisexuel se joint l'amour paternel, l'homme est alors dans toute la plénitude de sa puissance hominale. S'il trouve moyen de soutenir sa famille sans travail productif obtenu à la sueur de son front, il passera ses jours dans le *farniente* contemplatif, comme font les rentiers, et n'éprouvera nul besoin, nul plaisir, à faire *l'amour à la terre:* bien loin de là ! quand il sera forcé par la nécessité de faire cet amour, il se trouvera dépendant, esclave ; il maudira la destinée qui le force à ce labeur, et regardera le milieu industriel comme un bagne. Il verra dans les moralistes de profession qui ne touchent point du bout du doigt la matière ouvrable, des exploiteurs, des hâbleurs et de fort mauvais plaisants, qui chantent ses vertus, dorent sa chaîne pour le faire mourir à la peine.

Il trouvera fort absurde et crétinisé le faux observateur Proudhon qui ne sait pas faire la distinction du travail de tête, de réflexion, qui se fait à *un* dans l'isolement et le silence du cabinet, du travail artistique ou industriel qui se fait à deux et à plusieurs, ainsi que par groupes plus ou moins nombreux, selon la nature des travaux qui exigent des doses d'attention fort différentes sans nuire à l'exécution.

Le peuple n'a jamais considéré l'amour comme un travail, comme une peine, comme un labeur matériel, pas plus que le boire, le manger et le sommeil. Une pareille confusion d'idées ne peut naître que dans un cerveau détraqué par esprit de système. Il regardera comme son ennemi le plus dangereux le faux organisateur qui clouera du matin au soir le même homme à une seule et unique branche de travail qui, outre la monotonie, le dégoût et l'abrutissement qu'elle engendre, donne des maladies professionnelles qui abrégent la vie.

Les fondateurs d'ordres religieux, en divisant la journée en travail intellectuel, en culture horticole, en industrie et en prière, avaient compris que cette alternance et cette succession, tout en occupant constamment l'homme, le délassaient et entretenaient l'harmonie de toutes ses facultés. Voilà la véritable philosophie naturelle du travail que notre aligneur de chiffres dénature idiotement, pour l'accommoder à sa folle égalomanie et à sa tyrannie maritale.

Quant aux individus que le travail passionne et domine comme une maîtresse subjugue son amant, ce sont des exceptions fort rares sur lesquelles on ne doit pas spéculer. Les Newton, les Pascal, les Leibnitz, les Kant, étaient des phénomènes intellectuels chez qui la faculté d'émission organique était déviée et absorbée par le travail cérébral. Ces hommes, au point de vue de l'harmonie des fonctions

organiques, étaient malades. Ce sont des illuminés, des somnambules intellectuels magnétisés par Dieu, qui en fait des *mediums* entre lui et la masse des hommes pour révéler les lois de la nature.

[220] « Le talent est, d'ordinaire, l'attribut d'une âme » disgraciée en qui l'inharmonie des aptitudes produit une » spécialité extraordinaire, monstrueuse. Un homme n'ayant » point de mains écrit avec son ventre, voilà l'image du ta- » lent. Aussi, nous naissons tous artistes ; notre âme, comme » notre visage, s'éloigne toujours plus ou moins de son » idéal ; nos écoles sont des établissements orthopédiques » où, en dirigeant la croissance, on corrige les difformités » de la nature. Voilà pourquoi l'enseignement tend de plus » en plus à l'universalité, c'est-à-dire à l'équilibre des ta- » lents et des connaissances ; pourquoi aussi l'artiste n'est » possible qu'entouré d'une société en communauté de luxe » avec lui. En matière d'art, la société fait presque tout ; » l'artiste est bien plus dans le cerveau de l'amateur que » dans l'être mutilé qui excite son admiration.

» Sous l'influence de la propriété, l'artiste, dépravé dans » sa raison, dissolu dans ses mœurs, plein de mépris pour » ses confrères dont la propagande le fait seule valoir, vénal » et sans dignité, est l'image impure de l'égoïsme. Chez lui » le beau n'est qu'affaire de convention, matière à figure. » L'idée du juste et de l'honnête glisse sur son cœur sans » prendre racine, et de toutes les classes de la société » celle des artistes est la plus pauvre en âmes fortes et en » nobles caractères. Si l'on rangeait les professions sociales » selon l'influence qu'elles ont exercée sur la civilisation » par l'énergie de la volonté, la grandeur des sentiments, » la puissance des passions, l'enthousiasme de la vérité et de » la justice, et abstraction faite de la valeur des doctrines,

» les prêtres et les philosophes paraîtraient au premier
» rang ; viendraient après , les hommes d'état et les capi-
» taines ; puis, les commerçants, les industriels, les labou-
» reurs ; finalement , les savants et les artistes. Tandis que
» le prêtre, dans sa langue poétique, se regarde comme le
» temple vivant de Dieu ; tandis que le philosophe se dit à
» lui-même : agis de telle sorte que chacune de tes actions
» serve de modèle et de règle, l'artiste demeure indifférent
» à la signification de son œuvre ; il ne cherche point à
» personnifier en lui le type qu'il veut rendre, il s'en abs-
» trait ; il exploite le beau et le sublime, il ne l'adore pas ;
» il met le Christ sur la toile, il ne le porte pas, comme
» saint Ignace, dans sa poitrine.

» Le peuple, dont l'instinct est toujours si sûr, conserve
» la mémoire des législateurs et des héros ; il s'inquiète
» peu du nom des artistes. Longtemps même, dans sa rude
» innocence, il ne sent pour eux que répulsion et mépris,
» comme s'il avait reconnu dans ces enlumineurs de la vie
» humaine les instigateurs de ses vices, les complices de
» son oppression. Le philosophe a consigné dans ses livres
» cette méfiance du peuple pour les arts de luxe ; le légis-
» lateur les a dénoncés au magistrat ; la religion, obéissant
» au même sentiment, les a frappés de ses anathèmes.
» L'art, c'est-à-dire le luxe, le plaisir, la volupté, ce sont
» les œuvres et les pompes de Satan qui livrent le chrétien
» à la damnation éternelle ; et sans vouloir incriminer une
» classe d'hommes que la corruption générale a rendue
» aussi estimable qu'aucune autre, et qui , après tout , use
» de ses droits, j'ose dire que le mythe chrétien est justi-
» fié. Plus que jamais, l'art est un outrage perpétuel à la
» misère publique, un masque à la débauche. Par la pro-
» priété, ce qu'il y a de meilleur en l'homme devient in-

» cessamment ce que l'homme a de pire, *corruptio optimi* » *pessima.* »

La rétribution des œuvres d'art dans notre chaos économique paraissant une monstruosité à notre Barème social, il a dû émettre des idées tout-à-fait contraires à celles reçues par tout le passé de l'humanité. Jusqu'à ce jour, on avait considéré le talent, le génie, comme un don, comme une faveur spéciale de Dieu. Au lieu d'une difformité, on l'avait regardé comme une admirable qualité qu'il fallait rendre encore plus parfaite en la développant à l'aide des méthodes d'enseignement, pour manifester le vrai par la splendeur du beau.

L'auteur, qui voit dans ces exceptions des monstruosités, a besoin de mettre son entendement, non dans une école, mais dans quelque établissement d'orthopédie, pour redresser son jugement qui dévie singulièrement, tourne au bossu et au biscornu le plus grotesque.

Relativement aux vices moraux des artistes, l'auteur des réflexions est un artiste des plus distingués, c'est-à-dire des plus disgraciés, des plus dépravés, des plus hypocrites, des plus inharmoniques, car il met toute la *force de son âme,* toutes les ressources de son esprit et de son *talent* à déverser le mépris sur tout ce qui n'est pas lui pour diviniser son *impur* égoïsme bestial, seul et unique Dieu qu'il porte dans sa poitrine, en cachant sa laideur morale sous le masque du beau artistique. A son propre point de vue et dans sa langue il n'est qu'une infâme prostituée empoisonnant de son virus pestilentiel le jugement inexpérimenté de la jeune génération.

Quant au rang qu'il assigne aux artistes, on avait pensé que tous les monuments qui expriment par leur langue concrète les idées abstraites des religions, plaçaient les ar-

tistes à côté des prêtres. On avait cru que les législateurs du passé, qui avaient fait des arts un moyen de gouvernement, devaient faire regarder les artistes comme les hommes les plus importants dans ces sociétés.

Pour le catholicisme, il n'aurait, sans le culte, qu'une médiocre puissance sur les masses. Or, le culte n'est que par l'art. L'Eglise a pu et a dû, à l'apogée de la foi, frapper de ses anathèmes la licence des artistes, mais n'a eu garde de voir dans l'art les œuvres et les pompes de Satan. Elle considère comme tels les artistes philosophes *enlumineurs du faux* qui ont l'impudence de débiter des maximes qu'ils s'appliquent à ne jamais suivre.

Quant aux savants qui doivent, selon lui, régénérer la société par la science, ils devraient être les premiers ; et si l'on était plongé, comme lui, dans le brutisme rationnel, on mettrait partout la force martiale au premier rang, puisque, selon notre oracle, c'est en définitive le dernier et le seul argument sans réplique pour manifester l'idée.

Il est inutile de relever tout ce qu'il y a de faux dans l'opinion qu'il prête au peuple sur les arts et les artistes. Le *circenses* des anciens est et sera toujours une des grandes aspirations de l'homme que les artistes ont pour mission de satisfaire. Les raisonnements de l'édificateur fourvoyé, dévié et égaré sont un outrage perpétuel au sens commun et à la conscience publique.

Nous voici arrivés à la fin du monde par la génération et le travail.

Malthus a prouvé que, si la population ne rencontrait aucun *obstacle*, tel, par exemple, que le manque de subsistances, elle pourrait facilement doubler tous les vingt-cinq ans, et même tous les dix-huit ans.

Say trouve qu'elle pourrait tripler tous les vingt-six ans.

Malthus, à côté de ce fait, en établit un autre non moins certain : c'est que, tandis que la population tend à s'accroître selon la progression géométrique, comme 2, 4, 8, 16, 32, etc., la production des substances augmente seulement selon la progression arithmétique 1, 2, 3, 4, 5, 6, etc., ce qui mène invinciblement à cette conclusion : qu'en tout pays une partie de la population périt incessamment faute de pain.

L'auteur, dans un second paragraphe, démontre que la misère est le fait de l'économie politique et de la fausse organisation, ou, pour mieux dire, de l'anarchie dans laquelle elle laisse se débattre misérablement les divers organes qui composent l'activité économique de l'homme. D'après les données de la science, confirmées, dit-il, par une masse imposante de faits, tandis que la population tend à s'accroître selon une progression géométrique dont la raison est 2, la production de la richesse, œuvre de cette population, tend à s'augmenter selon une progression géométrique dont la raison est 4. Dans la pratique, au contraire, ce rapport est renversé. Ce renversement est dû, selon Proudhon, aux abus de la propriété, etc. La misère résulte exclusivement, dans notre civilisation, de l'antagonisme économique.

« Le paupérisme n'étant plus à craindre dans une so-
» ciété régulière, la seule question à résoudre est celle-ci :
» Quelle est la loi d'équilibre entre la population et le
» globe ?

» Le problème de la population ayant été posé par les
» économistes entre les hommes et les subsistances, la so-
» lution ne pouvait être douteuse : c'était la mort.

» *Tuer ou empêcher de naître — per fas et nefas,* voilà
» où devait aboutir bon gré mal gré la théorie de Malthus. »

Contrairement à ces détestables résultats, Proudhon démontre que, dans la société organisée comme il l'entend, *la production s'accroît comme le carré du nombre des travailleurs.*

Réjouissez-vous donc, prolétaires et bourgeois qui vivez sous le régime de la contrainte immorale et du plaisir troublé par l'épouvantail de la misère! adoptez au plus tôt son régime égalitaire : vous pourrez alors prodiguer aveuglément dans votre ménage toutes vos richesses prolifiques et pulluler comme des lapins dans leurs clapiers. Vive Proudhon qui a délivré le genre humain des entraves spéculatives mises à l'amour conjugal ! et qui, nouveau Moïse, proclame sans restriction aucune le *croissez* et le *multipliez* de Dieu !...

Selon le grand propagateur de l'espèce, tout organisme doit trouver son équilibre en lui-même, et n'avoir besoin ni de prévention ni de répression. Il passe en revue tous les moyens proposés par les économistes et les réformateurs ; il les trouve tous faux, contradictoires, impraticables, impuissants et immoraux.

La solution du problème de la population d'après Fourier est, selon Proudhon, désorganisatrice et anti-sociale. Bien que la méthode d'engraissement ne présente rien d'immoral, il croit peu à l'efficacité de ce moyen, qui ne peut être général.

Citons maintenant le passage où notre législateur fulmine son anathème contre ce qu'il appelle le fouriérisme.

« En cherchant, au chapitre XI, quels étaient le rôle et
» la destination de la propriété, nous avons découvert,
» comme son trait distinctif et signalétique, la constitution
» de la famille. Le fouriérisme se pose en défenseur de la
» propriété : or, non seulement le fouriérisme ne sait rien

» des causes ni de l'objet de la propriété, mais il nie ses » causes, il veut les abolir. Le fouriérisme est la négation » du ménage, élément organique de la propriété transfi- » gurée. Et pourquoi le fouriérisme abolit-il toutes ces » choses ? Parce que le fouriérisme n'admet que le côté » négatif de la propriété ; parce que, à la place de la pos- » session morale et sainte, manifestée par le mariage et la » famille, le fouriérisme poursuit de tous ses efforts la » *prostitution intégrale.*

» C'est tout le secret de la solution fouriériste du pro- » blème de la population. Il est prouvé, dit Fourier, que » les filles publiques ne deviennent pas mères une fois sur » mille ; au contraire, la vie de ménage, les soins domes- » tiques, la chasteté conjugale, favorisent éminemment la » progéniture. Donc, l'équilibre de la population est trouvé » si, au lieu de nous assembler par couples et de favoriser » la fécondité par l'exclusion, nous devenons tous prosti- » tués. Amour libre, amour stérile... c'est tout un. A quoi » bon dès-lors le ménage, la monogamie, la famille ? Faire » du travail une intrigue, de l'amour une gymnastique, » quel rêve ! et c'est celui du phalanstère. »

Si nous ne connaissions la doctrine de Fourier, et si nous ne savions à quel critique nous avons à faire, un pareil passage, s'il était *toute* la vérité, serait la condamnation philosophique, scientifique et morale de cette doctrine ; elle n'aurait paru que pour mourir comme un avorton.

Le plus ignorant de ses adeptes sait que la famille est le fondement naturel et invariable de toute société. Quant au ménage, il peut se modifier de plusieurs manières sans détruire la famille et la fidélité réciproque des époux. Au contraire, la famille n'a qu'à y gagner en devenant plus sociable, de barbare, d'hypocrite et de rapace qu'elle est,

et que notre réformateur veut rendre encore plus féroce par l'isolement. Il sait mieux que personne que Fourier a appliqué en tout et partout la distribution sérielle qu'il prône tant lui-même et dont il est incapable de se servir. Pour être conséquent avec sa méthode universelle de distribution sérielle, Fourier a dû l'appliquer aux âges, aux caractères et aux tempéraments divers qui distinguent les hommes entr'eux, et les soumettre aux lois des combinaisons qui résultent de leurs nombreux rapports. Quant à l'éducation de l'enfance et de la jeunesse, il n'est rien dans la religion chrétienne, la plus chaste de toutes, qui approche de la sollicitude de Fourier pour conserver le plus longtemps possible la virginité de l'âme et du corps. Les corporations des *vestales* et des *vestels* témoigne assez sur ce point de la moralité de sa doctrine. Mais, n'allant pas chercher dans des séries idéelles, abstraites, fantastiques, conventionnelles et illusoires, le critérium de ces institutions ; ne voulant pas *mettre ses vues à la place de celles de la nature ;* étudiant l'homme tel que Dieu l'a fait dans toutes les latitudes et de tous les temps ; reconnaissant dans les variétés des tempéraments des lois physiologiques que les législateurs du passé ont méconnues et ont eu la prétention de vouloir modifier, réprimer et détruire, sans jamais réussir ; reconnaissant que cette fausse appréciation et ces folles prétentions conduisent au désordre moral, physique, économique et religieux, il a institué une corporation de *bacchantes* et de *bacchants* qui exercent une fonction sociale *toute gratuite*. Elle représente dans l'ordre des perturbations affectives ce que sont les sœurs de charité dans l'ordre des perturbations sanitaires. Or, lorsque Proudhon conclut d'une corporation particulière à la généralité de la société, il ment et fait de la *calomnie intégrale ;* il

prouve que sa conscience est, comme son principe égalitaire, une illusion, un zéro moral.

Maintenant, que ces corporations choquent les préjugés des contemporains qui trouvent tout simple, très naturel, la prostitution légale, vénale, tolérée et protégée avec ses myriades d'enfants trouvés, ses hôpitaux vénériens, le tout reconnu *nécessaire* et inévitable par les docteurs de l'Eglise, comme les plus grands philosophes de l'antiquité avaient cru à la nécessité de l'esclavage et de tant d'autres institutions abolies par le christianisme, à cela il n'y a rien que de grossièrement banal. Mais qu'un prétendu philosophe qui repousse toute religion se transforme en père *Cucufin,* joue le rôle d'une bégueule pécorisée, et se pose en immaculée rosière morale, c'est d'un bouffon et d'un burlesque infinitésimal !

Il est bon d'observer que ces institutions doivent, selon Fourier, n'être mises en pratique que du consentement de tous et après une préparation séculaire. C'est toujours la liberté et la conscience publique qui doivent décider ces questions, d'avance résolues et adoptées par l'usage et l'opinion avant qu'elles soient régularisées par la législation.

Notre édificateur, après avoir trouvé le secret de la multiplication de l'espèce, sans compromettre son existence par la pénurie des produits, arrive à l'idée d'une pullulation telle que le globe serait pour les mortels ce qu'est un baril pour les sardines qui y sont encaquées.

Il faut donc découvrir comment, arrivée à un certain développement, la multiplication s'arrêtera, sans répression arbitraire et par le seul et libre exercice de nos facultés.

L'épuisement de l'homme par le travail est, au fond, le remède naturel que trouve notre législateur pour équilibrer la population. « La même force, le même principe de vie

» qui préside à la création des valeurs préside aussi à la » reproduction de l'espèce. La vie de l'homme s'écoule, » dit-il, alternativement par deux issues, dont l'une se » ferme quand l'autre s'épanche. Ici l'expérience confirme » la révélation de l'instinct. La faculté industrielle ne » s'exerce qu'aux dépens de la faculté prolifique : cela peut » passer pour un aphorisme de physiologie aussi bien que » de morale. Le travail est pour l'amour une cause active de » refroidissement ; c'est le plus puissant de tous les anti- » aphrodisiaques, d'autant plus puissant surtout qu'il affecte » simultanément l'esprit et le corps. »

On a fait observer, contrairement à cette thèse, que l'indigence est très féconde. Proudhon répond que « l'indi- » gence est, de sa nature, peu travailleuse, et que le pauvre, » soumis à un labeur mécanique sans aucune dépense intel- » lectuelle, conserve toujours, si chétive que soit sa sub- » sistance, plus de force qu'il n'en faut pour assurer sa » déplorable postérité.

» La chasteté est compagne du travail ; la mollesse est » l'attribut de l'inertie. Les hommes de méditation, les pen- » seurs énergiques, tous ces grands travailleurs sont de » capacité médiocre au service de l'amour. Pascal, Newton, » Leibnitz, Kant, et tant d'autres, oublièrent dans leurs » contemplations profondes qu'ils étaient hommes. Le sexe » les devine ; les génies de cette trempe leur inspirent peu » d'attrait. *Laisse là les femmes,* disait à Jean-Jacques cette » gentille vénitienne, *et étudie les mathématiques.* Comme » l'athlète se préparait aux jeux du cirque par l'abstinence » et l'exercice, l'homme de travail fuit le plaisir, *abstinuit* » *venere et baccho.* Mirabeau périt, malgré la force de sa » constitution, pour avoir voulu joindre les prouesses de » l'alcôve aux triomphes de la tribune. »

On fait observer encore que quelques heures de relâche rendent à la nature toute sa puissance. Trop longtemps comprimée, la passion éclate avec plus de force, et il suffit à l'amour d'une étincelle pour fabriquer un homme.

A cette objection il répond : que ce n'est point par une influence physiologique et fatale ; c'est par une impression de vertu et de liberté que le travail doit agir sur l'amour.

Ici notre réformateur entre dans une série de considérations très subtiles, à sentimentalisme mystique, toujours basées sur l'analogie *amour — travail,* sur l'homme actif, la femme passive, et en vue de l'idéal que l'artiste cherche à réaliser dans ses œuvres plastiques et intellectuelles.

Nous venons de voir qu'il considère les artistes comme un poison social, un repaire de tous les vices, comme les complices de l'oppression du peuple, etc. Voici maintenant notre iconoclaste, le rigide puritain, qui appelle l'art à son aide pour lui faire opérer des merveilles de vertu.

« C'est un besoin irrésistible pour l'homme, besoin qui
» naît spontanément en lui du progrès de son industrie,
» du développement de ses idées, du raffinement de ses
» sens, de la délicatesse de ses affections, d'aimer sa femme
» comme il aime son travail, d'un amour spirituel ; de la
» façonner, de la parer, de l'embellir. Plus il l'aime, plus
» il la veut brillante, vertueuse, entendue ; il aspire à faire
» d'elle un chef-d'œuvre, une déesse. Près d'elle, il oublie
» ses sens et ne suit plus que son imagination ; cet idéal
» qu'il a conçu et qu'il croit toucher, il a peur que ses
» mains ne le souillent ; il regarde comme rien ce qui
» autrefois, dans l'ardeur de ses désirs, lui semblait tout.
» Le peuple a une horreur instinctive exquise de tout ce
» qui rappelle la chair et le sang. L'usage des excitants
» bachiques aphrosidiaques, si fréquent chez les Orientaux

» qui prennent l'aiguisement de l'appétit pour l'amour, ré-
» volte les races civilisées; c'est un outrage à la beauté,
» un contre-sens de l'art. De telles mœurs ne se produi-
» sent qu'à l'ombre du despotisme, par la distinction des
» castes et à l'aide de l'inégalité; elles sont incompatibles
» avec la justice.....

» Ce qui constitue l'art est la pureté des lignes, la grâce
» des contours, des mouvements, l'harmonie des tons, la
» splendeur du coloris, la convenance des formes. Toutes
» ces qualités de l'art sont encore les attributs de l'amour,
» en qui elles prennent les noms mystiques de *chasteté,*
» pudeur, modestie, etc. La chasteté est l'idéal de l'amour.
» Cette proposition n'a plus besoin désormais que d'être
» énoncée pour être admise. »

Nous avons relevé tout ce qu'il y avait de faux, d'immoral, de grossier, au fond de toutes les comparaisons entre l'amour pour la matière inerte et l'amour pour la femme. Nous avons vu que, selon Proudhon, elles n'ont qu'à consommer; que leur travail est tout intérieur, et ne roule que sur les occupations du ménage, qui n'a rien d'intellectuel. Elles seront, par conséquent, oisives relativement aux labeurs de l'homme; elles ne seront nullement refroidies, épuisées, calmées par le travail musculaire ou cérébral. Il y aura ainsi impuissance et affaissement d'un côté, développement de force et de désir de l'autre.

Si la gentille vénitienne envoyait Jean-Jacques Rousseau croquer des x et des y, les femmes qui auraient auprès d'elles des philosophes, des savants, des moralistes, des artistes et des industriels éreintés, s'imaginant les idéaliser en roucoulant des flons-flons littéraires, des descriptions mystiques, romantiques, scientifiques et moralistiques, ces femmes, disons-nous, enverraient ces virtuoses

chanter des fugues, des cadences et des trilles au lutrin papal.

Dégrisons cet artiste dépravé dans sa raison, dissolu dans son jugement, qui, privé de cœur et de mains, écrit avec ses dents; qui, ne pouvant être vrai, fait le beau, déclame et pérore quand il faut raisonner.

La femme que l'homme a *travaillée* pour lui faire produire quatre ou cinq enfants perd la pureté de ses lignes, la grâce de ses contours, la splendeur du coloris, la convenance des formes. L'artiste époux est dans l'impuissance absolue de rien rétablir de ce qu'il a touché ; plus il travaille son œuvre, plus elle se détériore. C'est tout le contraire dans l'industrie et dans l'art, qui se perfectionne selon ce précepte :

Vingt fois sur le métier remettéz votre ouvrage....

Si donc l'artiste époux est raffiné dans son tact et son goût érotique, s'il est passionné pour ce qui constitue le beau plastique, il est irrésistiblement poussé à chercher hors du domicile conjugal l'idéal qui a disparu dans son ménage. Il aspirera à *travailler* toujours le beau réel pour découvrir le beau idéel.

Au point de vue de notre réformateur orthodoxe, sous ce rapport et de son aveu peu disposé à l'exercice amoureux, c'est une abomination. Soit ! Supposons que l'artiste époux réprime ces élans vers le beau physique et qu'il oublie ses sens auprès de sa femme pour ne suivre que l'idéal spirituel qu'il a conçu : voilà notre mari tout entier à l'amour contemplatif, qui, pour suppléer à l'absence des beautés naturelles, l'a fait riche en beautés artificielles ; il transforme sa dame en madone, la couvre de riches étoffes, de fleurs et de bijoux, la place dans une niche entre deux

cierges, encense son idole, et reste en extase devant son idéale poupée. Il s'agit de savoir si la chaste épouse, bien qu'entrée en phase de lune rousse, s'accommodera de ce système d'adoration.

Pour ne plus aimer sa femme comme dans les premières années de son mariage où l'ardeur des désirs lui semblait tout, pour la vénérer comme une divinité, il voudra la parer de toutes les vertus morales. Dès-lors il lui déroulera l'histoire de toutes les grandes actions, des hautes vertus qui ont illustré l'élite des femmes dans tout le passé.

Tout cela est magnifique de description et d'intention ; mais, en réalité, après dix ans de mariage, après quatre ou cinq enfants, après un cours de *callipédie* et l'avoir initiée *à l'art de se servir du compas infaillible de la science pour produire des enfants avec des spécialités données aujourd'hui au hasard*, l'artiste époux deviendra, pour sa déesse, ridicule, bête, pédant et assommant ; elle finira par l'envoyer promener. Il voudra sa femme *entendue* dans tout ce qui concerne le ménage : pour cela, il la rendra savante en chimie et en art culinaire, en tenue de livres ; pour communier spirituellement et artistiquement avec son idole, il développera son intelligence par l'instruction et la culture des arts. Toutes ces conditions sont nécessaires pour faire de la femme un chef-d'œuvre, une déesse. Avec leur moitié ainsi poétisée, quelques maris grisonnants, pourront oublier les appas altérés de leurs dames. Mais tout cela est le rêve d'un songe-creux d'un fabricant de palabres ; car il a cherché à démontrer que plus la société progressera, plus le travail de l'homme augmentera et l'affaiblira. Il lui sera par conséquent impossible d'avoir le loisir nécessaire pour parfaire son chef-d'œuvre et l'adorer ; il n'aura donc qu'une ménagère fort ordinaire, une servante bornée. Le paradis

conjugal disparaît, et nous tombons dans les trivialités de la vie du ménage animal.

Ceci supposerait toujours une supériorité constante et générale de l'homme sur la femme ainsi que des épouses malléables, élastiques, perméables à toutes les instructions et impressions maritales, de manière à ce que A = A. Proudhon est l'inventeur de la femme caoutchouc, de la femme argile se laissant pétrir selon le bon plaisir du bipède qui a été, selon la tradition, assez sot dès le premier jour de son existence pour mordre à la fameuse pomme offerte par la femme, qui l'y fait toujours mordre en le mystifiant selon son bon plaisir, et en le plaçant, quand il *comprend* trop peu sa dame, dans la constellation du capricorne, séjour éthéré des penseurs fossilisés et des culs-de-plomb de cabinet.

Notre initiateur aurait bien dû nous donner la distribution des heures de travail de sa déesse et nous expliquer comment elle s'y prend pour faire la cuisine, allaiter et soigner ses marmots, blanchir le linge sale de la famille, cultiver son instruction, se raffiner par les arts, pour allumer et entretenir le feu sacré conjugal.

Nous serions bien heureux de connaître ce fameux peuple qui revient si souvent sous la plume de notre jongleur oratoire, peuple auquel il prête des délicatesses et des aperçus si fins sur l'art et la justice.

Nous sommes tellement grossier et borné, que nous ne pouvons découvrir qu'un peuple qui, au lieu d'une *horreur instinctive et exquise pour la chair et le sang*, est possédé d'un goût très prononcé pour le tissu cellulaire qui donne à *la chair* sa morbidesse et des contours gracieux et harmonieux; nous le trouvons en extase devant ce satin épidermique sous lequel circule le sang en décrivant des

lignes ondulées, azurées, colorant certaines parties de teintes rosées, vermillonnées et pourprées, signes de vie, de santé et de beauté qui appellent, provoquent et excitent l'admiration des mortels, en les magnétisant si bien qu'ils cherchent toujours à se réunir pour aller à deux *cueillir la fraise* et revenir trois. Nous connaissons un peuple licheur, fricoteur, gaudrioleur, aimant le veau, la salade, la promenade au bois ; gambadant et mazourquant avec une désinvolture toute gauloise et grivoise, qui prétend, comme tous les peuples passés, présents, et très certainement futurs, que *sine baccho friget venus.*

S'il connaissait toutes les mystiques inepties qui fermentent dans le cerveau du peuple rêvé par le Moïse noyé dans les brumes de l'empirisme métaphysique, il le conspuerait de la belle manière. En faisant de la masse l'écho de toutes les billevesées qui lui passent par la tête, comme la voix du peuple est la voix de Dieu, notre drôlatique sermoneur ne manque jamais d'arriver ainsi à se faire Dieu.

Après l'amour-travail, il argumente sur le temps de la gestation, de l'allaitement, de l'époque où les époux doivent, *par justice, par pudeur, par dignité,* cesser tout rapprochement, bien qu'ils soient encore aptes à goûter les plaisirs *légitimes.* Notre législateur nous donne ainsi le décalogue de l'aiguillette.

A l'épuisement par le travail, à l'abstinence morale, vient se joindre la virginité chrétienne, fort étonnée de se trouver dans le cerveau d'un christolâtre qui ne veut plus de religion et qui prétend supprimer immédiatement le budget de tous les cultes.

Le christianisme, dit-il, a produit l'idée de l'amour chaste, du véritable amour ; il a conçu la femme, non point comme l'*associée* ni l'*égale* de l'homme, mais comme partie

indivise de la personne humaine : *Os meis, et caro ex carne meâ.* C'est en vertu de ce tout petit passage biblique, oracle divin pour le *Paraclet* moral moderne (qui se moque de tout le passé religieux de l'humanité) qu'il fait de la femme la chevelure de son crâne, la barbe de son menton, les ongles de ses doigts, parties indivises de son être qui repoussent quand on les taille, et dont on jette le résidu aux ordures. Ce rusé, ce scélérat de Pipelet de la propriété conjugale se transforme en artiste en cheveux, et avec le bec de sa plume, humectée de sa visqueuse et glutineuse salive maritale, il peint et dessine sur l'ivoire de son front avec cette partie de lui-même de gracieux et amoureux tableaux de becquettement *tourterélique,* pour mysticiser, exploiter la femme, se nourrir et s'engraisser de sa chair.

Quand l'homme prend un toupet, des lunettes, des fausses dents et du ventre ; quand il a eu la folie de s'adjoindre, par amour du beau plastique, un sujet qui possède encore, quand lui les a perdues, la pureté des lignes, la grâce des contours, la chaleur du sang ; quand l'un brûle et que l'autre fume ; quand l'artiste-époux roucouleur édenté entre dans la période des *couacs* conjugaux, tourne à la ganache et au marguillier, ce vieux roué invente alors des *calendriers* et toute sorte de réfrigérants physiologico-moralistiques pour apaiser, répercuter, éteindre le feu grison qui circule dans les veines de la déesse qu'il ne peut adorer efficacement. C'est ainsi qu'au XIXe siècle l'insidieux serpent d'Eden cherche à continuer son vieux système d'exploitation du sexe. Cette momie séculaire a beau faire, la tête conjugale, après avoir été décorée de l'ornement symbolique qui jaillit du front de Moïse, n'échappera pas au talon de la femme.

Tandis que la religion annonce par ses prophètes que la

Jérusalem céleste descendra sur la terre, que des hommes inspirés par le souffle divin nous enseignent que l'âge d'or est devant nous, ce désolant hâbleur veut conduire l'humanité dans l'enfer des Ixion et des Sisiphe. Foin des tartufes, des faux, des aveugles et grossiers prophètes exclusivement rationalistes !....

Il faut, il faut quitter Golconde !
Il faut, il faut.....

L'ex-commis de la maison de commission a pris pour objet spécial de ses études la propriété. Après avoir reconnu ses abus, il a voulu la ruiner pour la transformer. Il a également cherché à détruire la religion, bien qu'il n'ait pas fait une étude historique et philosophique de cette catégorie pour suivre à travers les âges et la diversité des systèmes religieux ce que désire, ce que cherche l'homme par cette aspiration.

Quant à la famille telle que la religion et les lois civiles l'ont constituée, il la trouve dans le désordre, et veut la refondre en la ramenant à la forme judéo-chrétienne primitive dont il a fait son idéal. C'est en se plaçant à ce point de vue qu'il extermine de son indignation et de ses ridicules déclamations toutes les écoles qui, voyant la famille chrétienne se corrompre de plus en plus, cherchent à remédier au mal, ou mieux, à trouver la loi des accords *naturels et artificiels* qui peuvent faire disparaître tous les désordres qui compromettent la société. Une philosophie de l'homme, de la famille et de la religion dans leurs diverses transformations était d'une indispensable nécessité pour ne pas se perdre dans de vains rabâchages : or, notre écrivain n'a rien fait à cet égard. La famille, la propriété, la religion, sont une trinité indissoluble qui forme un seul

et même corps. Ces trois aspects sont tellement liés et solidaires, que la modification de l'un des trois termes entraîne le changement et la transformation des deux autres. Sous ce rapport, la thèse du négateur universel est insoutenable, tellement illusoire et inconséquente qu'il a tout l'air d'avoir voulu utiliser et vendre à l'encan tout son bric-à-brac critique péniblement amassé et richement encadré de citations historiques, en le faufilant le plus adroitement possible dans son commerce philosophico-littéraire.

Cet habile commissaire-priseur trouve ainsi moyen, monté sur sa table, de se draper dans le manteau de la morale chrétienne et de jouer le rôle de Jupiter tonnant de la vertu, en flouant et conspuant sa clientèle.

D'après le *Credo* du Moïse raté, il est en opposition avec Jésus. En effet, en pardonnant à Madeleine, parce qu'elle avait beaucoup aimé; en disant aux hypocrites accusateurs de la femme adultère qui voulaient la lapider : *Que celui d'entre vous qui n'a pas péché lui jette la première pierre,* il a proclamé l'égalité morale de l'homme et de la femme. Jésus doit donc être considéré par le nouveau *logos* comme le fauteur des mauvaises mœurs actuelles. L'égalité morale est par conséquent un principe faux, erroné, qu'il faut extirper, revenir à Moïse, et s'en tenir à l'égalité parmi les hommes quant aux fonctions, aux conditions, à la fortune, non dans la communauté comme l'indiquait Jésus, mais dans les ménages séparés.

Saint Paul a rejeté le principe d'égalité morale proclamé par Jésus, car il a subordonné, infériorisé, soumis la femme à l'homme, et fait les parents maîtres de leurs enfants, etc., etc.... Après deux mille ans d'application de cette doctrine, la démoralisation et la prostitution sous toutes les formes est partout : aussi, notre chiffreur fulmine ses anathèmes

contre l'Eglise, qui a, selon lui, prévariqué et contribué aveuglément à l'abomination et à la désolation du temple.

Ainsi, selon les besoins de sa thèse, il se met avec Moïse et Mahomet contre Jésus pour la question de la femme ; puis, avec Jésus et les pères de l'Eglise pour la propriété contre le catholicisme et l'économisme moderne ; enfin, avec les philosophes rationalistes contre toutes les religions. Il se ferait disciple de Confucius, s'il le fallait, pour estropier les femmes et les enfermer dans leur ménage ; il croquerait des pastilles du grand Lama si, par tous ces divers moyens, ce caméléon social croyait pouvoir ramener toutes les séries naturelles à sa série idéelle. Fort embarrassé de la série *composée* — homme et femme — qui comprend et les antinomies naturelles à l'homme et les antinomies propres à la femme, séries dans lesquelles la raison mathématique n'existe pas ; ne sachant comment faire la synthèse de ces oppositions, il trouve tout simple de revenir au patriarcat, de ne voir dans la femme qu'une machine à procréation, à écumer le pot au feu familial, et à soumettre l'homme à la monogamie viagère évangélique. Il appelle cela *redresser des tendances.*

Dans la catégorie de la propriété, il montre que la *tendance* de tous les hommes les conduit à désirer d'être tous propriétaires ; il veut satisfaire cette tendance pour tous et égaliser les fortunes.

Dans la catégorie de l'intelligence, la philosophie a conquis la liberté de conscience et la liberté d'examen. Il prétend, par l'éducation. arriver à l'égalité des intelligences parmi les hommes. Quant au rationalisme exclusif, il conduit à la négation de toutes les religions, à la suppression de Dieu. Selon Proudhon, *il n'y a pour l'homme qu'un seul devoir : c'est de renier Dieu.* Or, comme toutes les tendan-

ces marchent simultanément et sont liées entr'elles, dans ses rapports de sexe l'homme cherche à conquérir la liberté d'aimer, c'est-à-dire à repousser tout lien indissoluble dans le mariage, à ne reconnaître pour règle que le consentement et l'accord mutuel, à nier toute loi réglementaire faite par des législateurs humains contrairement à la loi naturelle et au *type social,* qu'ils ignorent et méconnaissent constamment : ignorance qui leur a toujours fait sacrifier le faible au fort.

Quand tous les efforts d'une religion à sentimentalisme exclusif qui offre, avec l'immortalité de l'âme, des récompenses éternelles à la femme en compensation des résistances, des compressions, des répugnances vaincues pour obéir à la loi évangélique, quand tous ces efforts échouent, voici un brocanteur d'idées morales qu'il emprunte à une religion signalée par lui comme une illusion, qui a la prétention de vouloir faire rétrograder et immobiliser la passion la plus réfractaire à toute règle; et pour compensation aux délices d'un paradis à bonheur ineffable, il offre à l'adoration de la femme une marmite, un lessivier, les culottes et le casque à mèche d'un *Bartholo métaphysico-radotal* qu'elle devra aimer, vénérer et adorer comme époux, comme prêtre, comme Dieu.

On ne peut qu'éclater de rire à l'idée de ce sanctuaire familial, et huer le révélateur d'une aussi grotesque et burlesque invention. Ce sophiste phénoménal fait des efforts inouïs pour montrer que la propriété et la famille marchent de front, que le ménage est le royaume de la femme, et le voilà qu'il détruit la propriété et la religion sur lesquelles sont fondées cette famille et cette royauté de la femme.

Jésus, par son principe d'égalité morale, très supérieur à la loi de Moïse, a fait passer la femme du règne animal

au règne hominal. La nature avait fait la femelle, Jésus a fait la femme. Quelles que soient les fautes et les erreurs de l'Eglise, elle a été dans la voie du progrès en la défendant contre l'égoïsme et la brutalité de l'homme, en la soutenant, en la consolant de ses injustices et de son exploitation : aussi est-elle le plus sûr soutien de la religion. Le prêtre est un ambigu à sentimentalisme dominant qui, au milieu de notre désordre économique, est l'eunuque de la famille, le gardien de l'honneur du foyer domestique. Supprimez sa fonction, que la femme perde la foi chrétienne qui la soutient et la guide dans ces luttes, n'ayant plus de raison pour combattre ses penchants naturels et repousser les attaques aveugles de l'homme, la promiscuité et le désordre sont partout, la société disparaît.

L'Eglise, par le dogme de l'Immaculée-Conception, continue, en faisant en quelque sorte entrer la femme dans la famille divine, à favoriser son émancipation sociale. Les rationalistes exclusifs sont d'ailleurs d'une inconséquence déplorable, au point de vue économique, de vouloir détruire actuellement l'influence sentimentale et mystique de la religion, qui lutte tant qu'elle peut contre la propagation illégitime qui croît dans des proportions alarmantes. Quelle pauvreté d'esprit philosophique de ne savoir rien offrir aux aspirations d'un des aspects de l'âme humaine qui prédomine chez la femme et chez un si grand nombre d'hommes !....

Le vrai problème consiste à édifier théoriquement le temple en harmonie avec la liberté désirée. Cette liberté en société ne peut être absolue ; il faut en trouver les conditions sociales relatives et proportionnelles à la période économique dans laquelle la société se trouve engagée. — Il faut distinguer la *liberté simple* de la *liberté composée,* la

liberté désordonnée de la liberté contrebalancée. En politique, cette idée est désignée sous les deux mots *ordre* et *liberté*. L'accord de ces deux antinomiques étant inconnu, la société passe toujours du despotisme franc au despotisme mitigé, hypocrite, fardé de liberté.

En relation de sexe, la société se débat entre le mariage, le concubinage, l'adultère, la prostitution, les enfants trouvés, l'infanticide, et tous les désordres qu'ils entraînent après eux. Dans les rapports économiques, elle croupit dans la banqueroute, le vol, la sophistication, la concurrence anarchique, et l'exploitation sous toutes les formes imaginables.

La cause du désordre qui existe dans les relations affectives vient de l'indécision, de l'obscurité qui règne dans la loi évangélique. Autre chose est proclamer le principe théorique de l'égalité morale, autre chose est le réaliser et le faire passer dans la pratique. Le praticien saint Paul, au milieu des saturnales, des orgies païennes, de la tendance permanente au retour à l'idolâtrie de la part des nouveaux convertis, avait besoin d'une énergie surhumaine pour arracher cette société à son grossier matérialisme. Ce n'était qu'à l'aide d'une puissante et sauvage réaction qu'il pouvait opérer cette transformation. Dépourvu des moyens et des richesses économiques nécessaires pour faciliter l'égalité morale pratique, il a été obligé d'avoir recours aux seuls moyens spirituels dont il pouvait disposer. Pour lutter contre la grossière ignorance des masses, ce n'a été qu'appuyé sur une interprétation biblique toute matérielle à la portée de leur intelligence que les pères de l'Eglise ont pu détourner le courant magnétique et lutter contre l'énergie organique des rapports sexuels. Ce n'était qu'à la condition de leur foi sincère, au récit de la scène du jardin d'Eden prise à la lettre, que ces géants ont pu surmonter et vaincre

leur propre attraction et donner l'exemple de ce que peut la foi de l'homme exaltée par une idée exclusive pour dominer et dompter ses passions. Il ne fallait rien moins que cette exaltation extrême pour faire prédominer l'aspect spirituel sur l'aspect physique, le plonger dans le mysticisme, le pousser à la solitude, à l'ascétisme, et par l'ardente contemplation de l'infini, élever, épurer l'intelligence, la préparer aux subtilités scolastiques, aiguiser l'esprit, et le rendre assez pénétrant pour arriver à découvrir les mystères de la nature et de l'homme. Ces progrès, en dissipant les illusions, les mirages et les hallucinations des premiers âges de l'humanité, ont fini par nous faire comprendre les causes du bien et du mal social.

Sentant circuler dans leurs veines la force organique qui pousse irrésistiblement et incessamment l'homme vers la femme, ils l'ont personnifiée. Cette force perverse, à leur point de vue exclusif, est devenue le *démon de la concupiscence, Satan le tentateur;* la femme, l'être attractionnel par excellence, s'est transformée en *amorce du diable, en porte de l'enfer* et en *cause du péché....*

De là est résulté la réprobation, la subalternisation, la nécessité de la compression de tous les instincts émancipateurs de la femme, et le châtiment qui, selon Tertullien, doit toujours demeurer sur elle, *car c'est pour réparer sa faute qu'il en a coûté la vie au Fils de Dieu.* Avec cette foi, la continence, la chasteté, la virginité étaient un état plus pur, plus saint, parce qu'en dégageant l'homme des liens de la chair, il pouvait, par la prière, la contemplation et l'extase, se rapprocher et se réunir au Dieu pur esprit. Jésus a été élevé en croix pour purger l'air des puissances sataniques qui le souillaient et qui, en s'infiltrant dans tout notre organisme, le corrompaient, etc....

Ce n'était pas avec l'indulgence sentimentale du fils de Marie pour la Madeleine et la femme adultère que les fondateurs du christianisme pouvaient opérer ces prodiges. La mansuétude, l'indulgence, le pardon facile des fautes n'appartient qu'aux époques de transition, de conciliation, de relâchement doctrinal comme le nôtre. La rigidité des principes, leur sévère expression et leur strict accomplissement nous effraient ; la voie étroite du salut s'est élargie et est passée au rang de route royale. Les frottements, les discussions, les controverses théologico-philosophiques ont conduit les esprits éclairés à l'indifférence religieuse ; les aspérités dont les convictions ardentes avaient hérissé le dogme à son origine, se sont usées ; le doute s'est glissé peu à peu parmi les croyants ; la négation et la raillerie philosophique, l'esprit d'analyse, d'expérimentation et d'observation scientifique ont fini par tout renverser et faire disparaître ce monde d'entités fantastiques qui obsédait l'imagination de nos pères.... Placés au point culminant et intégral de toutes les croyances et de toutes les aspirations de l'âme humaine, nous contemplons d'un œil calme et serein les péripéties du monde moral et religieux. Comprenant que chaque période a ses idées dominantes et ses moyens de progrès relatifs et proportionnels à l'intelligence du plus grand nombre, nous pouvons faire de la justice distributive, reconnaître la bonne foi et la sincérité des grands hommes du passé et du présent, payer notre tribut d'admiration et de vénération aux saints personnages qui ont transformé le monde païen, et qui, dans toutes les époques, ont été des instruments divins dans l'œuvre du progrès universel. C'est en connaissant et appréciant sainement le passé que nous pourrons connaître le présent, pressentir, préparer et développer les institutions de l'ave-

nir. Dans le désordre cahotique de notre époque, nul des penseurs progressifs qui cherchent une issue à toutes nos misères, n'étant infaillible et impeccable, n'a le droit de jeter la pierre à ses confrères en vagabondage spirituel ; aucune des écoles n'a le droit de maudire, de calomnier et de détruire violemment les pouvoirs du passé, conservateurs plus ou moins intelligents qui ne peuvent et ne doivent lancer le présent dans des aventures périlleuses, peu réfléchies, et dans les données d'une science sociale non encore constituée.

Puisque le pensionnaire Suart tenait tant à faire du bruit, au lieu de s'en tenir à prouver que la *propriété c'est le vol,* il aurait pu, dans sa langue et avec *ses allures dialectiques,* chercher à démontrer aussi que la famille *c'est le viol et l'assassinat*, que la religion est la *sanction, la conciliation, l'exploitation et l'absolution* du tout. Il aurait eu moins de peine à faire cette critique générale et extravagante que de se détourner à chaque instant de son sujet principal pour escarmoucher et tirailler sans ordre, *sans connaissances positives,* contre des idées au-dessus de *son savoir,* et se noyer dans un chaos de détails contradictoires qui en font le philosophe *du nihilisme et du désordre universel.* Au lieu de se vanter d'avoir dit *deux mots* comme il ne s'en est pas dit en mille ans (mots *criés sur les toits* par les Pères de l'Eglise depuis plusieurs siècles), il en aurait dit quatre comme il ne s'en est pas dit depuis six mille : c'eût été bien plus pyramidal. *Pends-toi, brouillon transcendental !*

Cet aveugle démolisseur accepte, trouve légitime et dans la logique de l'histoire les tendances de la société pour ce qui concerne deux aspects de l'homme ; mais la tendance tout aussi légitime historiquement, qu'il ne peut comprendre et ne sait comment satisfaire, il la déclare fausse, immorale,

depravée, etc..., jugement basé sur les principes d'une religion qu'il rejette comme une haliucination et d'un Dieu qu'il faut renier.

Il est impossible d'accumuler dans une œuvre plus d'erreurs, de contradictions et d'aberrations morales, politiques et religieuses!...

Pour terminer dignement ce chapitre, donnons aux libres penseurs et aux théologiens, esclaves traditionnels du passé, à méditer un passage du plus grand et du plus profond philosophe chrétien dont s'honore l'Eglise, saint Augustin, qui, au milieu de son naïf et crédule mysticisme religieux, de toutes ses subtilités dialectiques, fait briller çà et là des pensées philosophiques qui renferment tout l'avenir de l'humanité, et dont nous sommes, au dix-neuvième siècle, un faible écho. Nous soulignons les passages qui sont le fondement du *naturalisme scientifique et religieux*.

« Toutefois, cette raison de la création de tous biens, la
» bonté de Dieu, sa raison si juste et si convenable qui,
» attentivement considérée et méditée pieusement, met fin
» à toute discussion sur l'origine du monde; cette raison,
» dis-je, échappe à certains hérétiques, et pourquoi? parce
» que notre fragile et défaillante mortalité, juste supplice
» du péché, est affligée de mille accidents contraires, le
» feu, le froid, la férocité des brutes. Ce qu'ils ne voient
» pas, *c'est l'excellence de chaque chose dans son milieu*
» *naturel : et l'admirable ordonnance de toutes, et le con-*
» *tingent de beauté dont elles enrichissent chacun en par-*
» *ticulier — la république universelle, — et l'utilité qu'elles*
» *nous procurent si nous savons en faire un usage légitime*
» *et éclairé;* en sorte que les *poisons eux-mêmes pernicieux*
» *par disconvenance, convenablement employés, deviennent*
» *de salutaires remèdes. Et voyez d'autre part comme les*

» *objets les plus agréables, la nourriture, le breuvage, la*
» *lumière, se dépravent par l'abus et l'inopportunité de la*
» *jouissance !* C'est ainsi que la providence divine nous
» avertit *de ne point jeter un blâme téméraire sur les cho-*
» *ses, mais d'en chercher attentivement l'utilité.* Si elle se
» dérobe à la faiblesse de notre esprit ou de l'esprit hu-
» main, il faut croire qu'elle est cachée, comme l'étaient
» *tant d'autres vérités dont à peine nous avons pénétré le*
» *mystère :* car cette obscurité même est la preuve d'hu-
» milité ou la mortification de l'orgueil. Mais, en réalité,
» nulle part le mal n'est une substance, il est une privation
» du bien; et de la terre au ciel, du visible à l'invisible,
» *il est des biens meilleurs que d'autres, inégaux entr'eux*
» *afin qu'ils soient tous.* Mais Dieu, grand ouvrier dans les
» grandes choses, ne l'est pas moins dans les petites, et
» ce n'est point dans la grandeur presque nulle qu'il faut
» mesurer ces petites choses à la sagesse de leur auteur.
» Retranchez, par exemple, à l'homme l'un de ses sour-
» cils, combien y perdra son corps, combien y perdra sa
» beauté? car elle ne consiste pas dans la grandeur, mais
» dans l'égalité et la proportion des organes. »

CHAPITRE V.

SYSTÈME D'EXTERMINATION PROUDHONIEN.

C'est un sépulcre ouvert que leur gosier. Ils ont frauduleusement usé de leur langue ; il y a du venin d'aspic sous leurs lèvres ; leur bouche est pleine de malédiction et d'amertume.

SAINT PAUL.

Frappez ! le Seigneur connaîtra bien ceux qui sont à lui.

SAINT DOMINIQUE.

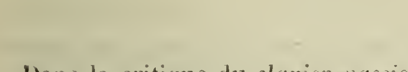
—

Quærens quem devoret.

—

Je n'ai pas été plus qu'un autre exempt de passion et de violence ; surpris à l'improviste, j'ai payé largement le tribut à l'humaine faiblesse.

PROUDHON.



Dans la critique du *clavier passionnel* de Fourier, Proudhon fait des observations qui sont fort justes ; il s'étaie des raisonnements de M. Tissot, qui le sont aussi. Bien que la théorie passionnelle laisse à désirer quant à la classification, à la dénomination, au nombre et au rôle attribués aux divers ressorts que Fourier désigne sous le nom général de *passions,* Proudhon ni aucun des critiques de cette théorie n'ont pu ni su la modifier ni la remplacer. C'était pourtant une nécessité fondamentale, soit pour démolir le

système, soit pour le réformer s'il était incomplet et erroné. Les *chercheurs* qui ont la prétention de faire marcher la société, se perdront dans d'interminables divagations tant que la science de l'homme ne sera, sinon complète, du moins plus avancée.

Nous avons déjà fait observer que dans l'œuvre de Proudhon on ne trouve pas la moindre trace d'une étude scientifique de l'homme. On y trouve des déclamations purement littéraires, des descriptions et des appréciations au point de vue de la théologie chrétienne. Quant à une tentative sériée, méthodique, des facultés humaines, point! Il termine cet article ainsi :

« Toutefois, rendons à Fourier le tribut d'honneur qui » lui est dû. Cet homme cherchait la théorie sérielle avec » des *pivots,* des *ambigus,* des *accords* et des *discords,* » comme Pascal enfant apprenait la géométrie avec des *ronds* » et des *barres*. Moins heureux que ce grand mathémati- » cien, Fourier a échoué dans son entreprise; peut-être ne » lui a-t-il manqué, pour réussir, que cette instruction » philosophique sur laquelle il a répandu tant de mépris » et de colère! »

Nous avons vu que le dialecticien sériel n'a nullement compris ni apprécié la valeur scientifique des deux caractères de *pivot* et *d'ambigu ;* il ne comprend pas davantage les *accords* et les *discords,* qui pourtant sont la vie de l'homme en société. Quant à la répulsion de Fourier pour les philosophes, les reproches d'hallucination et d'aberration que Proudhon leur adresse et qu'il mérite lui-même, prouvent qu'instinctivement il a eu raison de les mettre à l'écart et de se méfier de l'*instruction philosophique*. Quoi qu'il en soit du clavier que nous ne discuterons pas ici, nous allons nous en servir pour faire assister le lecteur

à la *cachucha* que les trois passions distributives désignées sous les noms de *papillonne, cabaliste* et *composite,* font danser au *critérium de la certitude.* Nous allons voir avec quelle souplesse, avec quelle désinvolture castillanesque, cet Aristarque se disloque au claquement des castagnettes de son ridicule aveuglement sur lui-même.

D'après les nombreux passages que nous avons cités, le lecteur a pu comprendre comment, avec la même méthode, les mêmes matériaux et le même but, Proudhon a eu la prétention, en démolissant toutes les doctrines, d'en élever une qui complétât les théories proposées depuis Platon et Pithagore jusqu'à Babeuf, Saint-Simon et Fourier. Nous venons de voir que le grand pourfendeur de systèmes n'est jusqu'à ce moment qu'une gigantesque montagne en mal d'enfant qui n'a pu accoucher de la plus petite souris. Pour l'aider dans son illusoire gestation, il avait proposé en 1842, au journal la *Phalange,* d'ouvrir dans ses colonnes une lice pour mettre aux prises le principe d'*égalité mathématique* avec celui de l'*inégalité harmonique.* Le directeur de ce journal ne jugea pas à propos d'introduire dans sa feuille une machine infernale qui se présentait avec la naïve prétention de faire sauter la doctrine sociétaire, et d'introniser au milieu de sa fumée sophistique et paradoxale la doctrine de l'artificieux égalitaire. Ce directeur pouvait d'autant moins s'engager dans cette discussion, que depuis quatre ans il s'était manifesté une scission dans l'intérieur de l'école. D'un côté étaient les simples vulgarisateurs de la *lettre* de la doctrine, qui se posaient comme seuls *orthodoxes pur sang,* dont le rédacteur en chef était l'autocrate. Celui-ci, dans son aveuglement théorique et pratique, s'imaginait qu'avec des capitaux et un terrain, il allait faire manœuvrer une phalange de travailleurs comme un régiment

d'artillerie, et par cet exemple merveilleux entraîner la société dans sa *fantasia* phalanstérienne.

L'autre côté se composait de quelques disciples qui, après la première période d'enthousiasme, s'étaient mis à étudier la doctrine pour découvrir les mots des nombreuses énigmes que renferment les formules de Fourier. Ils pensaient qu'au XIX[e] siècle, il ne suffisait pas de proclamer que la science d'association était découverte pour que des esprits sérieux l'acceptassent sur simple parole. Après la vulgarisation de la *lettre,* il fallait nécessairement passer à la période de vulgarisation *composée;* démontrer, débrouiller et compléter le système, s'il y avait lieu.

Cette œuvre ne pouvait aller aux allures tranchantes, conquérantes et absolues du *commandant* de la phalange ; elle exigeait une étude préalable et des travaux complets, qui ne s'exécutent pas sous le feu de la polémique. La vulgarisation finit par languir et tomber dans le rabâchage. Il a fallu aux lecteurs habituels de cette feuille une forte dose de dévouement pour résister à cette épreuve dissolvante. Pour ne pas mourir d'inanition théorique, l'orthodoxie se jeta dans la politique, contrairement aux sages recommandations de Fourier, qui prévoyait ce qui est arrivé. Proudhon avait assez étudié la théorie pour reconnaître l'impuissance des aveugles orthodoxes à élucider les points obscurs du système. Faisant en silence provision de munitions de guerre, il devait, à la première occasion, entreprendre un bombardement général, et dans sa *furia* révolutionnaire arborer son drapeau fantastique-égalitaire sur les ruines amoncelées de toutes les écoles. Il ne prévoyait pas, quand il signalait Fourier comme le RÉVÉLATEUR de la *loi sérielle*, que, quelques années plus tard, enivré d'orgueil, emporté par sa folle *composite*, on lui reprocherait, non

d'avoir été fouriériste, mais l'indignité de ses accusations, de ses insinuations, la mauvaise foi et l'ignorance de sa critique. Dans son deuxième Mémoire sur la Propriété, page 115, on lit ceci :

« Je serais inexcusable de m'arrêter plus longtemps à ces » billevesées phalanstériennes, si l'obligation que je me » suis imposée de tout dire et la nécessité de venger ma di- » gnité d'écrivain ne me défendaient de passer sous silence » le reproche soulevé contre moi par un correspondant de » la *Phalange*. « Nous avons vu naguère, dit ce journaliste, » M. Proudhon enthousiaste de la science créée par Fou- » rier, autant qu'il a été, est ou sera enthousiaste de tout » autre chose. » Si jamais sectaires furent en droit de re- » procher à autrui les variations de ses croyances, ce ne » sont pas, certes, les disciples de Fourier, toujours si em- » pressés de conférer le baptême phalanstérien aux trans- » fuges de tous les partis. Mais pourquoi leur en faire un » crime, s'ils sont de bonne foi? Qu'importe à la vérité une » et indéfectible la constance ou l'inconstance d'un indivi- » du? Il s'agit bien moins de prêcher aux hommes l'obsti- » nation dans le préjugé que d'éclairer leurs esprits. Ne » sait-on pas que tout homme est fragile et variable, que » son cœur est plein d'illusions, et que ses lèvres distillent » le mensonge? *Omnis homo mendax*. Soit que nous le » voulions, soit que nous ne le voulions pas, nous servons » tous, pendant quelques minutes, d'instrument à cette vé- » rité dont le royaume arrive chaque jour : Dieu seul est » immuable parce qu'il est éternel. Voilà ce qu'en thèse » générale un honnête homme est toujours en droit de » répondre, et ce que je devrais peut-être me contenter » d'alléguer pour excuse, car je ne suis pas meilleur que » mes pères. Mais, dans un siècle d'incertitude et d'apos-

» tasie tel que le nôtre, où il importe de donner aux petits
» et aux faibles l'exemple de la force et de la fidélité aux
» maximes, je ne dois point souffrir que l'on déshonore
» mon caractère d'accusateur public de la propriété; il faut
» que je rende compte de mes vieilles opinions.

» M'examinant donc sur cette accusation de fouriérisme,
» et cherchant à rappeler mes souvenirs, j'ai trouvé qu'ayant
» eu des relations avec les fouriéristes, il est possible que
» j'aie été moi-même, et sans le savoir, partisan de Fou-
» rier. Jérôme Lalande avait mis dans son catalogue des
» athées Napoléon et Jésus-Christ. Les fouriéristes sont
» comme l'astronome Bressant : pour peu qu'un homme
» trouve à redire à l'état de civilisation et convienne de quel-
» ques-unes de leurs critiques, vite ils l'embauchent, bon
» gré mal gré, dans l'école. Toutefois, je ne me défends pas
» même d'avoir été fouriériste, car, puisqu'on l'affirme, il
» faut bien que cela soit. Mais, Monsieur, ce que mes ex-
» confrères ne savent pas, c'est que j'ai été bien autre
» chose! tour à tour protestant, papiste, arien et semi-
» arien, manichéen, gnostique, adamite, même préadamite,
» que sais-je? pélagien, socinien, anti-trinitaire, néo-chré-
» tien : voilà pour la religion; idéaliste, panthéiste, plato-
» nicien, cartésien, éclectique, monarchique, aristocrate,
» constitutionnel, babouviste et communiste : voilà pour la
» philosophie et la politique. J'ai parcouru toute une en-
» cyclopédie de systèmes : jugez, Monsieur, s'il est surpre-
» nant qu'à travers tout cela je me sois trouvé un instant
» fouriériste. Pour moi, je n'en suis nullement surpris,
» bien qu'à présent je ne m'en souvienne pas. Ce qui est
» sûr, c'est que le paroxisme de mes superstitions et cré-
» dulités tombe précisément dans cette période de la vie
» pendant laquelle on me reproche d'avoir été fouriériste.

» Présentement, je suis tout autre; mon esprit ne se sou-
» met plus qu'à ce qui lui est démontré, non par syllo-
» gismes, analogies ou métaphores, comme on démontre
» au phalanstère, mais par une méthode de généralisation
» et d'induction qui exclue l'erreur. De mes opinions pas-
» sées, je n'ai conservé absolument rien ; j'ai acquis quel-
» ques *connaissances;* je ne *crois* plus, je *sais* ou *j'ignore;*
» en un mot, à force de chercher la raison des choses,
» j'ai connu que j'étais *rationaliste.*

» Sans doute il eût été plus simple de commencer par
» où j'ai fini ; mais quoi ! si telle est la loi de l'esprit hu-
» main, si la société tout entière, depuis six mille ans,
» ne fait que se tromper ; si les hommes en masse sont
» encore ensevelis dans les ténèbres de la foi, dupes de
» leurs préjugés et de leurs passions, guidés seulement par
» l'instinct de leurs chefs ; si mes calomniateurs eux-mêmes
» sont réduits à l'état de sectaires, car ils s'appellent *fou-*
» *riéristes,* serai-je seul inexcusable d'avoir, dans mon for
» intérieur, dans le secret de ma conscience, recommencé
» le voyage de notre pauvre humanité?

» Je suis donc loin de nier mes erreurs ; mais, Monsieur,
» ce qui me distingue de tous ceux qui se mêlent d'impri-
» mer, c'est qu'ayant beaucoup varié dans mes réflexions,
» je ne varie pas dans ce que j'écris. Aujourd'hui même,
» et sur une foule de choses, je suis assailli de mille opi-
» nions ; je ne les imprime pas, car le public n'en a que
» faire. J'attends, pour parler aux hommes, que le jour se
» fasse dans le chaos de mes idées, afin que ce que j'aurai
» à dire soit, non pas toute la vérité, cela est impossible à
» un homme, mais rien que vérité.

» Cette disposition de mon esprit à s'identifier d'abord
» avec un système afin de le mieux comprendre, puis à

» faire intervenir la réflexion pour en vérifier la légitimité,
» est précisément ce qui m'a dégoûté de Fourier et a perdu
» dans mon estime l'école sociétaire. Pour être fouriériste
» fidèle, en effet, il faut soumettre sa raison et accepter
» tout d'un maître, doctrine, exégèse, explication. M. Con-
» sidérant, dont la haute intolérance anathématise tout ce
» qui s'écarte de ses décisions souveraines, ne l'entend pas
» lui-même autrement. Ne s'est-il pas constitué vicaire de
» Fourier sur la terre, et pape d'une Eglise qui, par mal-
» heur pour ses apôtres, ne sera jamais de ce monde ? La
» croyance passive est la vertu théologale de tout sectaire,
» surtout d'un fouriériste.

» Or, voici ce qui m'est arrivé. Comme j'essayais de me
» démontrer par le raisonnement la religion que je m'étais
» faite en étudiant Fourier, je sentis tout-à-coup qu'en rai-
» sonnant, je devenais incrédule ; que, sur chaque article,
» ma raison et ma foi étaient en désaccord : et tout mon
» travail de six semaines fut perdu. Je vis que les fourié-
» ristes, avec un intarissable babil et une prétention deme-
» surée de décider sur tout, n'étaient pas savants, ni logi-
» ciens, ni même croyants ; que c'étaient des *gâte-science*
» dont l'amour-propre, beaucoup plus que la conscience,
» était engagée au triomphe de la secte, et à qui tous les
» moyens étaient bons pour y parvenir. Je compris alors
» pourquoi aux épicuriens ils promettaient des femmes,
» bonne chère, musique, un océan de voluptés ; aux rigo-
» ristes, le maintien du mariage, la pureté des mœurs, la
» tempérance ; aux ouvriers, de grosses journées ; aux
» propriétaires, de plus gros revenus ; aux philosophes,
» des solutions dont Fourier a emporté le secret ; aux
» prêtres, un culte somptueux et des fêtes magnifi-
» ques ; aux savants, une connaissance de la nature

» inimaginable ; à chacun, tout ce qu'il pouvait souhaiter
» de mieux. Dans le commencement, cela me semblait
» bouffon, à la fin je le trouvai d'une extrême impudence.
» Non, Monsieur, nul ne sait encore tout ce que renferme
» de bêtise et d'infâmie le système phalanstérien; c'est
» une thèse que je prétends soutenir aussitôt que j'aurai
» réglé mes comptes avec la propriété. »

On lit en note :

« On comprend qu'il ne peut être question que des doc-
» trines morales et politiques des fouriéristes, doctrines
» qui, comme tous les systèmes philosophiques et reli-
» gieux, ont leur racine et leur raison d'existence dans la
» société elle-même, et sous ce rapport méritent d'être
» examinées. Quant aux spéculations particulières de Fou-
» rier et de sa secte sur la cosmogonie, la géologie, l'his-
» toire naturelle, la physiologie et la psycologie, c'est à qui
» croirait devoir réfuter sérieusement *Peau-d'Ane* et *Barbe-*
» *Bleue* de s'en occuper. »

Quelle pauvreté d'esprit et de cœur de ne pas savoir séparer une doctrine imprimée qui devient la propriété de tous d'avec les prétentions plus ou moins légitimes, plus ou moins intelligentes, d'un publiciste qui s'en est fait le représentant, et dont les *décisions souveraines* pouvaient être combattues et réduites en poussière par le premier venu, si ces décisions étaient fausses et absurdes !...

On voit que, pour repousser ce qu'il considère comme une attaque à sa *dignité d'écrivain,* sujet comme homme et d'après son aveu à toute sorte de misères morales, il étale avec un cynisme effrayant une série d'idées mâles et femelles avec lesquelles il a forniqué. Dans l'ordre intellectuel, il a fait de la polygamie, de la phanérogamie, de la pédérastie ; il s'est vautré dans une immonde promis-

cuité ; sa vie spirituelle n'a été qu'une épouvantable orgie ; puis ce sans-cœur, ce *papillonneur* insatiable, repousse du pied avec mépris tout ce qu'il a aimé, tout ce qui l'a nourri, et se fait gloire de ne plus se souvenir de ses victimes ! Toutes les doctrines, tous les travaux de l'esprit humain sont passés dans son viscère cérébral, et ne sont plus pour lui qu'un excrément ignoble et dégoûtant qu'il jette aux sales pourceaux dont le grouin est assez blasé pour chercher encore la vérité dans ce tas d'ordures.

Atteint par le plus profond dégoût des hommes et des choses, pour échapper au reproche de s'enthousiasmer pour une œuvre quelconque sortie de cerveau d'homme, il s'est mis en extase devant sa propre hypostase. Ce nouveau Narcisse social est mort spirituellement en s'admirant, épuisé par le péché d'Onan. Ayez pitié de lui, mon Dieu ! car il a cherché la *justice* par l'injustice et l'iniquité, la *vérité* par le mensonge, l'erreur et la calomnie ; pour proclamer ce qu'il croit être la vérité et la mieux faire pénétrer chez les hommes, il s'est mis à les assommer. C'est un nouveau système de persuasion et de démonstration pour lequel il a pris un brevet d'invention sans la moindre garantie du gouvernement. Pour rester dans son système d'infaillibilité et se mettre à l'abri de tout reproche de la part d'autrui, il a soin de faire observer « que, comme » homme, il est faillible, variable ; que son cœur est plein » d'illusions, et que ses lèvres distillent le mensonge. » *Omnis homo mendax.* » Ailleurs, il cite cet adage : *Homo nominis lupus.* En conséquence, il se fait aussi variable, aussi gonflé d'illusions, aussi menteur qu'il peut ; il remplit son rôle de loup avec une férocité des plus bestiales. De la part de ceux qui ne prennent pas ses calembredaines pour la pure vérité, tout lui paraît *bouffon, impudent.*

Cette doctrine, qu'il n'a pu comprendre, devant laquelle il gambade comme un ridicule histrion, est un tissu de *bêtises et d'infamies ;* il ne voit partout qu'*orgueil , obstination, délire de l'amour-propre,* quand le délire de l'orgueil suinte par tous ses pores et le rend fou ! Toute son activité *cabalistique* est employée à démolir, à faire crouler et tomber en ruines les renommées pour s'en faire un trône d'où le grand *autocrate* rationnel , l'infaillible *papataci* de la certitude, a la burlesque prétention de dicter les lois de la raïson pure quand il a perdu le *pur* sens commun. Il parle d'égalité en faisant des efforts inimaginables pour mettre entre lui et ses pareils une distance, une *inégalité* incommensurable. Il professe une haine implacable contre toute autorité, et il se pose en autorité, en critérium rationnel *infaillible.* Champfort parle d'un égoïste qui aurait brûlé Paris pour se faire cuire un œuf : le *logos* bizontin brûlerait le monde pour faire prévaloir ses aberrations ; il nous en donne la preuve dans sa brochure du 2 Décembre :
« Pour moi , dit-il , je ne m'en cache pas, j'ai poussé de
» toutes mes forces à la désorganisation politique, non par
» impatience révolutionnaire , non par amour d'une vaine
» célébrité, mais par la prévoyance d'une réaction inévita-
» ble, et, en tout cas, par la certitude où j'étais que, dans
» l'hypothèse gouvernementale où elle persistait à se tenir,
» la démocratie ne pouvait opérer rien de bon. Quant aux
» masses, si pauvre que fut leur intelligence, si faible que
» je connusse leur vertu , je les craignais moins en pleine
» anarchie qu'au scrutin. Chez le peuple comme chez les
» enfants, les crimes et délits tiennent plus à la mobilité
» des impressions qu'à la perversité de l'âme ; et je trou-
» vais plus aisé à une élite républicaine d'achever l'éduca-
» tion du peuple dans un chaos politique, que de lui faire

» exercer sa souveraineté avec quelque chance de succès
» par voie électorale. »

Voilà à quel degré de froide et aveugle cruauté spéculative peut arriver un homme fasciné par une idée.

Proudhon a un système d'éreintement individuel excessivement commode et peu compromettant, qui consiste à massacrer l'être collectif et à ménager l'individuel. Dans sa fougueuse et rageuse critique, il dit à la masse des propriétaires, *qu'ils sont des voleurs;* à la masse du clergé, *qu'il ne sait pas le premier mot de la philosophie chrétienne et est halluciné;* aux philosophes, *qu'ils ressassent des syllogismes sans rien produire de positif.* Il signale les jurisconsultes comme un *tas d'avocassiers qui prennent pour philosophie une pratique radoteuse revêtue de quelques prétentailles scolastiques, et que M. Troplong ment par sa gorge.* Il reproche aux économistes de n'avoir que *de la morgue, un impertinent orgueil; que leurs écrits ne renferment que d'inqualifiables bévues, et qu'ils ne sont que les apôtres du vol, les pourvoyeurs de la mort.* Il accuse les socialistes de toutes les écoles d'être des charlatans, des menteurs et des exploiteurs.

L'académie de Besançon, *cette honorable compagnie qui a son estime pour ses lumières et sa reconnaissance pour ses bienfaits, pour laquelle son zèle pour sa gloire fut sans bornes,* cette compagnie tourne au *burlesque* du moment qu'elle repousse par un désaveu public la responsabilité des doctrines de son pensionnaire. Il est vraiment ravissant!... Collectivement, ces hommes sont une réunion de potirons, une botte de *navets,* comme dirait le père Veuillot; mais, individuellement, ils sont pleins d'esprit et de savoir, *il a pour chacun d'eux* la plus profonde estime. Habitants des bagnes, vous êtes un tas de misérables, de voleurs, d'assas-

sins et de la chair à potence ; mais. individuellement, vous êtes de petits saints pour qui j'ai le plus profond respect. C'est avec cette distinction métaphysique que notre maître *ès-engueulement* donne plein essor à sa fougue sarcastique, exterminatrice et spoliatrice ; il attaque toutes les notabilités : il enfonce une côte à l'une, il brise la mâchoire à l'autre ; il donne un croc-en-jambe à celle-ci, un renfoncement à celle-là ; il poche un œil ici, là il fend un crâne ; il tape partout, il boucane, il chourine, il sermone, et débite une foule de maximes dont il se moque dans sa pratique, et puis le saint homme vous dit qu'il *ne sait pas calomnier son espèce!*.... Ce clown de la dialectique se disloque si bien que ses ligaments et ses tendons se brisent, il sème ses membres sur le champ de bataille. Privé de ses extrémités, son tronc devient terrible ; il se tord, se roule, bondit sur sa proie, s'y cramponne avec ses mandibules d'acier ; il gonfle sa poitrine, rugit, pousse des hurlements effroyables, au milieu desquels il fait entendre les mots morale, religion, honneur, vertu, probité, dignité, charité, chasteté, abject, impur, dépravé, infâme, prostitué, etc.... mots qui ne peuvent avoir aucun sens pour le démolisseur universel. Il entremêle ses vociférations de fioritures littéraires et de pédantesques latinades bibliques, s'imaginant en imposer à ses lecteurs et rehausser la valeur morale de ses diatribes.

Qu'est-ce donc que cette *douleur profonde, ce regret amer* qu'il éprouve de ne pas voir l'école sociétaire proclamer le *principe d'égalité pour agir sur les masses et déterminer un vaste mouvement réformiste ?* C'est du cabalitisme politique, le plus aveugle, le plus brut, le plus subversif. Comme si les masses ignorantes, mues par de grossiers appétits, n'étaient point le plus grand obstacle au progrès *mesuré*

qui leur est le plus profitable ! Comme si tous les hommes de cœur et d'intelligence, qu'elles ne peuvent comprendre et apprécier, n'avaient pas toujours été leurs premières victimes!

Qu'est-ce que la diplomatie et la guerre? Du cabalitisme hypocrite, international, pacifique et subversif. Que sont les moyens employés par les sectes religieuses pour se disputer la direction et l'exploitation du plus grand nombre d'âmes? Du cabalitisme professionnel et religieux. Cette tactique qui lui fait citer dans les œuvres de Fourier ce qui prête au ridicule et au scandale, qui lui fait taire les travaux économiques dont il fait sa proie, qu'est-elle? Du cabalitisme frauduleux, hypocrite, et du chantage moral. Quelle est l'âme des luttes électorales, commerciales, industrielles, artistiques, financières? Ce sont les trois ressorts analysés par Fourier. Sur toute cette partie psycologique, notre *Barbe-Bleue* de la critique, avec sa *peau-d'âne* tendue sur sa grosse caisse de charlatan, proclame qu'il ne croit pas *que la gravité de l'homme et la majesté des nations s'y arrêtent*. Toutes les phrases majestueuses qu'il débite ne sont, la plupart du temps, qu'un moyen cabalistico-littéraire employé pour cacher sa solennelle ignorance.

Quand le capitaine Fracasse a jonché le sol de toutes les renommées et amoncelé autour de lui le cadavre de ses victimes, il vient vous dire modestement : *Que vous importe ma chétive individualité? Laissez mon titre et mon caractère; mon nom, aussi bien que le vôtre, est chercheur de vérité.*

Si je brise votre crâne, si je vous éventre, c'est pour chercher la vérité, comme les physiologistes la cherchent dans l'organisme des chiens. Ne faites pas attention, ce n'est pas la peine ! j'accomplis la mission écrite dans la

loi : *Parle sans haine et sans crainte; dis ce que tu sais.* Paroles qu'il faut traduire ainsi : parle avec violence, avec passion, sans justice, sans estime ; affirme avec audace ce que tu crois savoir et sais ignorer. La fortune de la fausse science repose sur l'ignorance générale : honnis, bafoue toujours en tout et partout, et tu réussiras.

Quand il a assouvi son criticisme sauvage sur les siens, maître Patouillet, les yeux en coulisse, vient leur dire « qu'il ne comprend pas comment on peut lui en vou- » loir. Il pense, au contraire, que pour sa belle conduite » *il avait mérité une petite ovation républicaine.* Au lieu » de cela, voilà, dit-il, que des journalistes me dénon- » cent, des académiciens me maudissent, des prévenus » politiques, grand Dieu ! croient se rendre excusables » en protestant qu'ils ne me ressemblent pas. Je donne la » formule avec laquelle tout l'édifice social peut être scienti- » fiquement construit, et les plus fortes têtes me repro- » chent de ne savoir que détruire. Le reste me méprise, » parce que je suis un inconnu. »

Excusez la modestie du grand architecte qui s'imagine avoir donné le plan de l'édifice social, quand il a eu toutes les peines du monde à tisser son cocon individuel !

Après avoir fait de son cœur une enclume sur laquelle son cerveau, comme un martinet, fabrique des sophismes, des paradoxes et des parallogismes qui lui servent de hallebardes, ce gigantesque porc-épic se roule sur tout ce qui a vie et savoir pour le transpercer ; et quand toutes ses victimes sont à se disloquer et à se tordre dans la plus vive douleur, après avoir vidé leur crâne, il s'en fait une coupe, la remplit du vin de son injustice et de sa fatuité ; ivre d'orgueil et de joie, il chante :

« O mes amis, que je vive au milieu de vous sans émadditional-

» lation et sans gloire ; que je meure avant de connaître
» celui de vous que je dois estimer et aimer le plus ! »

Voilà un effet du *cabalitisme* le plus délirant, le plus satanique.

Qu'est-ce que le citoyen Proudhon? C'est le plus grand voleur, le plus grand forban, le plus grand écumeur, le plus grand flibustier, le plus grand loup-cervier, le plus grand exploiteur de richesses intellectuelles qui ait existé. Depuis qu'il pense, sa vie n'a été qu'un pillage perpétuel ; il a entassé, accaparé, monopolisé, encaissé le travail de toutes les générations de penseurs qui se sont succédé depuis six mille ans. L'auteur de *la Propriété c'est le vol* fait du *vol sa propriété;* en outre, dans sa folle et aveugle *composite,* il insulte, il baffoue tous les hommes qui font la gloire de leur époque, et sans lesquels il ne serait, lui tout le premier, qu'un fabricant de bimbeloterie littéraire.

En pureté morale, il se donne comme la salsepareille, le mercure, le camphre, et tous les dépuratifs pharmaceutiques qui, administrés à toutes les doctrines, doivent les délivrer du virus impur qui coule dans leur organisme systématique.

C'est quand la moëlle du juste a disparu de ses os que ce millionnaire de l'intelligence, après avoir pressuré et dépouillé tous les travailleurs spirituels passés et présents, vient faire la police des millionnaires de la finance, dénoncer, *quand il n'est plus temps,* les ruses et les piéges que tendent les prêtres de Plutus dans le temple de la spoliation universelle : tout cela pour devenir rentier, propriétaire, manger sans le moindre trouble digestif son biftek de prolétaire manuel, et faire que son ventre et sa conscience ne soient qu'un ! Il pousse l'aveuglement sur sa valeur morale et intellectuelle jusqu'à considérer comme un grand acte

de vertu de ne s'être pas révélé comme un second Moïse avec des tables d'une nouvelle loi, et de s'être soustrait *à la dictature que le peuple aurait pu lui décerner dans son aveugle engouement,* acte pour lequel il aurait, selon lui, mérité la mort (1). Pauvre cerveau fêlé et éventé! Une vessie d'eau glacée sur ton front eût été, au 19e siècle, toute ta punition !

En parlant du principe des illusions philosophiques, il décrit sa propre hallucination : « D'autrefois, saisissant de » biais une vérité générale et la creusant avec une ardeur » incroyable, on les voit s'ingénier à réaliser des *hypothèses* » *fantastiques*, *et se livrer à d'extravagantes spéculations.* » Chez tous, en remontant à l'origine de leur maladie, on » découvre constamment, comme cause déterminante, soit » un sentiment, soit une idée. » Il cite comme exemple d'idéomanie J.-J. Rousseau, qui a eu, selon lui, une influence désastreuse sur la révolution. Il prétend que c'est à lui que sont dues les luttes sanglantes et les déceptions de 93. Il le traîne dans la boue, en attendant que le peuple, quand il l'aura connu, aille l'arracher aux catacombes du » Panthéon pour traîner son cadavre à Montfaucon. Une » autre célébrité du même genre, dit-il, fut Marat, qui » avait calculé que deux cent mille têtes abattues sauve- » raient la révolution ; et qu'en qualité d'inventeur, il était » persuadé que nul autre que lui ne pouvait s'acquitter de » cette commission. » Il cite comme type de fascination intellectuelle l'idéomane par excellence, Charles Fourier.

Nous avons vu comment cet égalomane, dans son propre aveuglement, comprend et juge les hommes qu'il veut pul-

(1) 2e Mémoire, page 130.

vériser. Quant à Rousseau, à Voltaire, et à tous les écrivains éminents, ils ne sont que l'expression la plus élevée des idées de leur époque ; ils les condensent, les épurent dans leur forme, les reflètent, les dispersent et les diffractent ensuite dans la société d'où elles sont sorties. Ces grands artistes ne sont donc que ses interprètes : aussi, elle n'a garde de les maudire, de les traîner aux gémonies, car elle serait suicide. C'est l'œuvre des individus ou des minorités égoïstes, aveugles, stationnaires, rétrogades ou ultra-progressistes qui, ne pouvant s'élever à la hauteur de la vraie philosophie du progrès, consument leur vie dans l'orgie révolutionnaire, ou s'ensevelissent dans les catacombes du passé. Proudhon est un composé de Rousseau, de Marat, de Danton et de Robespierre, et un Père-Duchène aristocratisé.

Quelle était la devise politique de 93? — *Liberté, égalité, fraternité,* ou la mort.

Quelle est celle de Proudhon ? — *Liberté, égalité, anarchie*, ou la ruine. Il ne veut pas de gouvernement ni de fraternité; il s'en méfie.

Quelle était la devise économique de 93 ? — *Guerre aux châteaux, paix aux chaumières.*

Quelle est sa devise économique? — *Guerre à mort au capital au profit du travail ;* en d'autres termes : *la bourse ou la vie.* Bien que le Marat moderne ne demande la tête de personne, comme, en fait, la vie est dans la bourse, en la défendant on pourrait bien laisser sur le terrain, au lieu de deux cent mille têtes, quatre ou cinq cent mille cadavres.

Le Rousseau moderne qui reproche au Rousseau ancien d'avoir dans sa *rage lubrique* envoyé ses enfants à l'hôpital, lui qui, en honnête travailleur. *nourrit de son sang sa*

famille, enverrait, dans sa rage métaphysique, des centaines de mille de familles ruinées, non à l'hôpital, mais à la rue. En religion, Robespierre avait décrété *l'être suprême ;* lui, le supprime, et divinise la raison humaine qu'il met à la place de Dieu. Ce dernier n'est qu'un spectre fascinateur qui égare l'homme. Proudhon fait de Dieu l'antinomique de l'homme : il dit qu'en tout et partout il faut résoudre les antinomies dans une synthèse. Ici, au lieu de synthétiser, il supprime Dieu pour faire régner exclusivement l'homme. Au point de vue politique, il n'est qu'un aveugle anarchiste ; au point de vue religieux, après les extravagances théologiques, il veut exposer la société aux extravagances rationalogiques. En fait *d'orgueil de l'esprit, de sécheresse de l'âme, d'effronterie du paradoxe, de cynisme sophistique,* le citoyen de Besançon ne le cède en rien au citoyen de Genève. *Si Rousseau a fondé l'industrie philanthropique et sentimentale qui, en cultivant le plus parfait égoïsme, sait recueillir les honneurs de la charité et du dévouement,* Proudhon fonde l'industrie du *criticisme châtré* qui, en cultivant la plus parfaite *insensibilité du cœur* et *la stérilité rationnelle et morale,* veut recueillir *les honneurs et les profits de l'infaillibilité de la justice et de la vertu.*

Voilà l'homme qui a la prétention de se donner *aux petits et aux faibles* comme un exemple de force et de fidélité à ce qu'il appelle des maximes, qui ne sont pour les forts qu'un tissu d'ambitieuses, de folles, d'extravagantes déclamations, et la négation de toutes celles qui, jusqu'à ce jour, ont consolé, élevé les petits, encouragé et fortifié les faibles, bravé et neutralisé le criticisme stérile et borné des superbes.

Il nous semble voir un renard effilé comme une belette qui, pressé par la faim, pénètre par une petite ouverture

dans un poulailler, saigne tous les habitants emplumés et s'enrichit d'une bosse gargantuélique. Quand la fermière vient porter la pitance habituelle, elle trouve ses poules étendues sur le carreau. Maître renard, se voyant découvert, et comprenant que la maîtresse de céans prend des dispositions hostiles contre sa personne; jugeant que sa rotondité ne lui permettra pas de passer par le pertuis où il est entré, en rusé compère il saute sur une planche, s'en fait une chaire, et gravement assis sur son derrière, levant les pattes et les yeux au ciel, imitant le son de voix du curé de l'endroit, il se met à faire ce sermon :

— Très chère sœur, calmez votre courroux; il ne faut jamais se livrer au premier mouvement de notre colère : la colère est un des plus grands péchés mortels. Cette passion nous aveugle, et nous fait tomber dans les piéges et les embûches de Satan. Vous croyez, chère sœur, que vos poules sont mortes : détrompez-vous, c'est une illusion de vos sens. Tout n'est qu'erreur et illusion dans ce monde! plus que jamais le matérialisme éteint la foi. Le sang que vous voyez répandu est l'effet d'une saignée que j'ai pratiquée pour délivrer ces innocents volatiles d'une maladie très grave qui les menaçait, et que votre ignorance des choses divines et humaines vous cachait. Nous méritons, ma chère sœur, pour nos soins et notre zèle, votre reconnaissance, vos dons et votre vénération. Notre Seigneur nous a choisi, nous, son serviteur indigne, pour manifester sa puissance, et renouveler en votre faveur les miracles des premiers jours de la foi. La légende nous apprend que des mauviettes embrochées et à moitié rôties que des estomacs rebelles aux prescriptions du vendredi allaient manger, furent ressuscitées par un saint, et échappèrent, en s'envolant, à la dent carnassière des pé-

cheurs. Ici, il s'agit, non de résurrection, mais de faire revenir vos poules de l'évanouissement momentané dans lequel elles sont tombées. Pour leur donner la santé et leur faire pondre les œufs de l'égalité universelle, femme, prosternez-vous; demandez pardon à Dieu de vos fautes; faites, le front dans la poussière, un acte de contrition et une prière jaculatoire, afin que Notre-Seigneur daigne vous rendre témoin de la vertu curative de votre pasteur.

Pendant que la pécore, la tête dans la poussière, était à moitié endormie par la voix et le monotone débit de son curé qu'elle croyait entendre, maître renard massait et frictionnait avec ses pattes sa bedaine rebondie; il activait par tous les moyens possibles la digestion, et dirigeait la masse nutritive vers le cœcum, tout en fixant de l'œil l'ouverture évasive. Après quelques instants, jugeant que la manœuvre avait suffisamment préparé son plan, par un effort obtétrical suprême il se débonde, remplit le poullailler d'une matière infecte et d'une vapeur immonde, fait un bond, et s'engage dans l'ouverture pour se sauver. La femme se réveille à moitié asphyxiée, s'aperçoit qu'elle est mystifiée, poursuit la scélérate, la puante bête, et la saisit par la queue. Maître renard, se sentant pris, redouble d'efforts et fait si bien qu'il s'échappe en laissant le plus bel ornement de sa personne entre les mains de la femme. Celle-ci, stupéfaite, accroupie sur le sol, la toilette en désordre, revient peu à peu de son étonnement, jette les yeux sur le trophée de sa demi-victoire, oublie ses poules pour admirer la souplesse, la finesse des poils de cette fourrure, la porte instinctivement à son cou qu'elle entoure, et comprend l'usage que font les dames des *boas* qui, par leur douce chaleur, les préserve des maux de gorge, des fluxions de poitrine et des rhumes de cerveau. C'est ainsi que la femme prolétaire

arrive peu à peu par la lutte, l'expérience, et en tirant *le diable par la queue,* à s'initier aux douceurs du luxe et du confort aristocratique. Après la queue, elle désire la peau de la bête pour s'en faire une descente de lit, et enfin elle ambitionne *d'écraser la tête* de ce rusé bandit qui, tout equeuté, a la prétention de se donner encore pour la beauté, la vertu et la vérité même !

Qu'est-ce encore que le Méphistophélès de la dialectique? C'est une araignée qui, avec un grand art, est parvenue à tisser une immense toile, composée de fils très fins, très nombreux, pris à tous les produits de l'esprit humain. Retirée dans son trou, elle s'est engraissée de nombreuses victimes et s'est gonflée d'orgueil; son corps ayant atteint d'énormes proportions, sa toile a fini par devenir trop faible pour la porter; en courant sur sa proie, ses pattes ont brisé les fils du tissu qui, entourant son corps, l'ont rendue prisonnière de ses propres piéges. Nous sommes un infime moucheron qui, voltigeant autour de l'insecte dévorant, appelle, par le bruit de ses ailes, toutes les abeilles pour rire et danser autour du corps du vampire et du vautour social Proudhon.

Les infirmes naissent envieux et jaloux : c'est là loi de nature dans tous les degrés de la connaissance et sous tous les rapports ; ils s'en prennent aux êtres plus complets qu'eux du malheur de leur infériorité ; leur consolation est de fronder, de ravaler, d'avilir ce qui les dépasse. C'est ainsi qu'une aberration d'esprit ou de cœur détruit une âme ; un sens malade, atrophié, ou une faculté à essor désordonné, vicie souvent toute une existence.

Nous ne savons si la postérité rira *des cabaleurs et des papillonneurs de la marionnette Fourier ;* quant aux contemporains du bruyant croquemitaine, ils n'ont pas besoin

d'attendre qu'il soit au *Vade in pace* du royaume des taupes pour désopiler leur rate au spectacle des ridicules contorsions que lui font jouer les trois ressorts passionnels qui transforment en pantin et en arlequin l'autocrate rationnel Proudhon.

Nous sommes vraiment embarrassé pour exprimer notre admiration envers un personnage aussi éminent, aussi instructif, aussi curieux et amusant ; nous ne savons comment le conserver et le faire passer à la postérité la plus reculée. Il s'est révélé à ses contemporains d'une manière si brutale, si originale et si excentrique pour se faire remarquer, qu'il nous faut trouver un système d'apothéose tout nouveau. Pour illustrer les grands hommes, la sculpture, l'architecture, la gravure, la peinture, la littérature, tout ce que le génie humain a pu découvrir, a été mis en œuvre pour lutter contre les ravages du temps ; mais le mépris qu'il professe pour l'art et les artistes nous interdit l'emploi de tout moyen esthétique. Afin que les masses prolétaires que ce grand philosophe s'imagine aimer profondément puissent contribuer à sa divinisation, nous proposons une souscription nationale à 1 centime par individu, dont le produit sera consacré à *empailler* le célèbre *égalomane,* et placer cette création post-diluvienne au cabinet d'histoire naturelle.

Voici le plan et l'ameublement du tabernacle qui contiendra la momie de l'*homme-dieu.* Il sera assis, vêtu d'une tunique blanche constellée de tous les noms des grands penseurs qui ont fait progresser l'humanité. Le bas de cette tunique sera orné d'une bordure d'arabesques des plus capricieuses faisant allusion à son talent littéraire. Un vaste manteau, agrafé sur sa poitrine, composé d'une série va-

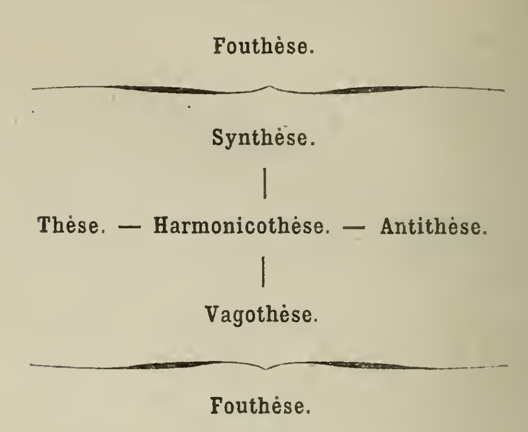
riée et désordonnée de fragments d'étoffes de toute couleur, formera un manteau d'arlequin symbolisant l'assemblage chaotique de toutes les idées qu'il a cousues ensemble pour en faire sa parure spirituelle. Son chef, coiffé d'un gobelet d'escamoteur, sera entouré d'une couronne de baguenaudier. Son nez sera orné de besicles à verre noir. Pour trône, il aura une chaise percée en forme de corne d'abondance, d'où sortiront des centaines de muscades de toutes couleur et grosseur. Une de ses mains saisira ces muscades dialectiques pour les faire disparaître dans une large et profonde gibecière qui ceindra les reins du dieu; elle sera percée dans le fond, et, comme le tonneau des Danaïdes, ne pourra rien conserver : tout y passera pour se perdre dans le vide. L'autre main tiendra un jeu de cartes biseautées. Sur le gobelet qui couvrira son chef, reposera une balance dont un plateau contiendra une vessie gonflée de vent, par allusion au *critérium idéel;* l'autre sera occupée par une statuette en argent représentant l'amour *critérium réel,* qui fera descendre par son poids le plateau sur l'épaule du dieu. L'enfant sera debout, tirera sa langue, et lui fera un pied de nez. Une femme étendue sur le sol servira d'escabeau à l'hypostase barbue; cette femme sourira malignement en indiquant le dieu malin. Du côté opposé au monceau de muscades, seront une trique et une batte d'arlequin. Autour du trône seront disposés une hyène, un renard, un loup, un scorpion, une vipère, un castor, un boule-dogue, une tortue et un colimaçon. Sur un grand mancenillier dont les branches couvriront le dieu, percheront un hibou, une mésange, un vautour, un roitelet, un serin, un perroquet, un couple de tourterelles, un coucou, et un dindon qui fera la roue. Au pied de l'arbre ramperont des melons, des concombres, des citrouilles, et

toutes les plantes à semences froides. A droite, on placera la statue de la Fécondité, qui tiendra et regardera avec vénération les culottes du dieu. A gauche, la déesse indienne Kali, représentant la Destruction, couchée sur un ossuaire humain.

Le monument sera couronné par la statue égyptienne au *faciès* riant, ayant les mains appuyées sur un abdomen très développé et ballonné représentant le dieu *Pet,* qui sera l'anti-synthèse cérébrale. — La synthèse condense, réunit les pensées positives pour former un tout ordonné, compréhensif et évident; son opposée disperse et résout ce qu'elle élabore en vapeurs insaisissables, inappréciables, qui s'échappent plus ou moins bruyamment et se perdent dans les profondeurs infinies de l'atmosphère spirituelle : nous l'appellerons *vagothèse.* Sur le tympan, on écrira *ecce homo,* et sur la frise, *vacuitas vacuitatum! omnia vacuitas!*

Révélons aux métaphysiciens, aux logiciens, aux théologiens, aux philosophes et aux savants la quaternité de la dialectique intégrale avec son pivot, que l'illustre Kant et son profond commentateur Proudhon n'ont jamais soupçonnée : nous l'appellerons *harmonicothèse.* Puisque nous sommes sur le trépied révélateur, signalons, en dehors du groupe gravitant régulièrement autour de son foyer d'attraction idéelle, l'astre errant, la comète échevelée qui échappe, par sa course excentrique et en apparence désordonnée, aux calculs des graves et doctes métaphysiciens; astre qui, en dardant ses rayons incisifs, piquants, facétieux et ironiques sur toutes les thèses, a pour fonction de les tenir éveillées, de les exciter, de les empêcher de tomber en consomption contemplative sur elles-mêmes, et de les pousser au progrès : nous l'appellerons *fouthèse.*

Terminons ce chapitre en donnant la disposition graphique de la constellation dialectique-intégrale.



Alleluia ! alleluia ! alleluia !



CHAPITRE VI.

CONCLUSION CONCORDANTE ET HILARIANTE.

C'est le triomphe de l'humanité de reconnaître en elle ce qu'il y a de fatal, comme le plus grand effort de la vertu est de savoir s'y soumettre.

PROUDHON.

Rien n'est beau que le vrai ; le vra seul est aimable.... et *haïssable*.

Dans la lutte ou dans la boxe intellectuelle à laquelle le lecteur vient d'assister, nous avons suivi de point en point les enseignements de notre maître Proudhon. Il travaille, dit-il, *à insurger la raison des individus contre la raison des autorités.* Notre raison s'est insurgée contre la sienne qui se pose en *autorité infaillible,* basant ses prétentions sur des procédés logiques qu'il regarde comme mathématiques, et en font un tyran de la pensée et de l'opinion publique. En philosophie, il s'est dit : *agis de telle sorte que chacune de tes actions serve de modèle et de règle.* Nous avons imité ses actions, réglé à son égard notre conduite sur la sienne, fait de notre mieux pour le bafouer à son

tour et le signaler comme un exploiteur de pauvres gens, d'âmes crédules, et un marchand de panacée égalitaire. Nous avons cherché à lui rendre, comme on dit vulgairement, de la monnaie de sa pièce. Dans notre critique, nous avons tâché de faire en sorte qu'il restât un excédant de vérité qui pût servir à améliorer l'intelligence du lecteur ainsi que le fond philosophique de la connaissance. Comme lui, dans notre allure dialectique nous avons appelé chaque chose de son nom le plus vrai, le plus énergique que nous avons su. Nous avons voulu faire de la philosophie de *paysan du Danube* — *de valet de chambre* — pour qui le grand homme est un mythe. Nous cherchons à pénétrer, à saisir, à découvrir, à décrire l'homme nu, l'homme réel, et non l'homme en jabot, en manchettes, grimé, fardé, déguisé en père noble, paradant monté sur des échasses, faisant sa douce, sa grosse et belle voix. Nous analysons l'homme qui digère, hélas ! bien plus et bien mieux qu'il ne pense.

Proudhon termine le prologue de son *Système des Contradictions* par cette recommandation, à laquelle nous nous sommes conformé en le disséquant :

« Souvenez-vous seulement, et n'oubliez jamais, que la
» pitié, le bonheur, la vertu, de même que la patrie, la
» religion et l'amour, sont des masques. »

Nous avons déchiré le masque et découvert le comédien... Quoi qu'il dise, nous avons un regret, c'est celui de ne pas connaître intimement sa personne. L'homme est un composé si bizarre, si compliqué, il renferme des contrastes si curieux, qu'il doit être sous ce rapport très intéressant à étudier. Ce massacreur d'intelligences serait peut-être capable de manger pendant six mois son pain sec avant de se décider à étouffer un pigeon ou à saigner un poulet. Ce crocodile, ce loup dévorant, si terrible avec sa plume, est

probablement un ami sûr et bienveillant. Ce prétendu moraliste, si peu scrupuleux pour s'emparer, défigurer et mal interpréter les idées qu'il veut foudroyer, est, sans nul doute, en affaires, d'une probité, d'une intégrité exemplaire. Ce superbe mâle, qui regarde la femme si fort au-dessous de l'homme, est peut-être d'une affection des plus tendres pour la sienne. Quant à son amour paternel, ventre-bleu! ne touchez pas à un cheveu de mes chérubins, sinon vous êtes mort.

Après s'être saturé pendant longues années de philosophie, de religion et de métaphysique ; après avoir bourré son cerveau des connaissances du passé et du présent, pendant qu'il cherchait la pierre philosophale sociale, l'étincelle révolutionnaire a jailli et mis le feu à sa bombe cranienne, qui a éclaté et s'est dispersée en une gerbe de fusées et de pétards polémistes plus ou moins justes, plus ou moins outrecuidants, blessants et homicides. Une fois sa *furia* criticiste passée, après avoir donné plein essor à son irascibilité et à sa *combativité* spirituelle, le voilà sans doute satisfait et rentré dans son calme philosophique. Il est peut-être en ce moment très tolérant, très accommodant sur les questions et avec les hommes qu'il a le plus maltraités. Il est capable de rire tout le premier et d'avoir pitié de ses emportements passés, fort étonné qu'un Epiménides vienne les lui rappeler. Ne connaissant pas personnellement l'autocrate intellectuel et moral, nous ne pouvons savoir s'il est complètement halluciné et s'il parle toujours avec bonne foi. Il y a dans cet éminent écrivain un tel cachet de sincérité, de conviction, que ce diable d'homme doit entraîner et fasciner, par l'élévation de sa pensée, son audace et sa foi à lui-même, la masse des lecteurs superficiels qui gazouillent et répètent machina-

lement, comme des serins, des airs dont le sens et la valeur logique leur échappent complètement. Ces lecteurs, peu habitués aux illusions d'optique intellectuelles auxquelles les monomanes sont sujets, prennent pour vérités des propositions spécieuses qui les égarent, ce qui rend notre satané rationaliste très dangereux. Notre *cabaliste* a dû se placer au double point de vue de l'hallucination et de la tactique d'un rusé polémiste, à qui rien ne coûte pour assommer ses adversaires.

Quel qu'ait été notre discours, il ne vient pas de nous. Rien de ce que nous avons écrit ne nous est imputable ; c'est le pensionnaire Suard qui a excité, provoqué, dirigé notre pensée, fait courir, sauter et bondir notre plume. Si notre *cancan* est trop accentué, dégingandé et disloqué ; si, en gambadant, nous l'avons touché en quelque endroit sensible, ainsi que le lecteur peu habitué aux accents d'une polémique peu courtoise et encore moins académique, nous en sommes tout-à-fait innocent. C'est à la fougue aveugle de l'irritable tapageur qu'il faut s'en prendre : il a tiré trop fort toutes les *ficelles*. Il semble avoir pris à tâche de détruire, de bafouer particulièrement la doctrine sérielle ; ses attaques occupent la majeure partie de son œuvre. Les autres doctrines ont bien chacune leur coup de pied ; mais leur porte est si peu résistante, si mal fermée, qu'en cédant à ses faibles efforts, il n'a fait qu'enfoncer des portes ouvertes. Dans son impuissance à se servir de la *clef sérielle* pour ouvrir la porte de la vérité sociétaire, il a cherché à crocheter la serrure qui a résisté ; alors il a écouté à la porte et regardé à travers les fissures. Saisissant çà et là quelques fragments de l'unité universelle qu'il n'a pu relier, il s'est mis à cancaner, à commérer, à bavarder, à injurier, à tout brouiller, comme une vieille portière. Nous

n'avons fait que le suivre, relever ses bévues, ses méchants coups de langue, en ripostant, le poing sur la hanche, à toutes ses invectives.

Nous sommes dans les flaireurs, dans les flâneurs, dans les bohêmes de la pensée du siècle ; nous aimons les grands découvreurs, quel que soit le chemin qu'ils prennent pour arriver ; nous les accompagnons avec plaisir dans leurs pérégrinations aventureuses. On ne trouve, comme dit l'Evangile, qu'*à la condition de chercher* dans les régions inexplorées. Nous aimons les martyrs de l'idée sans adoration et sans fétichisme ; nous les défendons précisément parce qu'ils sont en butte aux avanies, aux sottises des aveugles et des ignorants *qui ne savent jamais ce qu'ils font*, et des *faux savants* qui croient et veulent faire croire qu'ils le savent.

Nous cherchons à saisir, à fixer l'étincelle du génie qui brille dans les ténèbres, pour la signaler comme le flambeau du progrès humain. La loi sérielle est pour nous, comme pour le chercheur de vérité Proudhon, le *novum organum* pressenti par Bacon. Cette loi est appelée à renouveler, à vivifier toutes les sciences, et à découvrir de nouvelles branches des connaissances humaines ; c'est par son application à toutes les classes des faits que se réalisera le véritable ordre, et que la liberté convenant à l'homme en société sera déterminée. Ce qui se passe parmi les penseurs qui se regardent comme l'élite des intelligences, prouve que, dans l'ordre intellectuel comme dans l'ordre politique, le progrès ne s'acccomplit encore que par la guerre sous toutes les formes, et que le bien n'arrive que par l'excès du mal. Puisque la *lutte* est dans la destinée de l'homme, puisque c'est par elle que s'accomplit le progrès humain, il serait temps d'organiser la *lutte* franche,

loyale, véridique, émulative, à *discord harmonique,* et faire disparaître la *lutte morcelée,* à véracité brutale, grossière, à discord subversif, que nous venons d'employer *spéculativement.* L'homme arriverait ainsi à la vérité par le moins de *mal* possible.

La vérité a des voies singulières : elle s'avance par le moyen de ses amis et de ses ennemis ; elle touche les uns, confond et compromet les autres ; elle se sert de tous, et un jour profite à tous. Nous considérons Proudhon comme un ambigu progressif très-remarquable, très-instructif et très-curieux ; c'est un *agent provocateur* de l'idée des plus excitants, des plus irritants ; il a la faculté de la *combativité* tellement développée, qu'il ne peut vivre en paix ni avec les idées ni avec les hommes. Il va jusqu'à se maltraiter et s'accuser lui-même ; mais, en vrai cafard, cette componction tourne à sa glorification. De quoi, d'ailleurs, peuvent se plaindre de simples mortels de la part d'un gaillard qui empoigne Dieu au collet, le secoue de telle sorte qu'il disloque ses membres et les disperse si bien qu'on ne sait plus où les retrouver! Dieu est si bon qu'il se laisse faire avec une complaisance sans bornes ; on dirait même qu'il prend un certain plaisir à voir cet infime insecte microscopique faire de si vaillants efforts pour l'exterminer. Les rois de la terre ont eu des bouffons à qui ils permettaient de débiter des folies, tout en disant des vérités ; le roi des rois paraît avoir toujours eu un certain nombre de *Triboulets* pour l'amuser par toute sorte d'extravagances mêlées de quelques éclairs de vérité. Proudhon est furieux du rôle que l'infini lui fait jouer malgré lui : aussi il fait le diable pour se venger de Dieu. On dirait vraiment, à voir marcher notre humanité, que le créateur des mondes l'a enfantée dans un accès d'ironique gaieté, et que notre

globe est titré en facétie pour être le loustic des planètes de notre tourbillon.

Proudhon cite la distribution des matières des ouvrages de Fourier comme une puérilité. Cet auteur a fait, il est vrai, une fausse application de la *distribution optique symétrique fixe* à la *distribution successive rationnelle.* Proudhon, qui a eu la prétention de donner la théorie de la dialectique sérielle, aurait dû chercher la *loi de distribution didactique* et l'appliquer à ses œuvres. Cette seule découverte l'aurait conduit à d'autres; ses travaux auraient une valeur critique et organique qu'ils n'ont pas. Il en a fait un inextricable fouillis sans méthode, où s'accumulent des redites et des contradictions qui s'entrechoquent sans faire jaillir la vraie lumière. Le lecteur finit par se trouver aveuglé par des demi-vérités qui le désorientent et le plongent dans un scepticisme désolant. Comme vérités de détail, c'est un riche et étincelant écrin, un kaléïdoscope aux combinaisons les plus fantastiques, les plus inattendues, plein d'aperçus, de rapprochements les plus féconds, les plus ingénieux, et aussi d'erreurs les plus graves. Nous avons éprouvé, en causant avec cet esprit que nous comprenons fort bien, de vives jouissances. Nous l'en remercions, et le félicitons en toute sincérité. Le secret de son impuissance est dans sa lettre à l'ami Bergmann. « Il faut » que je l'avoue en ce moment solennel : ce qui m'inquiète est moins l'incertitude de ma route que le senti- » ment profond de ma faiblesse ; les distractions de ma vie » et les malheurs d'une éducation toute philosophique et » religieuse ne m'ont presque permis de rien apprendre. » Ce n'est pas le dessein, ce sont les matériaux qui me » manquent pour la réédification. Tout ce que je sais, je » le dois au désespoir ; la fortune m'ôtant les moyens

» d'acquérir, je voulus un jour, des lambeaux ramassés
» pendant mes courtes études, me créer une science à moi
» seul. Puisses-tu, ami, accueillir ce fruit de mon indi-
» gence? Puisses-tu y trouver quelques-unes de ces indi-
» cations précieuses que la sagesse elle-même a souvent
» dues à un heureux instinct! Puissent aussi les maîtres
» de la science, en voyant ce qu'a fait de rien un aventurier
» de la libre pensée, sourire à mon audace, suppléer mes
» manquements, et, convertissant cet étroit sentier en route
» royale, achever dignement une tâche si laborieusement
» commencée. »

Nous avons vu notre incandescent batailleur, guidé par la loi sérielle, en chercher la méthode. Convaincu qu'il l'a trouvée, et qu'en tout et partout il opère comme l'algébriste, il s'est cru infaillible dans ses raisonnements. Le *manque de matériaux* et son ignorance *scientifique* l'ont mis dans l'impossibilité, tout en soupçonnant et reconnaissant dans Fourier des erreurs, de les redresser et de les remplacer par la vérité. Voulant néanmoins satisfaire son impuissant orgueil, il s'est perdu et égaré dans une critique aveugle, injuste et ridicule, et n'a réussi qu'à montrer sa misère morale et caractérielle. L'*étroit sentier* n'a pu s'élargir et passer au rang de *route royale;* il s'est terminé par un cul-de-sac, au fond duquel Proudhon s'est acculé : ce qui nous a permis, en le poursuivant, de le saisir et d'*attacher le grelot au cou de la bête.*

Pour venir à bout de son entreprise, il eût fallu qu'il produisît une philosophie de la nature, une philosophie de l'homme, une philosophie de l'histoire, et une analyse comparée de ces trois philosophies pour trouver la synthèse universelle. Sur la nature et sur l'homme, il est complètement nul en tant que science; en histoire, tantôt il invoque

la tradition, tantôt il la repousse, selon les besoins de la thèse passagère qu'il soutient. Il a fait preuve, en effet, d'une grande *indigence;* les *manquements* fourmillent, ses travaux ne supportent pas un sérieux examen.

L'impuissance que nous signalons chez Proudhon est générale, et s'applique à toutes les sommités de la philosophie et de la science; elle tient à ce que les philosophes, les métaphysiciens, les économistes, les moralistes et les théologiens sont, en général, étrangers aux *sciences positives*, et que les savants, à leur tour, sont fort peu philosophes, nullement métaphysiciens, encore moins économistes, et étrangers à la théologie. Le *simplisme* est le péché capital de tous. A côté de l'académie des sciences positives, se trouve une académie qui a eu l'ambitieuse prétention de se donner le titre d'académie des *sciences morales et politiques.* Dans cette réunion éclectique, chaque individu est son propre principe, sa propre fin. Ces membres ne connaissent pour tout lien religieux, pour principe unitaire, que le dieu qui a pour tabernacle la caisse des émargements, dont les employés du ministre des finances sont les desservants; leur pain eucharistique est la pièce de cent sous, pétrie avec la chair, le sang et les sueurs des contribuables, la grande victime expiatoire.

Le lien *religieux scientifique* qui doit réunir toutes ces académies, est encore à l'état latent dans la science même.

Proudhon a constaté « qu'à mesure que le raisonnement s'exerce, la religion faiblit devant la philosophie. Un nouveau progrès de la raison fait naître la science, qui, à son tour, éclipse la philosophie. La science, en donnant la formule du vrai, doit abolir, selon lui, la religion et la philosophie. » Nous prétendons, nous, que la *vraie science* ne doit rien *abolir;* elle doit connaître, expliquer, dégager

de sa gangue traditionnelle la vérité dans chaque série de la connaissance, embrasser tous les aspects de l'homme et les coordonner scientifiquement. La religion et la philosophie, en s'initiant à la science, et celle-ci à la philosophie, se transformeront en *phisiosophie*, et trouveront la synthèse ou la religion universelle. Nous appellerons ailleurs l'attention des penseurs sur cette question fondamentale.

Lecteurs, vous croyez que Proudhon, cet enfant terrible et prodigue qui a fui le toit paternel pour courir à l'aventure après les catins littéraires, les roufians sophistiques et les tartufes de morale ; qui s'est ivrogné avec les anarchistes, momifié par le chiffre, est pour jamais hors du giron de l'unité universelle ? Détrompez-vous. La *fouthèse* n'est pas fière et bien moins féroce qu'elle en a l'air. Après avoir réglé ses comptes avec le Mandrin et le Cartouche social, elle va se faire caniche pour ramener l'aveugle égalomane, détacher le bandeau qui couvre les yeux des deux compatriotes *bisontins* et leur montrer comment ils sont d'accord dans le présent, en attendant l'avenir.

Nous avons indiqué quelques fausses analogies de Fourier et de Proudhon, et fait voir combien ce mode d'analyse est séduisant, dangereux et perfide. Il y a, sous ce rapport, une différence radicale entre ces deux chercheurs : c'est que Fourier, ayant employé tous les moyens qui servent à l'intelligence pour découvrir la vérité, a, dans plusieurs endroits de ses œuvres, corrigé sans le savoir ces erreurs d'analogie par des analyses et des observations directes ; tandis que, chez Proudhon, la fausse analogie, une fois détruite, fait crouler tout l'édifice sans trouver aucun autre point d'appui pour soutenir la construction.

Nous allons maintenant montrer chez Fourier une inconséquence d'*application* de ses propres principes qui a eu

de tristes résultats théoriques et pratiques. Ainsi, après avoir donné la formule du mouvement social, enthousiasmé de sa découverte et des merveilles que, selon lui, doit produire l'organisation de son nouveau *monde industriel,* il n'a pu résister au désir de voir réaliser de son vivant un commencement d'organisation : il a voulu faire passer le monde actuel de la subversion à la première période d'harmonie. Cherchant toujours une analogie pour servir de base à ses aspirations sentimentales, il a supposé que le mouvement social de notre époque devait se produire par *reculement*, *élan* et *saut,* comme fait un individu qui veut franchir un fossé. Il compare encore l'évolution actuelle au phénomène qui se passe dans l'homme lorsqu'il entre en puberté et ressent une nouvelle vie par l'amour. Fourier fait ici du *simplisme,* car il compare l'action de l'individu *isolé* à l'action composée de l'individu multiple social mu par un ensemble de forces convergentes et divergentes qui l'empêchent de faire aucun *saut,* l'obligent à rester à la surface, et à suivre la direction de la résultante des forces contraires.

L'observation et l'expérience nous montrent que le chemin à parcourir et les stations diverses sont *fatales,* inévitables, nécessaires, et distancées d'une manière irrégulière. La force motrice qui fait marcher le convoi social est dans les voyageurs eux-mêmes, composés de plusieurs classes. Chacune d'elles veut pousser le train dans le sens de ses intérêts particuliers ; ces intérêts étant opposés, il arrive un moment où les forces divergentes se font équilibre : alors il y a arrêt. On s'impatiente, on s'accuse réciproquement, on s'irrite, on s'injurie, on passe aux coups et l'on s'assomme. La classe la plus nombreuse a le dessus, pille le buffet, se grise, puis se met en route, et pousse le convoi à toute vapeur. Mais voilà qu'après l'enivrement de la

victoire, et à la première étape, la peur d'un déraillement saisit le vainqueur ; il reconnaît qu'il n'est ni machiniste, ni chauffeur, ni administrateur ; il s'aperçoit que les signaux ne fonctionnent plus ; le sentiment de sa conservation le fait rentrer dans le calme. Convaincu de son impuissance et de son ignorance, il se confie de nouveau à ceux qu'il a vaincus *matériellement,* afin qu'ils reprennent la direction intelligente du convoi. Les directeurs font quelques améliorations au matériel roulant ainsi qu'au service, pour satisfaire les intérêts du plus grand nombre, et le voyage continue jusqu'à nouvel ordre....

La société, comme l'individu, a son cerveau d'où part la direction et la distribution des fonctions des divers membres du corps social. La faculté intellectuelle qui guide l'homme occupe un bien petit espace dans le crâne humain ; c'est un infiniment petit relativement à la masse du corps de l'individu. Dans l'être collectif, c'est toujours une infime minorité qui est douée des facultés nécessaires pour diriger les intérêts généraux. L'histoire nous montre que toute une période sociale est dominée par l'idée d'un seul homme.

Fourier, poursuivi par son hallucination d'*enjambement,* donne une échelle de *quinze phases de progrès réel à option* « sur lesquelles, dit-il, les spéculateurs pourront aviser » au choix, dont quatorze placées entre la troisième de » civilisation où nous languissons, et la première phase » d'harmonie où nous pouvons passer immédiatement, c'est- » à-dire franchir la quinzième phase ou les deux périodes » des sociétés garantistes et sociantistes. » Il a, en conséquence, fait des calculs et des devis de dépenses proportionnels au degré choisi ; il a appelé des *candidats* qui ne pouvaient se présenter que pour se ruiner ; il est mort en attendant *le messie du capital.* Le plus triste résultat de ce

rêve, c'est que, craignant que la société s'engageât dans le *garantisme,* il a détruit les travaux économiques qui constituaient cette période : il ne reste que quelques fragments épars ; mais l'ensemble qui contenait l'époque contemporaine n'existe pas. Nous nous morfondons et pourrissons dans l'*esprit mercantile et fiscal*, les *compagnies actionnaires,* le *monopole maritime,* le *commerce anarchique* et les *illusions économiques.*

Si la vie de la société se développe par phases et périodes fatales comme celles de l'individu, il est évident qu'elle est obligée de passer par les périodes que Fourier voulait supprimer et franchir, pour entrer dans l'ambigu d'homonisme. Cette réalisation anticipée selon le bon plaisir humain, est une chimère, puisque la société actuelle ne remplit aucune des conditions naturelles et acquises qui doivent servir à l'organiser. Vouloir faire manger des aliments solides à un enfant qui n'a pas fait ses dents, faire engendrer avant l'âge de puberté, sont des entreprises fantastiques contre nature qui ne peuvent réussir, et qui sont contraires à la loi de progression donnée par Fourier lui-même. « Selon lui, Dieu est le distributeur des lumières » et des attractions ; il n'en donne que ce qu'il faut à cha- » que époque pour s'y conduire comme il l'a prévu. » S'il en était autrement, il ne dirigerait rien, il n'aurait rien prévu, rien coordonné. Aussi, il est à remarquer que la dose d'intelligence des hommes qui gouvernent et font des lois en Europe, se trouve tout au plus à notre époque au degré *garantiste ;* elle est proportionnelle à la masse des impulsions *essentielles* du plus grand nombre, qui, selon Fourier, sont *oracles de destinée.* Il n'est pas étonnant que les impulsions *accidentelles, partielles,* de quelques hommes avancés, de quelques voyants, soient considérées comme

des utopies, des folies, des extravagances qui peuvent se tolérer dans le champ de la spéculation, mais qui doivent être repoussées en pratique par l'opinion et la moyenne des intelligences, comme *fausses, immorales* et *destructives* de l'ordre social.

L'ex-directeur de la *Phalange,* fasciné par la même idée évolutive et ambitieux d'inaugurer cette réalisation, après avoir fait l'exposition de la doctrine, s'imaginant qu'il possédait toutes les qualités nécessaires pour être chef pratique, a entretenu les adeptes de la doctrine dans la possibilité de cette réalisation. Il a constamment manœuvré pour faire affluer vers son centre d'action toutes les ressources pécuniaires qu'il épuisait pour la vulgarisation et pour des projets qui ne pouvaient conduire à rien de sérieux. Il a passé une moitié de sa vie militante à poursuivre une illusion, à gaspiller des sommes considérables, à constater son impuissance pratique, et a fini par faire un épouvantail de la doctrine la plus pacifique du monde. Le pire de tous les résultats, c'est qu'en entretenant cette foi aveugle, l'esprit d'étude, de doute et d'investigation sur toutes les parties hasardées et obscures de la doctrine ne s'est point manifesté; il a enrayé le progrès scientifique de l'école; le groupe prétendu orthodoxe est passé à l'état d'éteignoir et de gâcheur pratique.

Si ce que nous disons est conforme à la théorie, à l'expérience et à la vérité, tous les efforts des penseurs, à quelque nuance qu'ils appartiennent, doivent étudier l'époque actuelle, construire scientifiquement notre période, reconnaître les institutions caduques, celles qui sont en germe ou à leur apogée, et indiquer celles qui conduisent à la période suivante, de manière à la développer avec *mesure,* en connaissance de cause, afin d'éviter les *révolu-*

tions, toujours rétrogades, violentes, malfaisantes, et opérer des *évolutions* progressives, pacifiques et bienfaisantes.

Ainsi la formule du mouvement progressif donne tort à son propre auteur de même qu'à tous les entrepreneurs de réformes extra-contemporaines, et donne raison à la critique de Proudhon.

Pour nous, nous considérons l'œuvre de Fourier comme la synthèse universelle *instinctivement* trouvée, que la science est appelée à développer et à préciser. Elle pose une foule de problèmes à résoudre dans toutes les branches des connaissances. C'est un type idéal d'association harmonique vers lequel tend la société, sans jamais pouvoir le réaliser.

Par suite de ses études spéciales sur l'économie politique et de son opposition à toutes les entreprises d'association, qui n'appartiennent pas en effet à notre époque, Proudhon est resté seul sur la brèche avec ses propres rêves et ses *illusions économiques.*

En proclamant audacieusement son intention formelle de détruire une des bases de la société, il l'a mise en garde contre ses attaques insensées ; il a montré tant d'outrecuidance, d'aveuglement à tout démolir ; sa stratégie politique est si aventureuse et si étourdie, qu'il ne s'occupe jamais, comme on dit en art militaire, de garder ses derrières. Pa l'inconstance de ses opinions, le besoin fiévreux d'être en tout et partout à la tête du mouvement intellectuel, il s'élance en éclaireur et en tirailleur perdu, se place entre les feux croisés de toutes les écoles, de tous les partis, et tire indistinctement sur tous les camps : tout cela pour faire briller sa téméraire bravoure. Il vit ainsi dans un changement, dans un tourbillonnement perpétuel ; sous ce rapport, il est invariable dans sa variabilité. Avec ce carac-

tère, il ne peut inspirer la confiance nécessaire pour être chef de parti ou d'école. On n'expose pas sa vie, sa liberté, ses convictions et ce que l'on possède pour marcher sur les traces d'un homme qui ignore si demain il pensera comme aujourd'hui ; quoi qu'il propose, on craint de trouver dessous quelque diablerie qui dépasse le but, compromette le succès, et bouleverse la société sans la faire progresser.

Dans ses *Confessions*, on le voit, après s'être jeté dans la mêlée, reconnaître, dans le calme, qu'il s'est trompé ; qu'il a mal manœuvré, et que la passion l'a égaré : « tant il est » vrai, dit-il, que les hommes qui font le plus d'usage de » leur entendement sont souvent les plus indomptables » dans leurs passions. Je me suis abîmé d'étude, j'ai abruti » mon âme à force de méditation : je n'ai réussi qu'à en- » flammer davantage mon irascibilité. » Il prouve que les hommes de pensée sont rarement des hommes d'action ; il démontre, hélas ! que, comme *beaucoup de femmes, il est incapable de se régir* quoiqu'il se connaisse. Il est donc l'*égal* de la femme sous ce rapport, et ressemble en outre à ces enfants mutins et rageurs qui s'égratignent eux-mêmes dans leur ridicule fureur. Dans ses *Contradictions économiques*, il reconnaît que toutes les époques qui se sont succédé étaient *nécessaires ;* que chacune contenait en germe celle qui l'a suivie, et qui en somme lui était supérieure. Si Proudhon revenait dans un demi-siècle, il ajouterait à ces époques celle dans laquelle nous sommes, et dans le calme de son analyse philosophique il reconnaîtrait que la onzième époque était nécessaire, et que les hommes qui, comme lui, avaient voulu *détruire, s'opposer, détourner, précipiter* le mouvement, n'étaient que d'aveugles mouches du coche social que le *conducteur occulte* laisse voltiger,

sans faire la moindre attention à leur assourdissant bourdonnement.

Par rapport au propriétaire, le travailleur est, selon lui, un mineur, comme la femme l'est par rapport à l'homme. Il approuve la sévérité de la loi contre l'adultère de la femme. Assimilant la grève, l'émeute, la révolte de l'ouvrier contre le propriétaire et le chef d'industrie à l'adultère, il trouve par conséquent très juste, très légitime, la sévère répression du mineur par le majeur. Au milieu de ces descriptions des méfaits de la propriété, il y a un tout petit passage à l'adresse de l'envie que porte le prolétaire au rentier qui roule carrosse. Dans ce passage il fait voir au brave travailleur que tout n'est pas roses pour les riches; il décrit un petit tableau de l'*utilité économique* de l'opulent et de ses misères. Ce passage exhale une odeur prononcée du système des compensations d'*Azaïs,* que le dialecticien Proudhon, s'il l'eût voulu, aurait amené à une équation, et montré que nous sommes dans le moins mauvais des mondes possibles. De la part de l'*Attila* du capital, de pareilles observations sont la réfutation et la condamnation de sa philosophie économico-révolutionnaire. Sous le rapport de l'impatience et du *désir aveugle* de réaliser ses idées, il est tout aussi *utopiste* que les réformateurs les plus aventureux ; il veut aussi faire un *saut, enjamber, redresser les tendances,* les arrêter parce qu'elles lui paraissent mauvaises. En fait, il est cent fois plus dangereux que ceux qui, voulant expérimenter sur quelques centaines d'individus, ne peuvent compromettre que les intérêts d'une infime minorité; tandis que, avec les lois générales qu'il propose, si elles sont injustes, ou mal conçues, ou seulement prématurées, il bouleverse toute la société.

L'enfer d'un chercheur de vérité, le vrai supplice de

Prométhée, c'est de l'avoir trouvée, ou de le croire et de ne pouvoir faire partager ses convictions aux hommes qui, par leur position et leur intelligence, peuvent la comprendre et la réaliser ; c'est de voir le *ténia social* se développer, envahir les nombreuses anfractuosités des entrailles de la société, absorber la plus grande partie du chyle, et de voir le malade se résigner et vivre paisiblement avec son parasite commensal.

Quant aux idées et aux tendances qui guident *instinctivement* les masses, Proudhon est en contradiction avec lui-même. Voici ce qu'on trouve dans le 2e Mémoire sur la Propriété, page 128 :

« ..... Car, s'il est une vérité dont je sois intimement
» pénétré, c'est que les peuples vivent d'idées absolues,
» non de conceptions approximatives et partielles ; donc il
» faut des hommes qui définissent les principes, ou qui du
» moins les épurent au feu de la controverse. Telle est la
» règle : l'idée d'abord, l'idée pure, l'intelligence des lois
» de Dieu, la théorie ; la pratique suit à pas lents, cir-
» conspecte, attentive à la succession des évènements, fidèle
» à saisir sur ce méridien éternel les indications de la rai-
» son suprême. Le concours de la théorie et de la pratique
» produit dans l'humanité la réalisation de l'ordre, le vrai
» absolu. »

Dans l'*Idée générale de la Révolution au dix-neuvième siècle* on lit :

« Puisque c'est la *tendance* de la société qui est mau-
» vaise, le problème de la révolution consistera donc à
» changer cette *tendance,* à la redresser comme on re-
» dresse à l'aide d'un support un jeune arbre ; à lui faire
» prendre une autre direction, comme on détourne une
» voiture, après l'avoir tirée de la fausse ornière. En ce

» redressement doit consister toute l'innovation révolution-
» naire. Il ne peut être question de toucher à la société
» elle-même, que nous devons considérer comme un être
» supérieur doué d'une vie propre, et qui par conséquent
» exclut de notre part toute idée de reconstitution arbi-
» traire.

» Cette première donnée est tout-à-fait dans les instincts
» du peuple.

» Le peuple en effet, et la pratique constante des révo-
» lutions le révèle, n'est nullement utopiste. La fantaisie
» et l'enthousiasme ne le possèdent qu'à de rares interval-
» les. Il ne cherche point avec les anciens philosophes le
» souverain bien, ni avec les socialistes modernes le bon-
» heur ; il n'a aucune foi à l'absolu, et repousse loin,
» comme mortel à sa nature, tout système *a priori* et dé-
» finitif. Son sens profond lui dit que l'absolu, pas plus que
» le *statu quo,* ne peut entrer dans les institutions humai-
» nes. L'absolu, pour lui, c'est la vie même, la diversité
» dans l'unité. Comme il n'accepte pas la formule dernière,
» qu'il a besoin d'aller toujours, il s'ensuit que la mission
» de ses éclaireurs consiste uniquement à lui agrandir l'ho-
» rizon et déblayer le chemin.

» Cette condition fondamentale de la solution révolution-
» naire ne paraît pas jusqu'ici avoir été comprise. Les sys-
» tèmes abondent, les projets pleuvent ; l'un organise l'ate-
» lier, l'autre ce à quoi il tient davantage — le gouverne-
» ment. On connaît les hypothèses sociétaires des saint-
» simoniens, de Fourier, de Cabet, de Louis Blanc, etc.
» Tout récemment le public a reçu la rosée de MM. Con-
» sidérant, Rittinghaussen, E. Girardin, sur la forme de la
» souveraineté ; mais personne, à ma connaissance, ne s'est
» dit que la question, aussi bien pour la politique que pour

» l'économie, était *tendantielle* beaucoup plus que consti-
» tutionnelle ; qu'il s'agissait, avant tout, de nous orienter,
» non de dogmatiser ; en un mot, que la solution consis-
» tait à tirer la société du sentier périlleux où elle se pré-
» cipite, pour lui faire prendre la grande route du sens
» commun et du bien-être, qui est sa loi. »

Dans le premier passage, il est *intimement pénétré* que les peuples vivent d'idées absolues ; qu'il faut des théories d'abord, l'idée pure, l'intelligence des lois de Dieu, etc.... Dans le second, c'est tout le contraire : le peuple repousse l'*absolu* comme *mortel à sa nature;* point de théorie, point d'*a priori*. L'intelligence des lois de Dieu est inutile : voilà le peuple qui marche à l'aventure. — On voit que les raisins théoriques sont trop verts pour le renard critique, qui n'oublie jamais de se mettre sous la peau du peuple pour se faire voix de Dieu et Dieu. Comme on le voit, on peut faire un volume avec les contradictions de l'auteur des *Contradictions économiques*.

Les réformateurs raisonnent sur l'être collectif comme sur l'être individuel ; ils prétendent qu'il est malade et en danger de mort sociale ; ils voient en lui un homme qui oscille, dévie dans sa marche et ne sait où il va ; ils disent qu'il court aux abîmes, qu'il s'enfonce dans l'ornière. Alors ces prétendus voyants se présentent comme *sauveurs, éclaireurs et conducteurs*. Cette comparaison est tout-à-fait fausse ! L'être collectif ne sé traite pas comme le *simple* individu qu'on enfouit dans la terre avec les sottises et les erreurs des médecins qui l'ont tué. Ici le malade est immortel : au lieu de suivre le traitement indiqué par les divers systèmes médicaux découverts par l'intelligence humaine, il entend soumettre la science à son propre *instinct médical*, et punit de toute manière les malencontreux doc-

teurs qui veulent, dans leur aveuglement empirique, lui administrer des potions qui répugnent et sont contraires à son *idiosyncrasie actuelle.* Sous ce rapport, il regarde les plus savants et les plus avancés comme les plus dangereux, les plus funestes : car, en voulant délivrer le corps social le plus promptement possible du ténia qui le ronge, ils administrent un remède qui, avant d'arriver au parasite, a donné au patient une maladie qu'il n'avait pas, sans le délivrer de l'ennemi qui vit en lui et par lui.

Proudhon dit : Puisque c'est la *tendance* de la société qui est *mauvaise,* le problème de la révolution consiste à *redresser la tendance,* à lui donner une autre direction. Si la société est un *être supérieur doué d'une vie propre*, la tendance fait partie de son *idiosyncrasie constitutionnelle.* Les docteurs orthopédistes sont tout aussi malvenus pour redresser cet être et diriger sa marche que les docteurs allopathiques voulant opérer sur ses fonctions organiques.

Proudhon fait consister toute la mission de l'intelligence *à agrandir l'horizon et à déblayer le chemin.* Nous ferons observer que cette fonction exige nécessairement la *connaissance préalable de la vraie direction que doit suivre l'être supérieur.* Sans cette connaissance, on peut l'entraver, l'arrêter, le faire dévier, le contrarier dans sa marche au lieu de le faciliter. Là est la véritable difficulté que le *génie inventif, intuitif,* révèle par un *a priori* que ne peuvent découvrir les mulets traditionnels qui tournent leur *simple* meule historique. Ce n'est qu'à cette condition que l'homme peut déblayer la route, éclairer la marche du convoi social, et devenir coopérateur intelligent de Dieu.

Notre égalitaire dit que le peuple ne cherche pas avec les socialistes le bonheur, et puis il termine en parlant de la *grande route du sens commun et du bien-être qui est sa loi.*

— Mais *bien-être, souverain bien, bonheur* sont une seule et même chose. Voilà la véritable tendance ; elle est *irrésistible, fatale ;* c'est le vrai pôle instinctif, attractionnel de toutes les aspirations de l'homme. C'est aux plus intelligents à découvrir les vrais moyens pour faciliter et remplir les conditions de ce bonheur, de ce bien-être, de ce souverain bien vers lequel tend incessamment l'âme humaine.

Quand le diable devient vieux, il se fait ermite, moraliste et ventru ; après ses orgies criticistes, après avoir obtenu une belle place au soleil de la publicité, il veut, dit-il, « se rallier sans réserve aux hommes honnêtes de » tous les partis qui, comprenant que *démocratie* c'est *dé-* » *mopédie,* éducation du peuple, acceptent cette éducation » comme leur tâche, et placent au-dessus de tout la *liberté,* » désirant sincèrement avec la gloire de leur pays le bien- » être des travailleurs, l'indépendance des nations et le » progrès de l'esprit humain. »

Une pareille détermination est très honnête, très sage, très modérée, très édifiante de la part du révolutionnaire qui voulait faire l'éducation du peuple dans un *chaos politique;* mais il ne faut pas se fier à ces dispositions pacifiques *forcées :* car, lorsqu'il sera question de dresser le *plan d'éducation du peuple,* le branle-bas recommencera inévitablement. Autre chose est spéculer dans le silence du cabinet, s'entretenir avec les grands penseurs de l'humanité ; autre chose est pénétrer l'esprit des masses encore enveloppées dans les langes du passé, pour déterminer les bases de son enseignement et le degré des lumières à lui distribuer. Mais sur quel principe reposera cette éducation ? Sera-ce sur le principe de *non-Dieu ?* de *non-gouvernement ?* de *non-autorité ?* de *non-propriété ?* sur la négation universelle?... Quand le principe moral *aimer son prochain*, flan-

qué du diable et du bourreau, cette clef de voûte sociale selon de Maistre, a si mal réussi, sera-ce l'*agis de telle sorte*.... de Kant, délivré de ces deux acolytes, qui suffira pour faire de la *démopédie?* Ce brave Proudhon, quand il a accouché d'un mot, s'imagine avoir révélé un principe. Il est vraiment déplorable qu'une aussi belle intelligence, servie par un talent d'écrivain très remarquable, ne puisse modérer sa fougue critique et dévastatrice pour jalonner avec calme et savoir les fondements de l'édifice social dont les matériaux couvrent le sol.

Nous avons signalé l'aveuglement et l'impuissance de l'homme dans la direction du mouvement organique social. Dans le moment actuel, nous sommes engagés dans la période de la *féodalité financière* prévue par Fourier depuis cinquante ans. Les économistes n'ont fait pendant ce temps qu'étudier, décrire, analyser les faits économiques ; ils les ont suivis pas à pas, mais n'ont nullement cherché à déterminer leur tendance et à atténuer les mauvais effets qu'ils produisent, livrés aux instincts aveugles et rapaces de l'intérêt individuel ou corporatif. Proudhon, comme nous l'avons déjà fait observer, vient éclairer la situation quand le mal est accompli et que l'oïdium bancocratique a tout envahi.

A quoi ont servi les cris d'alerte poussés, il y a quelques années, par feu *Castagno,* chien de chasse au nez très fin qui a résumé en lui l'*esprit des bêtes?*.... Ce chien avait flairé depuis longtemps l'anglais rapace et les *juifs rois de l'époque,* quand son maître Toussenel, *docteur ès-copulations sidérales,* a traduit en langage humain les inspirations de son chien.

L'observation nous a déjà fait reconnaître que les hommes qui veulent réformer la société et la guider d'après les

seules lois traditionnelles du passé, ne sont que d'aveugles routiniers marchant vers l'avenir à reculons, bronchant à chaque instant aux obstacles *nouveaux* qu'ils n'ont su ni prévoir ni apercevoir. Les pouvoirs n'ont encore fait que de l'empirisme gouvernemental ; ils vivent au jour le jour sous l'impulsion instinctive de leur propre conservation, préoccupés aussi de la défense exclusive des intérêts des minorités qui les soutiennent, et dont ils sont l'instrument. Le simple individu nous semble ne pas s'appartenir. A le bien observer, l'homme en société est un volant que de nombreuses raquettes se renvoient ; il prend pour libre arbitre les mouvements convulsifs qu'il fait en l'air pour tomber sur ses pieds. Voyez Proudhon et les hommes les plus intelligents, les plus raisonnants : avec leurs maximes et leurs beaux conseils, ils devraient dans leurs actes être les plus calmes, les plus irréprochables.... Loin de là ! dominés par leur emportement, soit rationnel, soit caractériel, soit sentimental, ou aveuglés par leur ignorance, leurs préjugés, l'esprit de coterie, ils font mille sottises, ne sont jamais maîtres d'eux-mêmes. Ils s'imaginent être source et cause volontaire de leurs actions, quand ils sont le jouet des excitants extérieurs. Le libre arbitre individuel en société est une chimère. Les masses conduites par leur instinct sont, sous ce rapport, supérieures à leurs gouvernants.

Au point de vue humain, l'homme est, sous tous ses aspects, illogiquement organisé ; il est plein de contradictions, d'imperfections, et ne voit jamais qu'une partie des choses. Physiquement, il a deux faces : l'une antérieure, pourvue de deux yeux qui lui permettent de voir sur sa personne depuis la poitrine jusqu'au bout de son orteil. Sa face opposée est privée d'organe visuel ; la majeure

partie de cet aspect lui est cachée, inconnue; il est obligé, quand quelque accident arrive à cette région, de réclamer l'assistance d'autrui. Au moral et à l'intellectuel, c'est bien pis, car nous nous faisons toujours illusion. Nous avons la prétention de voir très claire précisément la partie de nous-même qui est la plus obscure, la plus cachée. Nous regardons comme un fâcheux, comme un mal-appris, celui qui, par les ménagements les plus délicats, cherche à nous éclairer; et comme un ennemi, un grossier et insupportable personnage, l'individu qui nous dit franc et net notre vérité. Le mensonge nous plaît; le silence nous blesse, nous est suspect et nous paraît malveillant. Cette organisation si compliquée, composée de tant de contraires et de lacunes, prouve évidemment que l'homme est fait pour vivre en société, et n'a de valeur que par les autres, qui sont ses *compléments nécessaires.* Il ne peut marcher sans béquilles, sans lisières, sans garde-fou; il a besoin d'être constamment averti, redressé, soutenu. Aussi les moralistes de profession en sont réduits, dans le milieu actuel, à dire : *Faites ce que je dis, et non ce que je fais :* maxime qui est l'aveu de l'impuissance des simples préceptes et des commandements religieux; de la faiblesse de la raison, contre les préjugés, les passions, et ce que nous qualifions d'infirmités morales. On peut dire que, au point de vue de la réciprocité, de la solidarité, de l'engrainement et de l'association des facultés humaines, la perfection de l'homme est dans son imperfection. Un homme parfait serait un monstre, il serait hors de l'humanité. L'homme est donc en principe tel qu'il doit être pour arriver aux fins que Dieu s'est proposées.

Nous remarquons avec plus ou moins de sagacité, de malignité, d'aveuglement, de bienveillance, de mauvaise foi,

de partialité, les bizarreries, les ridicules, les sottises, les aberrations, les inconséquences d'autrui ; nous nous poursuivons, et écrivons furtivement ou publiquement sur le dos les uns des autres ce que chacun ignore de soi ; nous sommes des *malades imaginaires* et des *Diaphorus* qui cherchons à administrer et à recevoir avec plus ou moins de répugnance ou de bonne grâce les lénitifs et les pilules nauséabondes et dorées de la vie. La *fouthèse* armée du *clystérium de la rectitude* a pour fonction de modérer, de redresser les folles prétentions, et *ridendo canulare, pistonare, goguenardare, cabrionare, mystificare superbos.*

Cerebrum stultum aspergare, refrescare, calmare.

Exaltare, rescaldare, sustinere, lætificare humiles et mulieres.

Sancta hilaritas, ne nos inducas in tristitiam ; jubilationem nostram da nobis hodiè. Libera nos à sophisticis, et veritatem inquisitores non possint se rencontrare sine dare manum, se aspicere sine ridere.... Amen.

Ah !... ah !... ah !... hi !... hi !...

FIN.

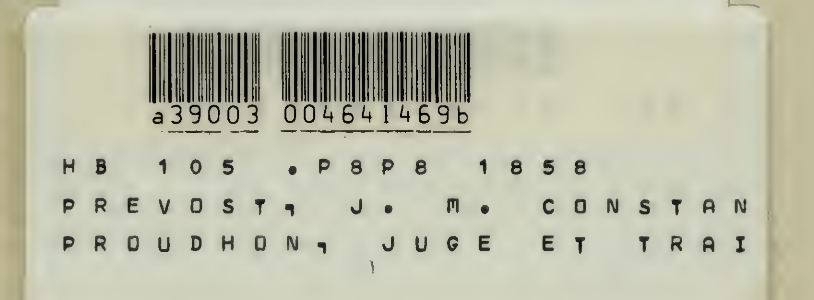
Toulouse, typ. Vᵉ Dieulafoy

Ce volume doit être rendu à la dernière date indiquée ci-dessous.

Les Reliures Caron & Létourneau Ltée.
TEL (819) 686-2057 113 RUE DE LA GARE, LABELLE,
(MTL) 861-7768 COMTE LABELLE, P.Q. J0T 1H0


La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ottawa
Date Due
P.E.B.
10 AVR 2001
MORISSET
MAR 26 2007





a39003 004641469b

HB 105 .P8P8 1858
PREVOST, J. M. CONSTAN
PROUDHON, JUGE ET TRAI